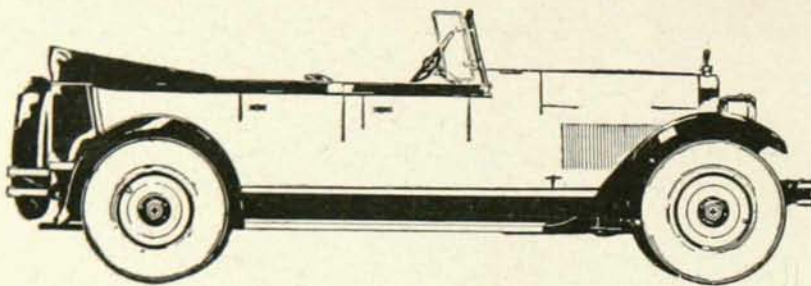


LA REVUE MODERNE



REVUE MENSUELLE

PRIX: 25 SOUS



Auto de tourisme 8 cylindres en ligne

La Performance du Rickenbacker

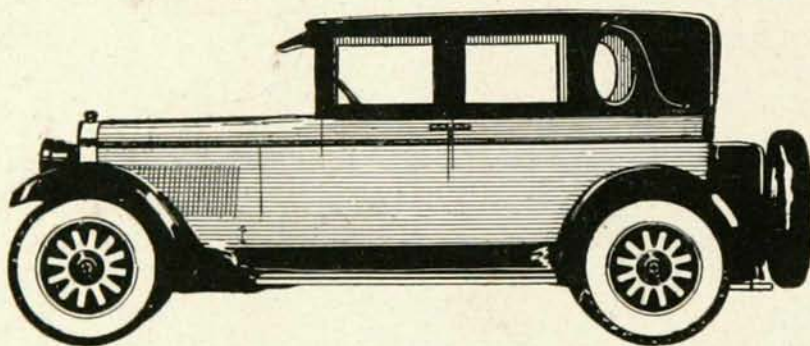
LE RICKENBACKER NE CONNAIT PAS LES COTES

Le Rickenbacker à 6 et à 8 cylindres, grâce à la puissance de son moteur, à sa facilité et à sa sécurité de conduite, à son fameux système de ressorts et à ses quatre freins, a permis de réaliser l'abaissement du record de la vitesse et du coût d'entretien.

Les records qu'il a abaissés :

de New-York à Los Angeles, 3,106.5 milles, en 71 hrs 33 minutes, soit 43.7 milles à l'heure; — du Canada au Mexique, 1,558 milles en 40 hrs 57 minutes; — de El Paso, Texas, à Los Angeles, 908.5 milles en 21 hrs 23 minutes — n'auraient pu être établis par le Rickenbacker si cet auto n'était vraiment remarquable.

C'est à une vitesse de 35 à 45 milles à l'heure que le Rickenbacker gravit les côtes ordinaires.



Brougham 6 cylindres

Les 9 Modèles Rickenbacker

à 6 et à 8 cylindres sont, en effet, ce qu'il y a de plus moderne et de plus parfait dans la construction automobile.

Freins, conduite, moteur, tout donne le maximum de satisfaction. C'est l'auto qui se vend le plus rapidement et le plus aisément au Canada.

Remboursement des frais de déplacement

Venez nous voir, nous vous rembourserons vos frais de voyage si vous achetez de nous un Rickenbacker.

MODERN MOTOR SALES, LIMITED

658 Ouest, RUE DORCHESTER, MONTREAL

H. ROBERT, Sous-Agent,

SAINT-HYACINTHE

Parfums Supérieurs de GODET

No. 4 (bis).—PORTE-FLEURS.

Très joli vase cristal Baccarat, décoré or fin, monture bronze doré, écrin cuir, intérieur soie, aux parfums divers. L'unité \$9.50.

No. 1900.—Flacon essence, "Petite Fleur Blanche", cristal Baccarat, joli écrin, intérieur satin. L'unité \$4.25.

Essences Diverses

No. 250.—Poudres de riz aux essences assorties, joli écrin carton aux nuances blanche, rose, Rachel et naturelle. L'unité \$0.90.

No. 5560.—Crème "Trésor de Beauté". Pot verre opale, capsule dorée, parfum unique, en étui carton. L'unité \$1.00.

Envoyé par la malle sur réception du montant—

Les Parfums GODET

Société au capital de 1,400,000 francs.

Neuilly-Paris.

Parfums supérieurs aux essences diverses :

Petite Fleur bleue. Sous bois. Gardénia. Gentil Muguet. Rose Ambrée. Divinité. Chypre de Godet. Jasmin, etc.

Coffrets pour cadeaux, Poudres de riz, Eaux de Cologne, Lotions, Eaux de toilette, Brillantines, Savons, Sachets, Crèmes de beauté, Lotion pour les cheveux "Hygia", etc., etc.

Agents exclusifs pour le Canada :

**Canada Import
Company**

14 Carré Phillips, 7 Montréal
Téléphone Uptown 1506



Fixtures et Accessoires d'Eclairage en Stuc de Falkenbach

Complètement à l'épreuve du feu.
Fabriquées dans la ville de New York.

Produits.

Fixtures d'éclairage artistiques et ornementales dessinées et fabriquées en Stuc :

Chandeliers, pendants, fixtures pour plafonds, appliques, candélabres, lampes régulières, lanternes, etc.

Aussi dessinateurs, modeleurs et fabricants d'ornements en spirale, de bas-reliefs, de piédestaux, de tablettes, de cadres et d'objets d'art en stuc.

Dessins de Fixtures et leur Usage.

On peut se procurer des fixtures de tous les finis antiques et modernes : feuille métallique, bruni, or, argent, fer, cuivre, bronze, ivoire, etc. Modèles appropriés pour tous les styles d'intérieur tels que gothique, romanesque, renaissance, byzantin, classique, pompéien, Adam, colonial, georgien, empire et Louis XIV, XV et XVI, pour tous les genres de constructions y compris résidences, maisons de rapport, bibliothèques, clubs, hôtels, églises, théâtres, banques, écoles, salles de démonstrations, etc.

Construction et Composition des Fixtures.

Faites en stuc complètement à l'épreuve du feu, travaillées et fabriquées par nous depuis 1905. Ces fixtures, construites autour d'une forme métallique, constituent un produit de durée, de solidité et de beauté à un prix comparativement bas. Inspectées et approuvées par le National Board of Fire Underwriters, elles sont le substitut idéal du bronze, du cuivre et du bois — l'apparence et l'ornementation étant exactement les mêmes.

Coût Economique.

Le prix excessivement modique permet à l'architecte de spécifier des fixtures ornementales et artistiques parfaitement appropriées à l'architecture de la bâtisse. Le prix des fixtures métalliques en pareil cas est ordinairement trop dispendieux, et surtout le montant des dépenses est limité et que l'on veut quand même s'en tenir à un style uniforme pour toute la construction. On peut se procurer des dessins de styles exclusifs au même prix à peu près que les fixtures d'aucun modèle spécial qui se vendent généralement.

Dessin et Production de Fixtures Spéciales.

Un service spécial est à la disposition des architectes pour leur faciliter leur travail et les aider dans toute la mesure du possible à atteindre l'idéal particulier qu'ils ont en vue pour le fini d'un intérieur.

Dans ce but, nous sommes prêts à soumettre des dessins de fixtures comportant un motif particulier et d'après un style d'architecture déterminé. Si un architecte avait un plan décidé d'avance, nous pourrions également lui fournir des fixtures appropriées à ses spécifications, et qui répondraient parfaitement à tous les détails de son plan.

Demandes de renseignements pour estimés.

Envoyer dessins ou modèles avec détails complets en rapport avec l'échelle, le fini, les lumières, les circuits, les conditions d'installation, la quantité requise, la longueur, etc. Si on désire des croquis et des suggestions envoyer aussi plans et devis, donnant en même temps une idée générale de ce qui convient ou de ce que l'on préfère. Mentionner également si les plans ne comportent pas d'architecture ou de style, et si l'on désire des dessins à grands traits ou finis. Dans tous les cas, indiquer le montant alloué pour les fixtures, moins l'installation.

Récents Installations.

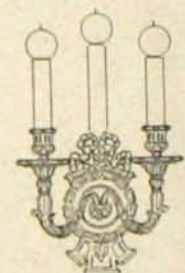
Seattle National Bank, Seattle, Wash. ; B. F. Keith's Fordham Theater, New York City ; New Bedford Hotel, New Bedford, Mass. ; Rialto Theater, Louisville, Ky. ; First Church of Christ, Scientist, Jacksonville, Fla. ; Third Presbyterian Home, Evanston, Ill.



Lanterne Gothique No 2920 Applique No 2986



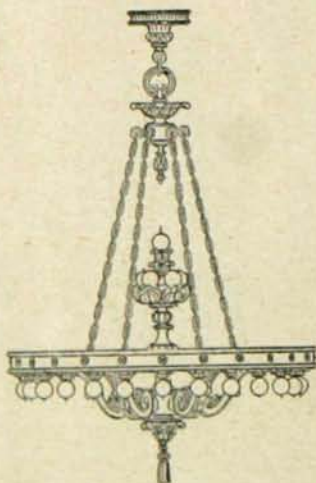
Lanterne S 8543



Applique No 2964



Pendant orné



Chandelier No 2972



Intérieur de la Cathédrale du Sacre-Cœur Washington, D. C.

ARMAND DesROSIERS LIMITEE

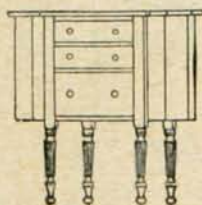
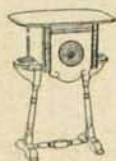
REPRESENTANTS EXCLUSIFS POUR LE CANADA

657-659 RUE STE-CATHERINE, OUEST (près Crescent)

TEL. UPTOWN 0925

MONTREAL

La Question des Cadeaux



Quand vous avez un cadeau à faire, soit à l'occasion d'un baptême, d'un mariage, d'un anniversaire, vous ne serez jamais embarrassés en venant à la Maison Armand DesRosiers Limitée.

Nous avons des milliers d'objets différents, depuis un dollar. Chaque objet est spécialement choisi pour convenir à la personne à qui on le destine.

Nous donnons une attention toute spéciale, sous ce rapport, à nos clientes qui nous laissent le choix et demandent l'envoi par la poste en nous envoyant leur adresse et le montant qu'elles veulent dépenser.

Pour aider à nos clientes à faire un choix judicieux, nous faisons ici une énumération de quelques objets qui leur plairont :

Abat-jour, Appuie-livres, Appliques électriques, Aquarelles.

Boîte à cigarettes, Brûle parfums, Bronzes, Bougeoirs, Bougies colorées.

Céramiques, Cadres, Coussins en soie, Curettes, Coussins en tapisserie, Chesterfields, Chariots à thé, Chaises longues, Couvre téléphone, Cendriers, Chandeliers.

Dessus de Table, Divans.

Eaux Fortes, Ecrivoires, Estampes françaises, Ecrans.

Fauteuils, Fleurs et fruits artificiels, Fauteuils de lecture.

Grès flammés, Gravures d'art.

Ivoires d'art.

Lampes portatives, Lampes à piano, Lampes de lecture.

Marbres, Miroirs de style, Meubles d'ornement, Meubles en rotin.

Nécessaires de fumeurs.

Ornements de cheminées en onyx et bronze, Ouvrages de fantaisie.

Peintures à l'huile, Paravents, Poupées en porcelaine, Panneaux Gobelins, Potiches, Porcelaines de Saxe, Poteries vernissées, Paniers à fruits, Poupées veilleuses.

Rugs en velours.

Statuettes, Stuc et Polychromes, Sacoques françaises, Sacoques perlées, Sièges.

Tapisseries genre Gobelins, Tables à thé, Tables de vivoirs, Tables gigognes, Tables basculantes, Tables consoles, Tables à ouvrage.

Vases de Sèvres, Vases porcelaine, Verres d'art français, Vases japonais, Veilleuses électriques.

— Notre étiquette sur un objet quelconque est une garantie de qualité.

C'EST CHOSE FACILE DE SE PROCURER DES MEUBLES OU OBJETS D'ART POUR PRESQUE RIEN

Pour tentures et motifs de décoration nous avons tout le matériel importé, qui, de nos jours, à cause de la dépréciation du franc, se vend à des prix singulièrement réduits. Il faut voir la gamme des nuances et des dessins de nos Velours, Cretonnes, Reps, Popelines, Soie brochée, Damas et autres Tissus d'ameublement, soit pour rideaux ou décoration, afin de se faire une idée de notre facilité à satisfaire tous les goûts et toutes les bourses.

Nous ne disons qu'un mot de nos tapisseries genre Gobelins. Elles sont d'un goût recherché et des copies parfaites des grands chefs-d'œuvre de l'art français, et nous puisons toujours aux meilleures sources de la Capitale du monde, en y faisant des visites régulières et souvent répétées. Nous sommes toujours à la disposition de nos clientes pour leur signaler le meilleur agencement à faire dans leur foyer, et leur faire gratuitement toutes suggestions pratiques.



Armand DesRosiers Limitée

Aménagement et Décoration des intérieurs de maisons

Direction Artistique:

ARMAND DESROSIERS

Direction Commerciale:

AGAPIT DESROSIERS

657 ET 659 OUEST RUE SAINTE-CATHERINE (près Crescent) MONTREAL Téléphone: Uptown 0925

La Section des Patrons



2427

PATRON NO. 2427.—Robe-tunique pour femmes et jeunes filles d'une seule pièce, se fermant sur l'épaule gauche. Les manches courtes, forme kimono, peuvent se finir en bords relevés ou allongées en plis très amples. La jupe circulaire est attachée au corsage à taille allongée. On a pourvu à la ceinture. Largeur au bas de la robe, pointure 36, environ 2½ verges. 9 pièces.

Taillée en pointure 14 16 ans (32, 34 buste).
35½ 37

36 38 40 p. buste.

39 41½ 44 p. hanche.

Longueur du centre-dos, du cou au bord, 50 p. Aucune bordure n'est allouée sur les pointures de femmes, mais seulement sur les pointures 14 et 16.

Avant de tailler, comparer soigneusement toutes les pièces du patron avec la charte.

VERGES DE TISSU NECESSAIRES

Robe à manches courtes, tel qu'indiqué sur le devant.

Tissu imprimé sans revers.

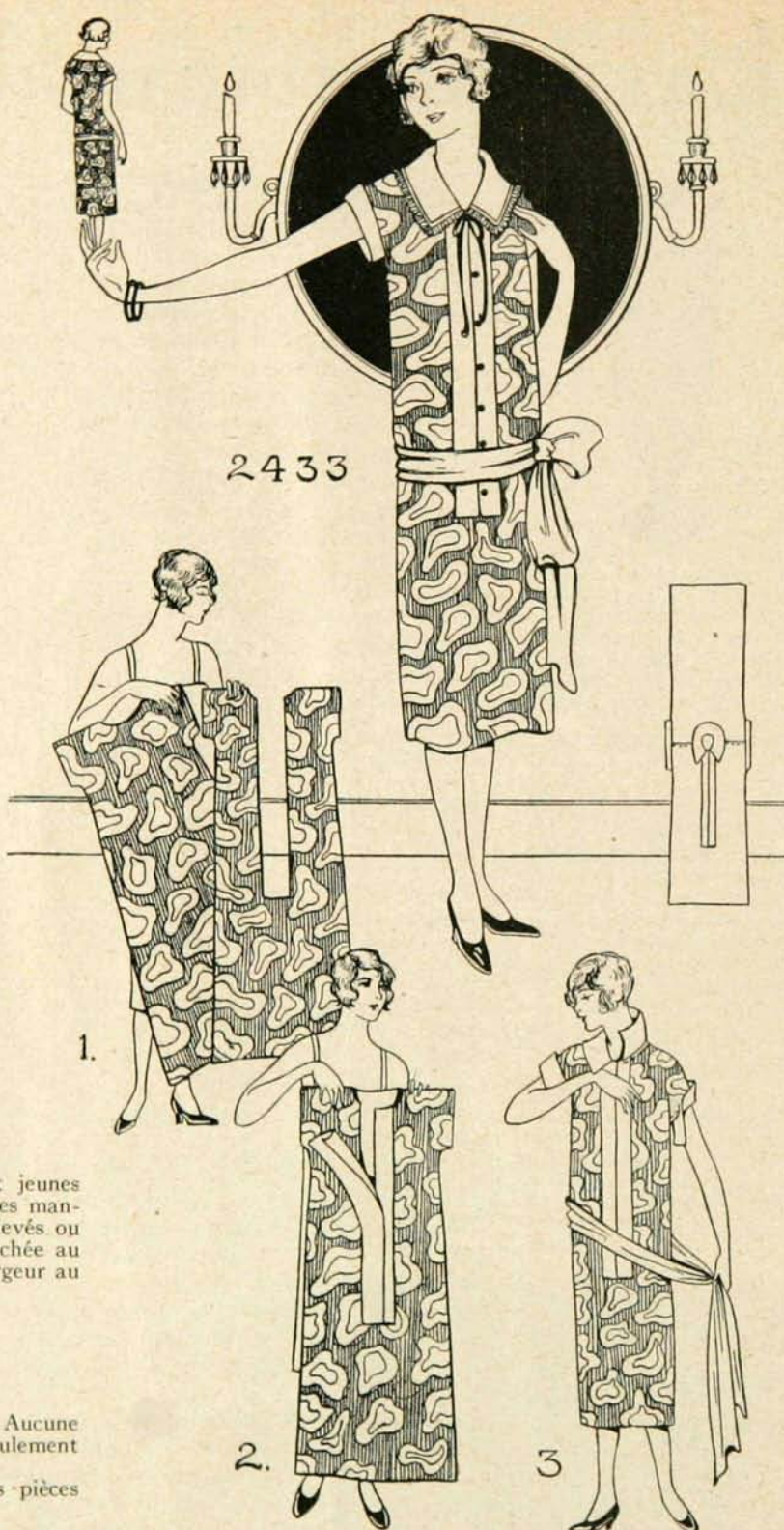
Grandeurs	32 p.	36 p.	40 p.	54 p.
14 ans	3½	3½	2½	2½
16 ans	3½	3½	2½	2½
36 p.	3½	3½	3	2½
38 ou 40 p.	4½	3½	3½	3

Robe à manches longues d'un seul tissu.

Robe à manches longues d'un seul tissu.

Un tissu sans revers, Sans revers Avec revers

Grandeurs	32 p.	36 p.	40 p.	36 p.	40 p.	54 p.	54 p.
14 ans	3½	3	3½	3½	3½	2½	2½
16 ans	3½	3	3½	3½	3½	3	3
36 p.	4½	3	3½	4½	3½	3½	3½
38 or 40 p.	4½	4	3½	4½	3½	3½	3½



2433

1.

2.

3

LE PATRON NO. 2433.—Robe pour femmes et jeunes filles d'une seule pièce, avec insertion sur le devant et de longues épaules formant des manches courtes, finie avec double bande, ou étendue à sa pleine longueur, avec sections d'une pièce. Largeur au bord, pointure 36, environ 1½ verge. 6 pièces.

Taillée en pointures 16 ans (33 de buste)
36

36 38 40 42 p. buste.

39 41½ 44 46½ p. hanche.

Longueur du centre-dos, du cou au bord, 52 p. Aucune bordure n'est allouée sur les pointures de femmes, mais seulement une de 3 p. sur la pointure de 16 ans.

Avant de tailler, comparez soigneusement toutes les pièces du patron avec la charte.

VERGES DE TISSU REQUISES SANS REVERS.

	Tel qu'indiqué sur le devant				Con- traste
	32 ou	36 p.	40 p.	54 p.	24 p.
Grandeurs.....	32 ou	36 p.	40 p.	54 p.	24 p.
16 ans.....	3	2 $\frac{1}{2}$	3	1 $\frac{1}{2}$	1
36 p.....	3	3	3	1 $\frac{1}{2}$	1
38 ins.....	3	3	3	1 $\frac{1}{2}$	1
40 ou 42 p.....	3	3	3	1	1
D'un seul tissu avec man- ches courtes					
Grandeurs.....	32 p.	36 p.	40 p.	54 p.	36 p.
16 ans.....	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	3	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$
36 p.....	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$
30 p.....	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$
40 ou 42 p.....	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$
Avec longues manches					
Grandeurs.....	32 p.	36 p.	40 p.	54 p.	36 p.
16 ans.....	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	3	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$
36 p.....	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$
30 p.....	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$
40 ou 42 p.....	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$

PATRON NO. 2253.—Robes-tuniques pour femmes et jeunes filles. Extensions au côté gauche. La couture forme une draperie double en forme de cascade, sous les retroussés minuscules qui servent à fixer la taille. Largeur du tour de robe, au bas, (pointure 36) environ 1 $\frac{1}{2}$ verge. 1 pièce.

Taillée en pointures 16 ans (34 buste)

37

36 38 40 42 44 p. buste.

39 41 $\frac{1}{2}$ 44 46 $\frac{1}{2}$ 49 p. hanche.

Longueur du centre-dos, du cou au bord, 52 p. Aucune bordure n'est allouée.

Avant de tailler, comparez soigneusement toutes les pièces du patron avec la charte.

VERGES DE TISSU REQUISES

Grandeurs.....	36 p.	40 p.
16 ans.....	2 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{3}{4}$
36 p.....	3	3
38 ou 40 p.....	3	3
42 ou 44 p.....	—	3

PATRON NO. 2417.—Robe pour fillette. La blouse, ajourée et close au centre-front, a un col arrondi et de longues manches qui se terminent en bandes droites, finies avec poignets retournés. La jupe, avec bretelles, est à trois pièces. La courroie-bretelle du devant est piquée sous le haut de la jupe, formant pochette. 10 pièces.

Taillée en pointures 6 8 10 12 14 ans.

14 $\frac{1}{2}$ 25 $\frac{1}{2}$ 27 $\frac{1}{2}$ 29 $\frac{1}{2}$ 31 $\frac{1}{2}$ poitrine.

Avant de tailler, comparez soigneusement toutes les pièces du patron avec la charte.



2417

VERGES DE TISSU REQUISES

Pointures.....	Robe sans revers					Liant
	27 p.	32 p.	36 p.	42 p.		
6 ans.....	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$
8 ans.....	2	2	2	2	2	3 $\frac{1}{2}$
10 ans.....	2	2	2	2	2	4
12 ans.....	2	2	2	2	2	4 $\frac{1}{2}$
14 ans.....	3	3	3	2	2	4 $\frac{1}{2}$
Pointures.....	Blouse à longues manches sans revers			Blouse à manches courtes sans revers		
	32 p.	36 p.	40 p.	32 p.	36 p.	40 p.
6 ans.....	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1
8 ans.....	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	1
10 ans.....	1 $\frac{1}{2}$	1	1	1	1	1
12 ans.....	1 $\frac{1}{2}$	1	1	1	1	1
14 ans.....	2	1	1	1	1	1



2253



1

2

3

On peut se procurer ces patrons avec toutes les indications nécessaires, pour le prix de 20 cents, en s'adressant à "Section des Patrons", La Revue Moderne, 198, N.-Dame E.



LE LAC LOUISE

Les poètes ont chanté les louanges de ce lac merveilleux ; les écrivains, dans une prose lyrique, ont souvent tenté d'en écrire la séduisante beauté ; et les peintres, vainement, ont essayé d'en fixer sur la toile, les couleurs chatoyantes et toujours changeantes. Le lac Louise est indescriptible. Il faut le voir pour apprécier pleinement la perfection de l'œuvre de la Nature. Ce sera l'un des privilèges des excursionnistes de l'Université de Montréal, lors de leur prochain voyage à la Côte du Pacifique en juillet.

LA REVUE MODERNE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

ABONNEMENTS

1 an 6 m.
Canada: \$3.00 \$1.50
Etranger: \$4.00 \$2.00

Directrice: Madame HUGUENIN (Madeleine)

Rédigée en Collaboration

Direction, Rédaction
et Publicité:
MAIN 3272

198 EST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

6e Année—No 8

S'unir pour grandir

Montréal, Juin 1925

ORGANE FRANÇAIS OFFICIEL DE L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS

SOMMAIRE :

	Pages
AUTOUR D'UN GRAND CONGRES.....	Madeleine..... 9
JUIN(poésie).....	Mme Alphonse Daudet..... 10
QUELS SONT LES QUALITES DE LA JEUNE FILLE MODERNE ?.....	11
L'ILE (poésie).....	Henri de Regnier..... 12
LA BRETONNE.....	André Theuriot..... 13
NOTES ET ECHOS.....	Luc Aubry..... 14
LE ROMAN D'UNE VIEILLE FILLE.....	Robert Le Bidois..... 17
LE SECRET.....	Pierre Mille..... 19
ROMANS :	
LA JEUNE FILLE AUX OISEAUX (complet).....	Henry Bordeaux..... 21
LE PRINCE (à suivre).....	Eveline Le Maire..... 42
FEMINA:	
LES OUVRAGES DE DAMES DE LA REVUE.....	34
LA MODE FEMININE.....	35
LES CHOSES FEMININES.....	Sœur Marthe..... 36
LES OUVRAGES FEMININS.....	37
COURRIER DE MADELEINE.....	Madeleine..... 38
ETUDES GRAPHOLOGIQUES.....	Claude Ceyla..... 39
LIVRES ET REVUES.....	Louis Claude..... 40
LA PETITE POSTE.....	41
LA QUESTION DES CADEAUX.....	A. Des Rosiers..... 2
LES PATRONS DE LA REVUE MODERNE.....	4
NOS ILLUSTRATIONS : — Nos Patrons ; — Sur le lac Louise ; — Madame Avril de Sainte-Croix ; — Hon. Rodolphe Lemieux ; — Dr Paul Ostiguy ; — Hon. Sén. C. Beaubien ; — M. Edouard Montpetit ; — Dr Eudore Dubeau ; — Dr Arthur Vallée ; — Prof. Squair ; — Mme Messier ; — Mode féminine.	

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués

CLINIQUE PRIVEE DU Dr PREVOST
Des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

Voies Génito - Urinaires

Maladies des reins, de la vessie
et des organes génitaux

34, rue Hutchison

Maladies vénériennes
et maladies de la peau

Tél. Est 7580

"Un bon livre est un ami"

Faites-vous de bons et loyaux
amis à

La Librairie Déom

251 Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand
choix de nouveautés.

Téléphone: Est 2551

A TRAVERS LE CANADA

avec

**L'UNIVERSITE
DE MONTREAL**
du 7 au 28 Juillet

Un grand voyage jusqu'à la
Côte du Pacifique

Wagons et bateaux luxueux, personnel
bilingue, service parfait.

*Départ de Montréal,
gare Windsor*

LE 7 JUILLET

\$365 tous frais compris

pour un lit du bas. Lit du haut, \$350.
Lit du bas occupé par deux voyageurs,
\$330. chacun. Salon-lits occupé par
trois voyageurs, \$380. chacun.

Notre invitation s'adresse à tous les
Canadiens-Français et Franco-Améri-
cains, hommes et femmes. Tous se-
ront les bienvenus.

Renseignements complets concer-
nant ce superbe voyage fournis par

l'Université de
Montréal

Autour d'un Grand Congrès

Par MADELEINE

RECEMMENT passait par notre pays des personnalités féminines se dirigeant vers Washington pour le Congrès du Conseil international des Femmes parmi lesquelles se trouvait une délégation française, composée de dix membres, sous la présidence de Madame Avril de Sainte-Croix. Le passage ici de ces dames fut malheureusement trop rapide pour leur permettre de prendre sérieusement contact avec notre vie canadienne, et nous le regrettons vivement, et souhaitons un rapprochement prochain qui nous permette de mieux connaître les Françaises remarquables qui consacrent leurs activités à des œuvres sociales de la plus sûre importance.

Madame Avril de Sainte-Croix s'occupe notamment du relèvement des jeunes filles abandonnées, et consacre sa vie à cette question de haute et saine morale. Elle a fondé à Paris, en 1900, une association qui a acquis une grande importance et est considéré comme un modèle du genre. Chevalier de Légion d'Honneur, écrivain de mérite, Madame Avril de Sainte-Croix se prodigue donc dans les œuvres qui lui paraissent propres à sauver la jeune fille moralement abandonnée, et nous retrouvons son influence dans les foyers qu'elle a également créés pour les ouvrières d'usine.

A côté de Madame de Sainte-Croix, nous trouvons Madame Scher, Alsacienne de naissance, femme du député du Haut-Rhin, secrétaire générale du Comité alsacien du Conseil National des Femmes françaises, présidente de l'Association féminine de Mulhouse. Madame Scher s'est occupée, depuis de longues années, des œuvres alsaciennes qu'elle a d'ailleurs fait rattacher à sa patrie retrouvée avec une ferveur qui l'honore. Madame Barthès est aussi Chevalier de la Légion d'honneur et dirige là-bas de nombreuses activités féminines. Nous voyons son nom parmi les Françaises qui s'occupent de la protection des mères et enfants dans tous les faubourgs de Paris, tuberculeux, des œuvres de l'enfance, des orphelins, mutilés de la guerre, etc. Dans le comité de la presse, nous remarquons des femmes jeunes et intelligentes qui ont brillamment rempli leur lourde tâche de journaliste: Mesdames Madeleine Heiman, présidente, fondatrice d'une revue en "braille" pour les aveugles de guerre, écrivain

d'une rare finesse et d'une grande distinction, et Madame Odette Arnaud, écrivain marquant, diplômée de l'Ecole du Louvre, qui, elle aussi, emploie sa vie à des œuvres sociales et charitables. La délégation comprenait encore Mesdames Bernheim, Fougeral, Mademoiselle Fougeral, et Madame Marie Vérone avocate bien connue au Barreau de Paris.



Madame Avril de Sainte-Croix, présidente du Conseil national des femmes de France.

Dans ce Conseil international se trouvent les femmes de tous les pays civilisés, et le nôtre a participé naturellement aux assises de Washington avec une brillante représentation. Là, se sont discutées les questions d'ordres féminins, celles d'éducation ont été particulièrement suivies, ainsi que celle de la protection de la femme dans toutes les milieux de la société. De tous les coins du monde étaient accourues des créatrices d'œuvres, des femmes d'énergie et de valeur, et ce qui vaut plus, des femmes de cœur qui accomplissent dans leur pays respectif, un féminisme bien compris et fort utile. La Commission des lois s'est notamment préoccupé de la nationalité de la femme mariée, question qui fait également l'objet de l'intérêt de la Société des Nations et qui a, du fait de la guerre, pris une importance trop souvent pénible. L'hygiène ne pouvait être ignorée, puisqu'elle touche les foyers où la fem-

exerce sa plus grande influence...

Les tâches de ces dames étaient aussi lourdes que nombreuses, et nous avons remarqué combien la douceur et la finesse latines s'alliaient bien au sens pratique anglo-saxon au cours de délibérations fort absorbantes où tant d'idées furent émises, de projets établis, de suggestions mises à point. De plus en plus la femme s'affirme, et elle ne craint ni la fatigue des longs voyages, ni le sacrifice des heures tranquilles, pour aller si loin qu'on la réclame, apporter son intelligence et son cœur pour provoquer dans la vie de tous les peuples, un peu plus de joie, et beaucoup moins d'égoïsme et de dureté. L'on emploie quelquefois des termes bien rudes pour blâmer le féminisme qui paraît à beaucoup d'hommes une ingérence déplorable dans des domaines qui restent, longtemps, strictement masculins. Mais est-ce que de ce fait le prestige de l'homme, son autorité, sa force se trouvent diminués? Je suis certaine que les

femmes n'ont jamais voulu amoindrir le rôle de l'homme, en lui apportant dans la vie nationale, comme dans celle familiale, leur concours de plus en plus actif, de plus en plus dévoué. L'existence est devenue plus lourde et plus tourmentée, il faut que la femme aujourd'hui aide les mouvements sociaux et conjurent des abus dont elle est trop souvent la victime. Les tâches les plus terribles, celles par exemple qui font descendre dans des tranchées des êtres vigoureux et de bravoure, restent encore le ribut de l'homme mais là où la femme se sent indispensable, c'est dans les endroits où l'on souffre, là où se pansent les blessures, et se consolent les douleurs. Si les hommes peuvent faire les guerres, souhaitons et éperdument que les femmes sachent les prévenir et les empêcher... C'est justement en se rencontrant, en se connaissant mieux, en prenant contact avec les différentes civilisations qu'elles arriveront à ne plus vouloir de ces tueries abominables qui leur ôtent les maris et les fils, et font de la vie un deuil épouvantable. "Utopies me dirait-on". Il y a toujours eu des guerres, il y en aura toujours... Il n'est tout de même pas inutile d'essayer, de lutter, de nous battre pour la paix...

Dans cette immense réunion qui a amené à Washington les femmes du monde entier à discuter des intérêts mondiaux, il s'en trouvait et combien ! des malheureuses dont le cœur était encore au vif. Si des ennemies peuvent pour l'amour de leur peuple, se rencontrer, se parler, se pardonner, afin que plus jamais ne se renouvelle la grande tragédie, le rôle de la femme en deviendra plus grand et plus noble. L'on ne peut donc traiter vulgairement l'effort qu'elle accomplit pour le bonheur humain puisque ce bonheur là, elle a le devoir de le créer.

J'ai tenu à saluer ici d'un hommage tout spécial la délégation française parce qu'il m'apparaît bien utile

que les femmes d'un pays si traditionnaliste, qui ne veut pas d'un féminisme exagéré, apportent la persévérance de leur travail, la beauté de leur âme, et la délicatesse de leur esprit dans ces mouvements où elles sauront mettre de la grâce et garder de l'élégance, justement parce qu'elles sont d'une patrie et d'une éducation où les plus féministes, ne cessent jamais de rester des féminines et qui savent trop bien le prix du charme pour y renoncer jamais.

MADELEINE.

JUIN

*Le coucou décevant chante dans les grands bois ;
Il est ici, puis là, jamais il ne s'arrête ;
Son vol est un circuit dessiné par sa voix
Sonore, printanière, et pourtant inquiète :*

*Coucou ! Le moissonneur, dans le cri répété,
Compte son blé, son or, les récoltes prochaines ;
Le meunier voit tourner son moulin déjeté ;
Le bûcheron l'écoute en regardant les chênes.*

*Précurseur des bienfaits de l'été triomphant,
Il domine et fait taire aux buissons de la haie
Mésanges et bouvreuils au romantique chant,
La fauvette en l'allée et dans la roseraie.*

*Qu'il chante ! Il n'a qu'un jour, une heure de soleil,
Et l'écho pour lequel sa voix semble promise,
Avec sa double note au timbre de vermeil,
Bientôt, juillet venant, se taira par surprise.*

MME ALPHONSE DAUDET.

Nos Nouveaux Légionnaires



L'HONORABLE RODOLPHE LEMIEUX
Grand Commandeur de la
Légion d'honneur.



DR. PAUL OSTIGUY
Chevalier de la Légion d'honneur.



L'HONORABLE SENATEUR C. BEAUBIEN
Grand Commandeur de la
Légion d'honneur



M. EDOUARD MONTPETIT
Chevalier de la Légion d'honneur
(Cliché Studio Larose)



DR. EUDORE DUBEAU
Chevalier de la Légion d'honneur.
(Cliché A. Dumas)



D. ARTHUR VALLEE
Chevalier de la Légion d'honneur.



PROFESSEUR SQUAIR
Chevalier de la Légion d'honneur.

Quels sont d'après vous les qualités et les défauts de la jeune fille moderne ?

Par LUC AUBRY

LA question est périlleuse, mais néanmoins un journal français l'a posée à plusieurs grands auteurs français qui ne se montrent pas féroces et qui savent qu'elle a du bon la jeune fille; ce qu'elle a de mieux que nous : Elle sait ce qu'elle veut, et elle le veut bien. Elle a étouffé la petite oie blanche d'antan, et prétend déployer sa valeur, donner sa mesure et prendre tous ses droits sur la vie. Elle a aussi des soucis artistiques et intellectuels qui semblaient des anomalies dangereuses chez les femmes des générations précédentes. Elles ont aussi des défauts et quelquefois et trop souvent les défauts de leurs qualités. Mais lisons ce qu'en écrivent Mme Rachilde, Paul Prévost, de Gyp, de George Lecompte, Paul Géraudy, Gustave LeBon et Henri Barthélémy. Dans notre prochaine édition, nous publierons des opinions canadiennes que nous irons chercher chez les jeunes comme chez les vieux, hommes et femmes. Nous entendons trop souvent dire "de notre temps" à de pauvres têtes ravagées, pour refuser au temps d'aujourd'hui l'expression de son idéal et de ses vœux. Surveillez donc notre édition de juillet, et pour vous amuser en attendant, lisez les auteurs précités :

Toute époque a son évolution, et la vie, l'existence même en est une. Mais l'on peut croire que notre époque a imposé, ou permis, à tous les êtres en général, et notamment à la femme, à la jeune fille, une évolution plus rapide et plus profonde qu'autrefois.

Dans l'ensemble, ce sont les conditions matérielles et morales de l'époque où nous vivons qui font de nous ce que nous sommes.

L'évolution est surtout sensible chez la jeune fille, chez la femme. Peut-être se résume-t-elle en leur plus grande qualité, en leur plus grand défaut.

De là nous est venue, par esprit de simplification, l'idée de poser cette unique question à un certain nombre de personnalités parisiennes : *Quels sont, selon vous, la principale qualité et le principal défaut de la jeune fille et de la femme moderne ?*

La première des réponses que nous avons obtenues est celle d'un savant : M. Gustave Le Bon.

Je n'ai aucune lumière particulière sur ce sujet, nous dit-il. Mais, autant qu'on peut en juger de loin, il me semble que les jeunes filles modernes ont des besoins d'indépendances qui ne leur faciliteront pas l'accès au mariage. Je crois que la natalité dans les anciennes classes bourgeoises va diminuer rapidement, car l'entretien d'une famille est devenu, aujourd'hui, une opération extrêmement coûteuse.

Voici maintenant l'opinion d'un écrivain aimé du public et qui a toujours été préoccupé par des questions de psychologie féminine : M. Marcel Prévost.

J'ai déjà formulé les deux réponses dans les Nouvelles Lettres à Françoise :

Défaut dominant : le goût passionné du divertissement ; l'esclavage sous la mode.

Qualité dominante : la franchise.

M. Georges Lecompte, de l'Académie Française, président de la Société des Gens de Lettres, admire la qualité, ne se fait pas d'illusions sur les défauts, mais ne les croit pas sans remède :

La qualité qui me frappe chez la jeune fille et la femme moderne, c'est :

Une plus grande franchise, une loyauté d'homme crâne et droit, dans une liberté accrue.

Le plus grave défaut ?

La folie du luxe, du plaisir, de la bougeotte, comme à aucune époque. Sous un plafond pas très élevé, une tendance au matérialisme pratique, aux commodités et aux joies de la vie ; le goût de l'aventure, de l'indépendance téméraire, de la nouveauté, du changement, qui est un goût plein de risques pour le bonheur de la femme ; trop fréquemment la méconnaissance et le mépris de son rôle naturel et, ainsi que la plupart de nos contemporains, la dangereuse habitude de chercher midi à quatorze heures.

Le remède ? Un seul, et charmant pour tout le monde : le retour à la simplicité, une acceptation confiante et joyeuse des lois de la Nature.

Le poète des *Petites Ames* et des *Noces d'argent*, M. Paul Géraudy, se résume en ces termes :

La plus grande qualité de la jeune fille d'aujourd'hui, c'est d'être jeune fille ; et la plus grande qualité de la femme d'aujourd'hui, c'est d'être femme.

Leur plus grand défaut à toutes deux, c'est de vouloir vivre comme des hommes.

La réponse de Gyp "ne s'applique qu'aux femmes du monde" :

Leur plus grande qualité ?

Elles sont débrouillardes.

Leur plus grand défaut ?

Un amour bête de l'exhibition, de la vie hors de chez soi et de la mode, quelle qu'elle soit. Toutes les lèvres sont violettes et tous les cheveux sont coupés.

Absence complète de personnalité.

La formule la plus courte est celle de Rachilde, l'auteur de ce puissant roman : *le Meneur de louves*.

Le plus grand défaut de la jeune fille moderne est de beaucoup trop ressembler à son frère... et, justement, de ne pas avoir les qualités de celui-ci.

Et voici, pour terminer, l'avis de M. Henry Berthé-émy, doyen de la Faculté de Droit, membre de l'Institut :

Le proverbe antique m'impose la plus expresse réserve : Ne, sutor, supra crepidam ! Comment parler utilement de ce que je connais si peu ?

Sans doute, plus de six cents jeunes filles fréquentent aujourd'hui notre Ecole de droit. Elles nous écoutent avec attention ; elles ont une excellente tenue au milieu de leurs condisciples ; elles passent en général de bons examens. Qu'en peut-on déduire pour caractériser les tendances des jeunes filles modernes ?

Un autre fait nous frappe. Les familles bourgeoises font donner à leurs filles la même instruction qu'à leurs fils. C'est logique. L'enseignement secondaire a pour objet de fortifier la raison et de former le goût. Quelle considération commande, ici, l'emploi de méthodes différentes pour les deux sexes ?

Les femmes de l'avenir seront donc, en général, plus instruites que ne l'étaient leurs mères. Il n'y a pas d'inconvénient à cela. Elles n'en seront, pour leurs fils, que de meilleures éducatrices.

Mais tout le monde s'accorde à dire que les jeunes filles ne prennent pas seulement à leurs frères le goût d'études plus fortes. Elles leur empruntent l'aspiration à des mœurs plus libres. Elles sont beaucoup trop hardies, beaucoup trop affranchies de la réserve que nos mœurs d'hier imposaient à leur sexe.

Elles ont grand tort et risquent d'y perdre une grande partie de leur charme. Il vaut mieux inspirer le respect que provoquer l'irrévérence. Puisqu'elles ont la prétention de tout lire, je leur recommande l'avis très sage d'un maître qui les a devinées et connues beaucoup mieux et beaucoup plus que moi : " Si j'étais de vous, leur dit Anatole France, j'aurais en aversion tous les émancipateurs qui veulent faire de vous les égales des hommes. Ils vous poussent à déchoir... Prenez garde ! Tout n'est pas perdu : on se bat, on se ruine, on se suicide encore pour vous, mais les jeunes gens assis dans les tramways vous laissent debout sur la plate-forme ! Votre culte se meurt avec les virux cultes."

Ce n'est certainement pas à cela que rêvent nos jeunes filles !

Il y a peut-être là une enquête à poursuivre autour de soi, s'il est vrai que c'est l'opinion d'autrui qui nous apprend à nous connaître.

* * *

Tout le monde est d'avance invité à donner son opinion sur la jeune fille moderne, ses défauts et ses qualités, mais de le faire alors gentiment, si difficile que cela paraisse à quelques uns, car cette jeune fille est une femme et bien précieuse puisqu'elle représente l'espoir de la race, il ne faut ni la diffamer, ni la rebuter, ni la froisser, et la mettre en rébellion avec le rôle qui lui est assigné ? De l'avis unanime des auteurs français, sa loyauté est à toute épreuve, mais elle n'est pas assez féminine. Il faut donc l'amener à garder sa pleine responsabilité tout en lui rendant son entière féminité. Allons-y le rôle est joli et large et difficile. Pas de gaucheries, d'ailleurs la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les réponses rébarbatives. Mais n'oublions pas surtout qu'elle est très fine la jeune fille moderne, et qu'elle refuse d'entendre ce qui lui est dit durement ou bêtement.

LUC AUBRY.

L'ILE

Puisqu'à nos souvenirs le Destin la mêla,
Nous reviendrons un jour à l'Isola Bella,
Et nous relournerons, puisque tu l'as aimée,
Au rivage divin de l'Ile parfumée.
Et qui, sur l'eau, semble endormie en du bonheur.
Le vieux gardien indifférent au visiteur
Nous ouvrira l'accès de la Villa baroque,
Et le trousseau de clés que sa main entre-choque
Fera trembler le lustre et vibrer le miroir,
Et dans le doux jardin qu'il montre — sans en voir
Les fleurs, le labyrinthe et les triples terrasses
D'où ne s'envolent pas les colombes trop grasses
— Nous le suivrons, et tout encor sera pareil,
Avec le même azur et le même soleil.
L'air sera transparent, noble, mol et limpide ;
Pas plus que le ciel bleu le lac n'aura de ride,
Et, le long du mur jaune où luit le citron d'or,
Dans le silence clair, nous entendrons encor
Battre, oiseaux revenus au nid du temps sans aile,
Nos cœurs toujours heureux dans l'île toujours belle.

HENRI DE REGNIER,
de l'Académie française.

Notre Concours de Propagande



MADAME MESSIER

qui a apporté le plus grand nombre d'abonnements dans
le dernier concours de la Revue Moderne.

La Bretonne

Par
André Theuriet

UN soir de novembre, veille de Sainte-Catherine, la grille de la maison centrale d'Auberive tourna sur ses gonds et laissa passer une femme d'une trentaine d'années, vêtue d'une robe de laine déteinte, coiffée d'un bonnet de linge qui encadrait d'une façon étrange son visage pâle et bouffi de cette graisse blafarde que développe le régime des prisons. C'était une détenue qu'on venait de libérer. Ses compagnes de détention l'appelaient "la Bretonne". Condamnée pour infanticide, il y avait juste six ans qu'une voiture cellulaire l'avait amenée à la Centrale. Après avoir repris ses hardes et touché au greffe son pécule, elle se retrouvait enfin libre, avec sa feuille de route visée pour Langres.

Le courrier de Langres était parti. Intimidée, gauche, elle se dirigea en trébuchant vers la principale auberge du pays, et, d'une voix mal assurée, y demanda un gîte pour la nuit. L'auberge était pleine, et l'aubergiste, qui se souciait peu d'héberger "de ces oiseaux-là", lui conseilla de pousser jusqu'au cabaret situé à l'autre bout du village.

La Bretonne s'en alla, plus gauche et plus effarée encore, frapper à la porte de ce cabaret, qui n'était à proprement parler qu'une cantine pour les terrassiers. La cabaretière la toisa d'un œil méfiant, flairant sans doute une femme de la Centrale, et finalement la renvoya, en prétendant qu'elle ne donnait pas à coucher. La Bretonne n'osa pas insister ; elle s'éloigna la tête basse, tandis qu'au fond d'elle-même s'élevait une haine sourde contre ce monde qui la repoussait. Elle n'avait plus d'autre ressource que de gagner Langres à pied. Fin novembre, la nuit vient vite ; elle se trouva bientôt enveloppée d'ombre, sur la route grise qui fuyait entre deux lisières du bois et où le vent du nord soufflait rudement en éparpillant des paquets de feuilles mortes.

Après six ans de vie sédentaire et recluse, elle ne savait plus marcher ; les articulations de ses genoux étaient comme nouées ; ses pieds accoutumés aux sabots étaient gênés dans des souliers neufs. Au bout d'une lieue, elle eut des ampoules et se sentit déjà lasse. Elle s'assit sur un mètre de pierres, — frissonnant et se demandant si elle allait être obligée de crever de froid et de faim, par cette nuit noire, sous cette bise glacée qui la morfondait. — Tout à coup, dans la solitude de la route, à travers les rafales du vent, il lui sembla entendre les sons trainants d'une voix qui chantait. Elle prêta l'oreille et distingua la cadence d'une de ces chansons caressantes et monotones avec lesquelles on berce les enfants. Alors, se remettant sur pied, elle marcha dans la direction de cette voix, et, au détour d'un chemin transversal, elle aperçut une lueur qui rougeoyait parmi les branches.

Cinq minutes après, elle atteignait une mesure de torchis, dont le toit couvert de mottes de terre était appuyé à la roche, et dont l'unique fenêtre laissait passer un rayon lumineux. Le cœur anxieux, elle se décida à heurter. La chanson s'arrêta et une paysanne vint ouvrir ; — une femme du même âge que la Bretonne, mais déjà vannée et vieillie par le travail. Son casaquin, crevé par endroits, montrait la peau terreuse

et hâlée ; ses cheveux roux s'échappaient en désordre de dessous un petit bonnet d'étoffe ; ses yeux gris regardaient avec ébahissement l'étrangère, dont la figure avait quelque chose d'insolite.

— Bonsoir donc, dit-elle en soulevant la lampe à bec qu'elle tenait à la main, que désirez-vous ?

— Je n'en puis plus, murmura la Bretonne d'une voix où sourdait un sanglot, la ville est loin, et si vous vouliez me loger pour cette nuit, vous me rendriez service... J'ai de l'argent et je vous paierai de votre peine.

— Entrez ! répondit l'autre après un moment d'hésitation, puis elle continua d'un ton plus curieux que méfiant : — Pourquoi n'avez-vous pas couché à Auberive ?

— On n'a pas voulu me loger... Et baissant ses yeux bleus, la Bretonne, prise d'un scrupule, ajouta : — Parce que, voyez-vous, je sors de la maison centrale, et ça ne donne pas confiance aux gens.

— Ah !... Entrez tout de même... Je ne crains rien, moi, n'ayant jamais eu que de la misère... Il y a conscience de laisser une chrétienne à la porte par un froid pareil... Je vas vous faire un lit avec une jonchée de bruyères...

Elle alla prendre sous un hangar des brassées de bruyères sèches et les étendit dans un coin, près de la cheminée.

— Vous demeurez seule ici ? demanda timidement la Bretonne.

— Oui, avec ma *gachette*, qui court sur ses sept ans... Je gagne notre vie en travaillant au bois.

— Votre homme est mort ?...

Dans un naufrage... Enfin, à chacun ses maux... Voilà votre lit fait et voici deux ou trois pommes de terre qui restent du souper... C'est tout ce que je puis vous offrir.

Elle fut interrompue par une voix enfantine parlant d'un bouge noir, séparé de la pièce par une cloison de planches.

— Bonne nuit ! reprit-elle, je vas retrouver la petite qui s'épeure... Tâchez de bien dormir !

Elle prit la lampe et gagna le cabinet contigu, en laissant la Bretonne dans l'obscurité.

Celle-ci s'était étendue sur les bruyères. Après avoir mangé, elle essayait de fermer les yeux, mais le sommeil ne venait pas.

A travers la cloison, elle entendait la Fleuriotte causant à mi-voix avec sa petite, que l'arrivée de l'étrangère avait réveillée et qui ne voulait plus se rendormir. La Fleuriotte la dodelinait, elle l'embrassait avec des paroles caressantes, dont la naïve expression remuait singulièrement la Bretonne.

— Allons, ma *gachette*, disait la Fleuriotte, dépêchez-vous de dormir. Si vous êtes sage, je vous conduirai demain à la foire de la Sainte-Catherine.

— La Sainte-Catherine, c'est la fête des petites filles, n'est-ce pas, maman ?

— Oui, ma mie...

— Est-ce vrai que ce jour-là sainte Catherine apporte des joujoux aux enfants ?

— Oui... quelquefois.

— Pourquoi est-ce qu'elle n'en apporte jamais chez nous ?

— Nous demeurons trop loin... Et puis, nous sommes trop pauvres.

— Elle n'en porte qu'aux riches, alors !... Pourquoi ?... Moi aussi, j'aimerais à avoir des joujoux.

— Eh bien ! un jour... si vous êtes gentille... si vous vous endormez sagement, elle vous en donnera peut-être.

— Alors, je vais dormir... pour qu'elle m'en apporte demain.

— Un silence. Puis, un souffle égal et léger. L'enfant s'était assoupie, la mère aussi. La Bretonne seule ne dormait pas. Une émotion poignante et tendre à la fois lui serrait le cœur, et elle pensait plus fort que jamais à ce petit qu'elle avait jadis étranglé... Cela dura jusqu'aux premières lueurs de l'aube... Au petit jour, la Fleuriotte et son enfant dormaient serrés. La Bretonne se glissa furtivement dehors, et, marchant en hâte dans la direction d'Auberive, ne s'arrêta qu'aux premières maisons. Là, elle remonta lentement l'unique rue, regardant les enseignes des boutiques. A la fin, l'une d'elles parut fixer son attention. Elle frappa aux volets et se fit ouvrir. C'était une boutique de mercerie, contenant aussi des jouets d'enfant, de pauvres jouets défraîchis : poupées de carton, arches de Noé, bergeries. — Au grand ébahissement de la marchande, la Bretonne acheta tout, paya et sortit.

Elle reprenait le chemin du logis de la Fleuriotte, quand une main s'abattit sur son épaule. Elle se retourna et tressaillit en se trouvant en face d'un brigadier de gendarmerie. La malheureuse avait oublié qu'il était défendu aux détenues libérées de séjourner aux abords de la maison centrale !...

— Au lieu de vagabonder ici, vous devriez déjà

être à Langres, dit sévèrement le brigadier. Allons, en route !...

Elle voulut s'expliquer... Peine perdue !... En un clin d'œil, on réquisitionna une charrette, on l'y fit monter sous l'escorte d'un gendarme, et fouette cocher...

La charrette roulait en cahotant sur la route gelée. La pauvre Bretonne serrait d'un air navré son paquet de joujoux entre ses doigts transis. A un tournant de la route, elle reconnut le sentier fuyant sous bois ; son cœur sauta, et elle supplia le gendarme de s'arrêter : elle avait une commission pour la Fleuriotte, une femme qui demeurait là, à deux pas. — Elle suppliait avec tant d'énergie, que le gendarme, bon homme au fond, se laissa fléchir. On lia le cheval à un arbre, puis on remonta le sentier. — Devant la porte, la Fleuriotte fendait du menu bois. En revoyant sa visiteuse en compagnie d'un gendarme, elle resta bouche bée et les bras ballants.

— Chut ! fit la Bretonne, la petite dort-elle encore ?

— Oui... mais...

— Portez ces joujoux doucement sur son lit, et dites-lui que c'est sainte Catherine qui les lui envoie... J'étais retournée à Auberive pour les quérir, mais il paraît que je n'en avais pas le droit, et on me ramène à Langres.

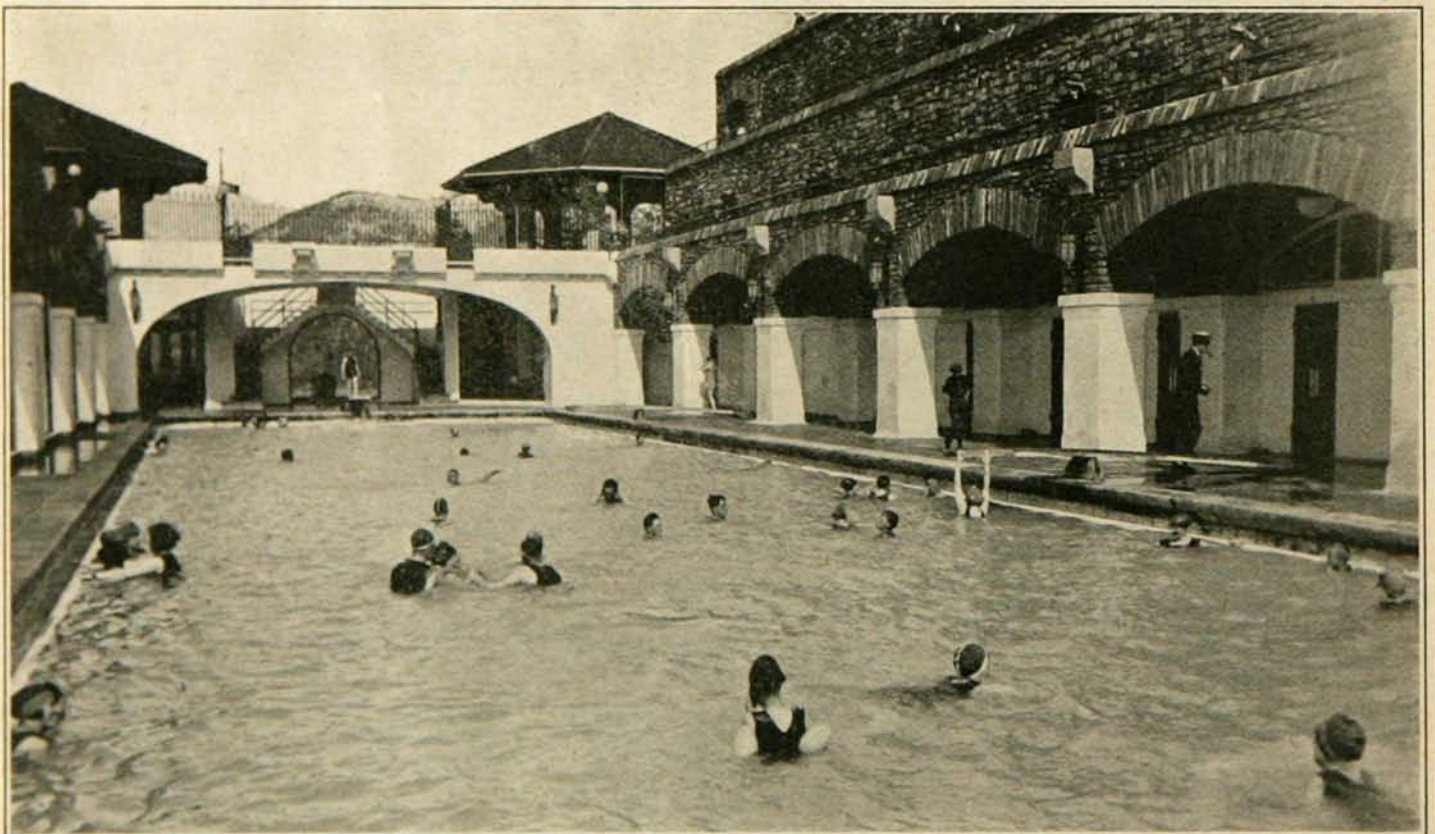
— Sainte mère de Dieu ! s'écria la Fleuriotte.

— Chut !...

Elles s'approchèrent du lit. Toujours suivie de son escorte, la Bretonne éparpilla sur les couvertures les poupées, l'arche et la bergerie, baisa le bras nu de l'enfant endormie, et se retournant vers le gendarme, qui se frottait les yeux :

— Maintenant, dit-elle, nous pouvons partir.

ANDRÉ THEURIET.



LE BAIN DU GOUVERNEMENT A BANFF

Banff, la superbe station thermale que visiteront, le mois prochain, ceux qui feront le voyage à la Côte du Pacifique avec l'Université de Montréal, doit une bonne part de célébrité à ses sources d'eau chaude sulfureuse. Ces sources qui jaillissent des flancs du mont Sulphur, servent à alimenter de vastes piscines où les baigneurs vont s'ébattre au beau soleil d'été.

Notes et Echos

Par LUC AUBRY

Notre directrice trouve dans son courrier la lettre la plus exquise qui se puisse recevoir et qui paie des balivernes que lui peuvent déverser ceux qui n'ont eu ni son courage ni sa patience, et disons-le tout bonnement son intuition pour aimer et comprendre ses nationaux. Cette lettre lui vient de France, et elle est écrite par un grand ami de Botrel, par l'un de ces Français qui connaissent à fond notre pays, en aiment l'esprit et en honorent les aimables traditions :

Madame,

Je suis très heureux de pouvoir vous adresser quelques lignes, trop brèves hélas, que je viens de consacrer à votre superbe et noble effort. Votre revue, toute vibrante d'amour pour la France, est admirablement conçue et ordonnée. Elle est, pour nous Français, vos frères trop souvent ingrats, le signe de votre indéfectible tendresse. Et comme cela est bon de se savoir compris, aimés, soutenus, par delà les mers, en cette seconde patrie, plus française par instants que la France elle-même !

Botrel et moi, nous parlions de vous, Madame, tout récemment et nous regrettons infiniment qu'il n'y eût pas un plus grand nombre de "Madeleine" dans tous les pays de langue française, car vous avez su, avec un tact merveilleux, conserver à votre belle "Revue Moderne" le sens éternel de l'ordre français, des traditions françaises, sans nuire pour cela aux nécessités, aux besoins intellectuels de la vie nouvelle.

En outre, ne craignez pas, Madame, de faire appel à mon dévouement en toute circonstance ; je serai toujours heureux et flatté de me mettre à la disposition de la noble Française que vous êtes.

Daignez donc, Madame, agréer l'hommage de mes sentiments respectueux et sincères admiratifs.

MAURICE D'HARTOY.

UN PEU DE RAYONNEMENT... SUR NOTRE STATUS INTERNATIONAL.

Le Sénateur Dandurand a crânement posé il y a quelque temps, lors, croyons-nous d'un banquet en l'honneur de M. Montpetit, à qui, soit dit en passant, nous devons savoir gré de si bien nous représenter en France un état clair et net de notre status international, état que la presse anglophile aigue a nécessairement accueilli avec scrupule ! Cet état était pourtant l'exposé lucide de la situation qui nous a été faite depuis toujours vis-à-vis la Grande Bretagne, situation dont nous aurions tort de nous plaindre puisqu'elle épargne notre fierté nationale. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire la partie du discours, où avec une si belle lucidité, et une érudition si complète le Sénateur Dandurand démontra comment nous avons le droit de participer à la société des Nations et de com-

mander nos traités. Ce sont des leçons qu'il faut lire, et nous devons savoir gré de leur vigilance à ceux qui les écrivent pour nous :

"Notre status international, c'est la question qui intéresse au plus haut degré les professeurs de droit international et le monde politique en général. Notre situation est tellement spéciale, il y a dans l'histoire si peu de précédents analogues, qu'il n'est pas extraordinaire que les esprits les plus cultivés hésitent à reconnaître notre droit à siéger à la Société des Nations, comme unité distincte et parfaitement autonome. Le Sénat des Etats-Unis, en refusant d'adhérer au Traité de Versailles et au pacte qu'il contenait, n'a pas voulu reconnaître à l'Empire britannique une représentation de ses Dominions qui lui donnait six votes alors que les Etats-Unis n'auraient eu qu'une voix, et le printemps dernier, à la veille de la consultation électorale en France, M. Painlevé, ancien président du Conseil et président de la Chambre des députés, disait qu'il n'avait pas encore pu se réconcilier à l'idée que la couronne britannique pût avoir six voix à l'Assemblée de Genève, alors que la France n'en avait qu'une.

M. Montpetit aura, à la Sorbonne, à jeter un flot de lumière sur ce qui est encore un problème à résoudre pour une large partie du monde extérieur.

M. André Siegfried vient d'écrire un livre très documenté sur l'Angleterre d'aujourd'hui, où il consacre un chapitre aux relations entre les Dominions et la Grande-Bretagne. Il voit très clairement notre évolution, mais il se demande si la reconnaissance de notre autonomie ne sera pas retardée par la réticence des pays étrangers aussi longtemps que nous n'aurons pas un contact direct avec eux.

N'y a-t-il pas, même dans ce pays, un travail d'éducation à faire chez les nôtres sur ce point ? Est-ce qu'il ne s'élève pas parfois des voix, même au Parlement, pour demander en quoi notre constitution fédérative a été changée par le parlement qui nous a donné notre charte ?

Notre constitution n'a pas été modifiée, mais tous les pouvoirs que nous exerçons aujourd'hui et ceux-là, plus amples, que nous exercerons demain, sont dans la Constitution de 1867.

Lorsque la délégation canadienne s'en fut à Londres pour demander au gouvernement de la Grande-Bretagne l'Acte créant la Confédération, basé sur les résolutions acceptées par nos législatures, elle avait à sa tête Sir John A. Macdonald et Sir Georges-Etienne Cartier. Le titre à donner à notre pays n'avait pas été choisi. Macdonald insista auprès des ministres britanniques pour que le titre de royaume du Canada nous fût octroyé. Il faillit l'emporter, mais au dernier moment le ministre des colonies eut peur de l'effet que produirait ce nom sur les Etats-Unis qui venaient de gagner la guerre de Sécession et qui étaient alors fort mécontents de l'attitude de certains groupes influents en Grande-Bretagne et au Canada vis à vis d'eux. Sir John voulait qu'il fût bien compris que, par l'adoption de ce titre, le Canada devenait une nation-sœur de la Grande-Bretagne cessant d'être une dépendance de son parlement, mais restant intimement liée à elle par le lien d'une même couronne. Nous

gardions un même roi et un même drapeau, mais nous avions tous les attributs du "self-government", du gouvernement autonome.

Les ministres de la Grande-Bretagne eurent peur du mot mais, consciemment ou non, nous donnèrent la chose. Ils transmirent à notre parlement le principe d'autorité, la souveraineté effective. Le parlement de la Grande-Bretagne donna au parlement canadien tous les pouvoirs nécessaires pour l'administration des affaires canadiennes. Le Canada eut le droit exclusif de lever les impôts et de frapper de droits de douane toutes les marchandises étrangères y compris celles de la Grande-Bretagne. Le Canada devenait le maître absolu de son budget, et pas un soldat ne pouvait être levé, pas un dollar prélevé sans la volonté expresse de son parlement. Nous n'étions plus dès lors les sujets des sujets de la Couronne britannique.

Cette expression "la couronne" a deux sens bien distincts qu'il importe de souligner. La couronne, c'est le Roi, mais c'est aussi le Roi en Conseil — "the King-in-Council" —. Le premier est l'emblème de la souveraineté, le second est le détenteur de l'autorité qu'il exerce dans toute sa plénitude et qu'il tient du parlement.

Le Roi est le symbole de la souveraineté, le lien idéal qui unit dans un même sentiment fraternel tous les membres de la grande famille britannique. C'est Sa Majesté le Roi qui, pour l'étranger représente la nation, au nom duquel, l'Etat s'exprime mais qui règne sans gouverner. L'autorité réelle n'est plus en sa personne qui n'est que figurative. Cette autorité est passée au Roi en Conseil, c'est-à-dire à ses ministres qui forment le Comité exécutif du parlement.

Le parlement britannique, en 1867 et depuis longtemps absorbait en son sein l'autorité. C'est cette autorité qui, pour les affaires canadiennes, nous fut dévolue. Deux Chambres furent créées qui votèrent les lois tout comme le parlement impérial : "Sa Majesté, sur l'avis et du consentement du Sénat et de la Chambre des Communes du Canada décrète.

Pour le Canada, la Couronne qui représente le Roi en son Conseil, n'est plus à Londres mais à Ottawa. Sa Majesté le Roi appose sa signature à nos lois et à nos arrêtés-en-Conseil par son délégué direct qui joue le même rôle que le Roi à Londres. Leur influence à tous deux sur les délibérations de leur Conseil respectif est moins grande que celle du Président de la République française qui assiste aux délibérations de son Conseil et donne son avis tandis que le Roi à Londres et son Vice-Roi ici sont, le plus souvent, placés en face du fait accompli, de la décision prise.

J'ai dit que nous ne sommes plus les sujets des sujets du Roi. Nous serions dans cet état d'infériorité si les sujets du roi en Grande-Bretagne nous imposaient leur volonté par la voix de leur parlement. Le plus modeste des balayeurs des rues de Londres serait alors notre supérieur.

Ce titre de Royaume du Canada n'eût en rien augmenté nos pouvoirs, puisqu'ils sont dans le parlement et non chez le Roi, et le Roi eût continué de régner ici par délégation, mais on eût eu dans le monde une conception

plus claire de la séparation des pouvoirs britannique et canadien.

Il est vrai que nous ne nous sommes pas servi dès les débuts de tous les pouvoirs que contient notre grande charte. Nous les utilisons à l'heure qui nous convient. Nous avons décidé de faire seuls nos affaires internationales.

A la Conférence impériale d'octobre 1923, le principe fut reconnu que tous les Dominions étaient sur un pied d'égalité avec la Grande-Bretagne pour la négociation et la conclusion de traités avec les pays étrangers. Toutes les nations-sœurs se sont engagées les unes envers les autres, à notifier celles d'entre elles qui pourraient être intéressées dans les négociations en cours.

Nous nommons, par arrêté-en-Conseil, notre délégué à ces négociations et le Roi, avisé par son Conseil canadien, donne ses lettres de créance, au délégué qui lui est désigné. De même nous nommerons demain un ministre à Washington qui recevra de Sa Majesté le Roi ses lettres de créance qui l'accréditeront auprès du Gouvernement des Etats-Unis comme le représentant du Roi pour les affaires canadiennes. Ce représentant parlera et agira pour le Canada et ne relèvera que du cabinet canadien.

Il ne s'agit pas de théories, mais de réalités.

J'entendais M. Casimir Périer au Palais Bourbon, en 1891, exprimer sa surprise qu'on parlât des colonies britanniques alors qu'elles avaient comme le Canada, le droit d'imposer les marchandises de la métropole, ce qui était à ses yeux l'apanage de la souveraineté. Qu'eût-il pensé s'il eût vécu jusqu'en 1919 et qu'il eût pu lire notre loi fédérale décrétant qu'aucun sujet du Roi, né hors du Canada, ne pourrait gagner la nationalité canadienne — "the Canadian Citizenship" — qu'après un séjour de cinq années dans notre pays et que, durant ces cinq années, il pourrait être déporté comme indésirable.

M. Siegfried se demande comment le Roi de la Grande-Bretagne et des Dominions pourra agir lorsqu'il sera avisé, contradictoirement, sur une même matière, par ses nombreux cabinets. Il n'aura qu'à suivre l'avis de ses ministres sur les questions de leur ressort respectif.

En 1921, la Grande-Bretagne, le Canada, l'Australie et les Indes eurent chacun leur représentant à la Conférence tenue à Washington sur le Désarmement naval. L'honorable M. Pearce était le délégué de l'Australie. Voilà le commentaire qu'il fit sur cette délégation :

A Washington, dit-il, Sa Majesté le roi était représentée par cinq plénipotentiaires : deux pour la Grande-Bretagne, un pour le Canada, un pour l'Australie et un pour les Indes, respectivement nommés sur l'avis du Conseil exécutif de ces quatre nations autonomes.

Un seul et même roi, mais quatre gouvernements égaux. Quel illogisme ! Mais, admirez le miracle. Ce mécanisme fonctionna.

Le Canada fait partie de la Société des Nations. Sa population de neuf millions n'est dépassée, sur les cinquante-cinq pays adhérents que par onze nations ; quarante-quatre d'entre elles sur ce point lui sont inférieures. Le Canada était l'an dernier l'un des huit pays tenant la tête dans le monde industriel. Il est le seul dans le moment à exprimer la pensée de toute l'Amérique du Nord. Seul aussi le Canada parle officiellement les deux langues officielles de la Société des Nations. Apparenté aux deux peuples qui dominent aujourd'hui en Europe, dont le prestige est sans égal, la Grande-Bretagne et la France, notre pays peut aspirer à jouer, parmi ses pairs, un rôle honorable dans les grandes assises internationales.

L'ASSOCIATION DES AMIS DU LIVRE FRANÇAIS A L'ETRANGER, fondée récemment à Paris sous le patronage d'un groupe d'éminents écrivains français, tels que : André Gide, Abel Hermant, Henri de Régnier, de l'Académie Française, Raoul Ponchon de l'Académie Goncourt, etc., et qui a pour but la diffusion de la pensée française, en dehors de toute intention de propagande et sans aucune visée politique, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à la littérature française et veulent la mieux connaître, soit pour compléter leur culture générale, soit pour acquérir des connaissances spéciales dans un but pratique. L'Association, qui publie un Bulletin Bibliographique, leur offre son concours le plus large pour tout ce qui concerne le choix et l'acquisition des livres (romans, manuels, publications scientifiques, etc.), et correspond directement avec ceux qui s'adressent à elle dans ce but, aux Bureaux de l'Association, 206, Boulevard Raspail, Paris, XIVème.

LA SAINT JEAN-BAPTISTE DE NEW YORK ET LA CIE TRANSATLANTIQUE.

En mai dernier, M. Pierre de Malglaive, directeur de la Société Générale Transatlantique à New-York, donnait une jolie fête aux membres et officiers de la Société Saint Jean-Baptiste de New-York dont nous sommes heureux d'inclure ici quelques détails. Nous ne devons jamais perdre de vue les nôtres qui vivent un peu plus loin, et tout ce qui les touche doit nous intéresser vivement.

"Les fêtes du 75ème anniversaire de la Société Saint Jean-Baptiste de New-York, du 18 au 23 mai prochain, donna lieu à une jolie réunion, ces jours derniers. M. Pierre de Malglaive, directeur général de la Cie Générale Transatlantique, a tenu à exprimer son appréciation des Canadiens, en offrant au bureau d'administration de la Société, aux présidents des divers comités et à quelques invités, un dîner à bord du paquebot "Paris", l'un des plus beaux navires de la flotte commerciale française.

M. Elie Vézina, secrétaire général de l'Union Saint Jean-Baptiste d'Amérique, venu expressément de Woonsocket, fut l'hôte d'honneur en cette circonstance. M. Joseph Bourgeois, président de la Société Saint Jean-Baptiste de New-York, offrit à l'Union, représentée par M. Vézina, les meilleurs vœux des compatriotes de la métropole.

M. Antonio Fitzpatrick, secrétaire-archiviste, donna lecture d'un message de l'honorable Alexandre Taschereau, premier ministre de la province de Québec, offrant les souhaits de la province à la Société Saint Jean-Baptiste de New-York et aux Franco-Américains. M. Vézina répondit avec éloquence aux deux messages et signala les progrès accomplis par les Canadiens de la Nouvelle-Angleterre, surtout dans le domaine des affaires et de l'enseignement.

M. Arthur Sauvé, chef de l'opposition à Québec était présent à ces agapes et y prononça un excellent discours.

L'une des plus aimables adhésions aux fêtes de la Société est celle du consul général de France à New-York, M. Maxime Mongendre, qui a assisté au banquet, à l'hôtel Majestic, le 23 courant. Une fête canadienne-française à New-York sans le représentant de la France ferait penser à une fête de famille sans la mère. Mais il n'en fut rien en cette circonstance : non seulement le sympathique consul général de France était présent, mais les sociétés françaises de New-York furent largement représentées.

Ce fut, en tous points, une réunion bien sympathique et bien réconfortante.

L'ANNEE SAINTE.

Le nombre de Canadiens qui s'en vont

célébrer dans la capitale du monde catholique l'année sainte est immense, et nos campagnes canadiennes françaises manqueraient bien de leurs habitués. Ceux-là nous reviendront avec une foi mieux éclairée et une piété plus vive. Ils réchaufferont toutes les âmes de leur belle ardeur.

UN FORT BEL ARTICLE.

Il est malheureux que la presse quotidienne ne prenne pas l'habitude de laisser à certains de leurs collaborateurs la satisfaction de signer leurs articles, surtout quand ils ont une vraie valeur littéraire et qu'ils témoignent d'une noble mentalité. Les journalistes en arrivent à se reconnaître entre eux, et ils ont vite fait de trouver qui a écrit ceci ou cela. C'est ainsi qu'un article intitulé simplement la "France" et publié il y a quelques semaines sans aucune signature, dans la "Patrie", article admirable de justesse, écrit également "à la française" nous est apparu tout de suite sorti du cœur et de la plume de l'un des meilleurs écrivains de notre génération : M. Adjutor Savard. Et en l'affirmant, nous serions bien étonnés de recevoir un démenti. Cet article étudie la question française avec sympathie, mais justice. Il établit les situations, et les faits avec une grande netteté. Lui aussi est un ami de la France, il l'aime parce qu'il la comprend, ce qui n'est malheureusement pas donné à tous, il sait son histoire glorieuse et magnifique et la raconte avec sincérité et admiration. M. Adjutor Savard est l'un des meilleurs écrivains de la jeune génération, et nous nous tromperions fort s'il n'arrivait d'ici peu à la place à laquelle il a droit, c'est-à-dire, une toute première, et cela pour le plus grand bien du journalisme canadien-français.

SIR HENRY DRAYTON.

Sait-on que Sir Henry et Lady Drayton sont de fervents francophiles, qu'ils ont entrepris, et avec un fort joli succès, l'étude de la langue, qu'ils sont enthousiastes de la France, qu'ils connaissent fort bien et qu'ils démontrent fréquemment leur sympathie canadienne-française.

TREMBLEMENTS DE TERRE.

"Toute la Côte de l'Atlantique est une région exposée aux tremblements de terre", dit le Dr. T. A. Jagger, en charge de l'Observatoire Volcanique à Hawaii. Il est reconnu comme étant une des voix les plus autorisées sur les tremblements de terre et volcans.

Dans un article paru dans "Scribner's", numéro d'octobre, 1924, le Dr Jagger dit : "qu'il serait possible que d'ici peu de temps l'est de l'Amérique subisse des pertes de vies et dommages à la propriété causés par des tremblements de terre.

Sur une échelle dressée par le Dr Jagger et comprenant les Nos 1 à 10, le No. 1 désignent les régions les moins affectées du monde, et le No. 10 les plus agitées, en prenant pour base le nombre de tremblements de terre par année. Le Michigan se classe 3ème sur l'échelle ; l'Ohio et la vallée du Mississippi, 5ème ; la Caroline du Nord et l'est du Canada sont 6èmes ; le district de Washington à Philadelphie porte le No 7 ; et il est remarquable de voir que New-York et la Nouvelle Angleterre sont dans la même catégorie, portant le No 8 avec le sud et le centre de la Californie. (Ces détails sont empruntés du National Underwriter du 26 janvier, 1925).

NOS PREDICATEURS ETRANGERS.

La prédication de M. l'Abbé Roblot a été vraiment remarquable et a retenu de plus en plus les attentions. Les succès du Père Coubé à Saint Eusèbe de Verceil ont été aussi remarquables, et ces deux prêtres distingués de la France ont accompli parmi nous un bien immense, dont se réjouissent les catholiques de Montréal. LUC AUBRY.

Le Roman d'une Vieille Fille

Par ROBERT LE BIDOIS

L'ENVAHISSEMENT de la production littéraire actuelle par le roman ne laisse pas d'inquiéter les bons esprits et tous ceux que préoccupe l'avenir de la littérature française. Inquiétude d'autant plus grave que cette crise de quantité correspond, tout naturellement, à une crise de qualité. Le style, la composition, la vérité psychologique, la valeur artistique, — tout ce qui faisait jadis l'intérêt et la valeur du roman, — nos contemporains ne s'en soucient plus. René Boylesve, le délicieux auteur de *"La Becquée"*, a jeté le premier cri d'alarme en prédisant, dans une grande revue la mort du genre romanesque par congestion. "On a, dit-il, posé l'étiquette roman sur des élucubrations de toutes qualités et de toutes sortes. La marchandise n'a pas tellement plu par elle-même, mais des commerçants ingénieux se sont avisés qu'on pouvait la soumettre au traitement de toute marchandise..." Grâce aux prix littéraires fondés en grand nombre, grâce encore aux nouvelles méthodes de publicité, l'article "roman" s'est trouvé de plus en plus demandé : le jeu naturel de la loi de l'offre et de la demande a donc amené une production sans cesse croissante, inquiétante même pour le bon renom des lettres françaises et de l'esprit humain. — "Le roman est-il en danger?", s'est demandé à son tour M. Estaunié, l'austère romancier de *"L'Empreinte"*. Il ne cache point que le roman subit une crise sérieuse, mais qui ne doit pas nous alarmer outre mesure. Le roman français se dirige vers une double orientation : l'une menant au roman d'aventures (genre Pierre Benoit), l'autre qui exprime la vie de l'âme (genre Estaunié ou Marcel Proust). Quant à la question du style, qui a tant fait couler d'encre depuis Flaubert, ne contient-elle pas un malentendu? "Il faut, dit Estaunié, choisir entre le style et la vie". Mais ce dilemme, précisément, n'est-il pas inquiétant? L'opinion se répand communément qu'un bon roman ne doit pas être bien écrit : le roman angélique ou géométrique, qui ne tient aucun compte des règles élémentaires de l'art et des besoins de la vérité humaine, tend de plus en plus à remplacer le genre dont *Adolphe*, *Dominique*, *Madame Bovary* et *Le Divorce* représentaient pour nous les modèles.

Le remède, selon nous, on le trouvera dans la saine doctrine du docteur ès-sciences psychologiques, je veux dire Paul Bourget. Ce maître du roman d'analyse, qui est aussi bien l'un de nos meilleurs critiques littéraires, a formulé à plusieurs reprises ses idées personnelles sur le roman ; et ses remarques, toujours fines et profondes, si elles étaient rassemblées en un tout cohérent, formeraient peut-être le traité le plus complet et le plus substantiel que l'on ait jamais composé sur ce genre littéraire. (1) Parmi les qualités essentielles du roman français, Paul Bourget indique d'abord la "crédibilité", — qu'il convient de distinguer du vraisemblable, — et ce qu'il appelle "la qualité typique", et

qu'il exprime ainsi : "Il faut que le romancier mette en scène des caractères originaux et qu'il dégage de ces caractères les traits qui les rangent dans des espèces psychologiques, lesquelles rentrent elles-mêmes dans l'expérience du lecteur".

Ces deux conditions nous semblent remplies par le dernier roman de M. Léon Cathlin, *"Sidonie Gavoille"*, qui vient de paraître à la librairie Bloud et Gay. Parce qu'il possède ces qualités de crédibilité et de vérité typique, et qu'il réagit contre les tendances actuelles du roman, ce livre mérite, à notre avis, une mention particulière et ne manquera pas de plaire aux lecteurs fatigués des ouvrages à prétentions scientifiques (à l'enseigne du surréalisme et autres écoles révolutionnaires) et des romans qui relèvent de cette "littérature de la bougeotte", récemment dénoncée par Thibaudet.

Un roman sans épisode scandaleux, presque sans aventures ni romanesque et qui se lit cependant avec intérêt, qui est empreint d'une réelle beauté, encore que d'une singulière espèce ; sans autre événement que les menus incidents de la vie d'une vieille fille dévote, dans une petite ville de province qui est Besançon et pourrait être aussi bien Carpentras ou Trois-Rivières ; un roman sans amours terrestres, mais qui peint une âme toute remplie de l'amour de Dieu : Voilà *"Sidonie Gavoille"*. Un roman réaliste, vous dis-je, et que vous pouvez mettre entre toutes les mains... N'est-ce pas une gageure?

L'héroïne du roman, ou plutôt le personnage principal et qui lui donne son nom, n'a rien que de déplaisant. Sidonie Gavoille ne pousse-t-elle pas la dévotion jusqu'à la bigoterie, l'épargne jusqu'à l'avarice, la pudibonderie jusqu'à la sottise, et la laideur jusqu'au péché? Son nom lui-même est une atteinte à l'honnêteté. Ses moindres gestes, ses traits physiques, ses démarches les plus innocentes sont empreints de ridicule. Au moral, le portrait n'est guère plus aimable. Melle Sidonie a été jadis "à maître", c'est-à-dire en service chez une vieille demoiselle. Orpheline de bonne heure, elle a dû subvenir à l'éducation de son jeune frère Marcel. Quand il fut nommé curé, elle quitta sa place pour servir de gouvernante à son frère. Mais son caractère grognon et difficile rendit bientôt son séjour à la cure insupportable. Elle dut alors s'établir, seule, à Besançon, où elle se mit à louer des chambres. Mais la pauvre vieille fille n'est guère heureuse avec ses pensionnaires. Elle s'en plaint au bon saint à qui elle a versé dix sous pour qu'il lui procure des locataires : "Au fond, elle ne trouvait pas saint Antoine très honnête dans sa façon d'exaucer les prières, tant bien que mal, à la va-vite, pour gagner beaucoup de pain à ses pauvres. Elle aurait dû attendre avant de verser dans le tronc les cinquante centimes qu'elle avait promis. En tout cas, saint Antoine lui devait un autre pensionnaire". Mais là-dessus, "elle n'osait pas trop éclaircir sa pensée" : tels étaient les scrupules, honorables et comiques tout ensemble, de cette brave Sidonie.

(2) M. Léon Cathlin n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la "Revue Moderne" auxquels M. Victor Barbeau l'a jadis présenté avec le talent que l'on sait. (Voir la "Revue Moderne" du 15 février 1921).

(1) J'ai relevé ailleurs la distinction délicate établie par Bourget entre le roman, le conte et la nouvelle. Je renvoi le lecteur que ces questions pourraient intéresser aux "Pages de critique et de doctrine", à l'article sur "Mérimée novelliste", aux "Notes sur le roman français", à l'introduction des "Contes philosophiques" de Balzac (édition Gallia) et à plusieurs autres articles de Bourget parus ici et là.

Mais voici où ils éclatent plus justement. A l'étage au dessus d'elle vit un M. Rimbenote et une certaine "Madame Rose", un couple qui a pris, comme on dit, le roman par la queue, rentre à des heures indues et en des états douteux, — bref, un sujet de scandale et de désordre pour tout le quartier. Les démarches de Sidonie auprès des coupables, non plus qu'auprès du propriétaire, n'aboutissent à rien. L'existence de la vieille fille suit son cours tranquille et morne lorsque survient un coup de tonnerre : son frère, qu'elle n'a pas revu depuis trente ans et plus, vient lui faire visite un jour qu'elle est justement allée voir une amie. Auprès de cet événement de première grandeur, la mort de son ancienne maîtresse n'est qu'un petit incident, mais qui lui procure une autre déception cruelle : à celle qui, douze ans durant, l'avait entourée de ses soins et de son affection, Mlle Caillet léguait, — symbole des humaines vanités, — sa chaise percée !

La pauvre Sidonie n'est pas encore au bout de ses peines. Les enfants du quartier, — cet âge est sans pitié ! — s'ingénient à lui faire des niches du plus mauvais goût. La Congrégation des Demoiselles la répudie comme conseillère ! Les fournisseurs attirés se montent contre elle ! Les pensionnaires eux-mêmes la quittent "à la veille de la mauvaise saison, au moment où, d'ordinaire, avec la rentrée des classes, elle avait tout son mode". Puis son frère meurt, et elle en a bien du chagrin. Pour comble, sa vue faiblit, ses jambes refusent de la porter, elle si vaillante jadis ; elle doit abandonner son ancien logement, trop grand désormais, pour une étroite chambre mansardée. Enfin, soit indifférence, soit oubli, ses anciennes voisines et amies la délaissent... Ainsi va la vie, la triste vie de Sidonie.

Toute cette dernière partie du livre est vraiment pathétique. Il y a une réelle beauté dans cette lente agonie morale. Remarquez d'ailleurs que c'est par les moyens les plus naturels, et sans aucune "littérature", que Leon Cathlin a su nous rendre émouvante et presque sympathique cette vieille fille dévote et falote. Aussi bien, si les défauts physiques de Sidonie n'ont fait que croître et enlaidir avec l'âge, sa physionomie morale au contraire reçoit de l'épreuve je ne sais quels rayons qui la transfigurent et l'auréolent : son caractère se radoucit singulièrement, sa bonté s'épanouit, son dévouement, caché naguère par des colères maladroitement, se purifie de cette raideur qui le rendait visible et non pas admirable. Son avarice s'est émoussée, et voyez comme elle utilise les quelques économies qu'elle a pu amasser : à faire dire des messes pour le repos de son frère, qui lui a montré si peu d'affection. Son ancien pensionnaire a raison : "Il y a de l'héroïsme dans Mlle Sidonie. Sous ses ridicules, sous ses défauts même, cette malheureuse vieille fille cache une qualité d'âme que la religion a contribué à lui faire et qui est simplement admirable". Comment rester insensible devant une si méritoire infortune, et qui réclame aussi impérieusement les divines récompenses ? "Elle était honnête jusqu'au scrupule et n'avait jamais été heureuse". Cette contrariété, trop commune, hélas !, n'est-elle pas plus touchante que les inventions compliquées de nos modernes romanciers ? "Ah ! pensait-elle, on ne m'a jamais aimée. Déjà, quand j'étais petite, la religieuse qui nous faisait la classe ne m'aimait pas." Réflexion qui va jusqu'au tréfonds le plus intime du cœur humain, y réveille les sentiments refoulés et presque inconscients, les amertumes contenues, les plaintes inexprimées de cet âge où les impressions sont si vives, et si durables. Le cœur des enfants, comme le vase dont parle le poète, il ne faut pas le heurter même avec un éventail : la moindre fêlure, loin de disparaître avec le temps, s'agrandit et

s'aggrave au risque de le briser tout à fait, ou du moins d'en altérer pour jamais la belle sonorité primitive.

Sidonie, à qui son frère rendait en ingratitude toutes les bontés qu'elle avait eues pour lui, s'est privée toute sa vie : son seul plaisir était d'aller dans sa chère église Saint-Jean, et, sur la fin de ses jours, sa consolation fut de pouvoir encore entendre, de sa chambre, les cloches de "sa" cathédrale. La paroisse : tel fut son unique amour ici-bas, en attendant les amours ineffables que Dieu a promises aux cœurs purs et aux âmes de bonne volonté.

Qu'il y ait, dans la personne physique et même morale de Sidonie Gavaille, une assez forte dose de ridicule, nous l'avons déjà indiqué, et c'est bien ainsi d'ailleurs que l'a voulue son biographe, j'allais dire : son hagiographe. Mais, attention ! le ridicule physique peut recouvrir sous son masque une beauté d'ordre spirituel. Quant au ridicule moral, "il peut cacher lui-même une rare beauté d'âme. Je dirai plus, ajoute Cathlin dans son prologue : tel ridicule a un côté touchant ou même sublime." C'est en ces matières surtout qu'il convient de voir clair et de rompre l'os si l'on veut sucer "la substantifique moelle". Pour revenir à la laideur proprement physique, elle a bien ses avantages et ses bons côtés. Lisez, pour vous en convaincre, l'amusant petit "*Eloge de la laideur*", de Francis de Miomandre. "Il serait excessif de condamner toujours sans appel les défauts que l'on voit habituellement aux personnes appelées à vivre en commun" (Préface). A preuve Alceste, qui a le tort d'être à ce point "intransigeant avec la vertu". N'est-ce pas aussi bien l'erreur de Sidonie qui recouvre d'un voile pudique la statue de la Vénus de Milo, et ne peut supporter que son frère aime la bonne chère et les soutanes neuves ? Quant au "bonheur d'être laide", — l'un des paradoxes spirituellement soutenus par M. de Miomandre, — Sidonie Gavaille, et sa pitoyable existence, en est la vivante réfutation, à moins que l'on ne juge des choses du point de vue de l'éternité...

Si Cathlin est parvenu à rendre attachante cette dévote tâillonnette et désagréable, c'est que, s'étant penché sur elle avec amour, il a su lui donner l'auréole du sacrifice consenti et de l'héroïsme quotidien. Disons mieux : il a su exprimer tout ce que contenait de solide vertu chrétienne cette humble fille, peinant toujours seule et qui "malgré son dévouement, n'avait pu conquérir ni joie, ni affection véritable". "Elle essayait, écrit-il ailleurs, de donner une valeur immense à toutes ses actions en les offrant à Dieu". C'est là que réside la vraie beauté de Sidonie ; et c'est là aussi qu'il faut chercher la qualité pathétique de cette vie. "C'est avec une profonde sympathie que j'ai abordé mon personnage", déclare-t-il encore ; "dans ces tableaux de genre, j'ai pensé ne pouvoir mieux faire que de suivre l'exemple des maîtres hollandais de la peinture. Ils n'essayaient pas d'embellir leurs modèles parce que vraiment ils les aiment". Il est clair que Leon Cathlin aime le sien, et son amour est communicatif.

Mais la pitié ni la tristesse ne sont pas absentes de ce livre. Je ne sais plus qui a dit : "La vie est une comédie pour l'homme qui pense, une tragédie pour l'homme qui sent". N'est-ce pas ce qu'a voulu exprimer Léon Cathlin lorsqu'il a inscrit en épigraphe à son roman (et à l'épilogue) : "Qui mieux regarde ne rit plus". Le rire, le rire franc, suppose que l'on fait taire son cœur. Bergson parle très justement d'une "anesthésie momentanée du cœur", sans laquelle le rire ne peut se produire. Non, la vie n'est pas comique, que

Le Secret

Par PIERRE MILLE

MADAME Hermot ouvrit la porte du cabinet de travail de son mari.

— Armand, dit-elle, tout est prêt pour le bain du bébé. Tu viens ? Tu as encore le temps, avant de partir pour le bureau.

Ils n'avaient qu'une servante, et pour que le tub de bébé fût préparé avant le départ de son mari, il fallait à madame Hermot quitter son lit de bonne heure, accorder moins de temps à sa toilette, sacrifier un peu des soins qu'elle donnait à sa beauté. Mais sa maternité prêtait à son corps jeune et à ses traits charmants une souplesse et un éclat qui triomphaient des négligences. Toute sa chair était comme pénétrée de ce bonheur délicieux et calme qui n'était plus seulement, comme aux premiers jours de son mariage, celui de la volupté révélée et satisfaite. Pour connaître toute la joie que peut donner l'amour, il faut aimer encore son mari, et avoir eu, depuis peu de temps, son premier enfant. On est si reconnaissant à l'un de vous avoir donné l'autre, on éprouve dans tout son être une telle impression de renouvellement, de jeunesse et d'ardeur ! Le plaisir même prend un sens magnifique et fort qui le prolonge et l'ennoblit.

Hermot se leva, plein de l'impression d'un bonheur paisible et radieux. Il y avait un peu de gris sur ses tempes, la quarantaine avait déjà sonné pour lui. A cet âge, certains hommes éprouvent plus fortement encore l'orgueil de la paternité que la passion de l'amour. C'est la nature qui le veut ainsi : ils sont fiers de se perpétuer, de prolonger dans l'avenir une puissance de vivre qui bientôt chez eux va décroître. Ils disent :

"mon fils" ou "ma fille" presque avec le même sentiment de douceur étonnée qu'ont les femmes. Voilà pourquoi le mari marchait d'un pas si vif et pressé. Mais il était amoureux aussi. En suivant, dans le corridor étroit, la forme mince et légère qui le précédait, il sentait son cœur bondir.

La bonne tenait le petit, déjà tout nu, au-dessus de la vasque en métal clair, qu'un rayon de soleil, entrant par la fenêtre, illumina gaiement ; et l'enfant, que ces reflets faisaient un peu loucher, fermait les yeux par instants. Il avait sept mois ; des plis de graisse formaient des bourelets sur ses cuisses et ses bras.

La bonne le posa sur le tub, bien assis sur son derrière, les jambes croisées ; l'eau était tiède, exactement à la température de son corps délicat. Pourtant ce contact le surprit, il cria quelques secondes. Puis, il se calma. L'éponge, passant sur son dos très gras comme une caresse, détendit ses nerfs dans un plaisir très doux ; il essaya de la saisir ; ses gestes encore mal adaptés dépassaient le but, ses gencives, où une petite dent laiteuse perçait, riaient voluptueusement. Ses cheveux, courts comme un pelage, s'emplirent de savon, et on lui faisait renverser la tête pour que la mordante écume d'atteignit pas ses paupières.

A ce moment on sonna.

— Madame, c'est le boucher, dit la bonne.

Madame Hermot eut un moment d'hésitation. Elle avait l'habitude de commander elle-même les provisions du jour. Hermot sourit.

— Laisse-moi seul avec bébé, dit-il, je ne lui ferai pas de mal.

se partagent également les rires et les larmes, l'ironie et la pitié, le plaisir et la douleur. C'est à la souffrance, cette "divine méconnue", que nous devons, a dit un jour Anatole France, "tout ce qu'il y a de bon en nous, tout ce qui donne du prix à la vie". Et il ajoutait : "Plus je songe à la vie humaine, plus je crois qu'il faut lui donner pour témoins et pour juges l'ironie et la pitié... L'une, en souriant, nous rend la vie aimable ; l'autre, qui pleure, nous la rend sacrée... Prenez la bonne part, qui est de souffrir avec ceux qui souffrent".

— "Le sanglot infinie de l'humanité, dit encore Cathlin, il faut en effet que dans notre œuvre (à nous romanciers), on l'entende ; c'est une condition de vérité, je dirai la principale condition. La vérité qui n'a pas ce sanglot est une vérité sans âme, une vérité sans vie, une vérité morte".

* * *

"*Sidonie Gavoille*", qui allie si heureusement le ton plaisant au pathétique, comme la vie même les pleurs et les rires, est une œuvre vivante.

Ce livre est doué, en outre, de cette "qualité typique" qui constitue, selon Paul Bourget, l'une des vertus essentielles du roman français. (1) Par ces deux caractères, le livre de Cathlin est émouvant et dramatique, et marque sa supériorité sur tant de romans prétentieux et filandreux qui sont aujourd'hui à la mode.

Quand j'aurai rappelé aux lecteurs d'*Un Prêtre* et des *Treize paroles du pauvre Job* ce qu'ils savent déjà, que M. Cathlin, en "humaniste chrétien", est ennemi de l'enflure et de la complication, que son art est fait d'un heureux tempérament de réalisme et de classicisme et qu'il s'exprime en un style simple, savoureux, volontairement dépouillé, de la meilleure tradition, — je n'aurai certes pas épuisé tous les mérites de son dernier roman, mais j'en aurai, je crois, signalé les principaux. Du même coup, j'aurai indiqué les raisons pour lesquelles "*Sidonie Gavoille*", sans atteindre nécessairement au gros succès de librairie, (— il y faut aujourd'hui le concours de trop de facteurs étrangers au talent : publicité intensive, faveurs du snobisme et des petites chapelles, etc.) —, est assuré du moins de l'estime sincère et réfléchie des connaisseurs, de ceux à qui nos ancêtres du grand siècle accordaient la belle épithète d'*honnête homme*.

ROBERT LE BIDOIS.

(1) Et de toute œuvre dramatique : "Un drame, même quand il nous peint des passions ou des vices qui portent un nom, les incorpore si bien à la personne que leurs noms s'oublient, que leurs caractères généraux s'effacent, et que nous ne pensons plus du tout à eux, mais à la personne qui les absorbe ; c'est pourquoi le titre d'un drame ne peut guère être qu'un nom propre". — Cette remarque de Bergson ne s'applique-t-elle pas à "*Sidonie Gavoille*" ?

Et madame Herriot sourit à son tour en s'en allant.

Herriot essuya lui-même le corps poli et gracieux. Il embrassait prudemment cette chair tendre qui sentait les caresses et s'étirait sous elles. Quand les baisers couvrirent le front, l'enfant leva la tête, d'un air intelligent et ravi. Alors le père le posa sur le tapis, du côté du ventre, et cette petite chose vivante, qui ne pouvait encore marcher, essaya de se dresser sur les pieds et sur les mains. Herriot claqua des doigts derrière lui, mais il ne se retourna pas.

— Marcel, mon petit Marcel ! fit Herriot presque involontairement.

Les enfants, dès les premiers mois, arrivent à répondre à l'appel de leur nom. Pourtant, Marcel continua de jouer sur le tapis sans entendre. Herriot frappa dans ses deux paumes, assez fort, sans parvenir à attirer son attention.

— C'est étrange, murmura Herriot. C'est très étrange !

Cependant, comme sa femme venait de rentrer dans la pièce, il ne dit rien.

Il y a peut-être quelque chose de contagieux dans les inquiétudes les plus silencieuses. Quand son mari eut quitté l'appartement, madame Herriot, en rhabillant Marcel, fit entendre ce léger bruit des lèvres où les enfants, même quelques semaines seulement après leur naissance, savent reconnaître un baiser. Celui-ci ne bougea pas plus que lorsque venaient du dehors ces mille rumeurs que les jeunes êtres ne remarquent jamais, parce que l'expérience leur apprend vite qu'elles ne sont pour eux les causes ni d'une peine ni d'un plaisir.

Alors, elle aussi, d'une voix troublée, presque douloureuse déjà, appela, comme l'avait fait Herriot :

— Marcel, mon petit Marcel !

Et l'enfant continua de sourire aux choses, inconscient du cri, n'ayant rien perçu. Madame Herriot le saisit passionnément dans ses bras, l'emporta comme pour le sauver d'un danger.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Mon petit, mon cher petit !

Elle pleurait silencieusement. Tout à coup, elle se dit :

— Ce n'est pas sûr. Et tant que ce ne sera pas sûr, il ne faut pas qu'il sache !

Elle venait de penser à son mari.

Ils vécurent ainsi des mois et des mois, et chacun cachait à l'autre une crainte qui grandissait. Herriot n'avait pas voulu consulter le médecin du ménage. "Il dirait tout à ma femme, songeait-il ; ou bien il ferait des expériences qui lui révéleraient cette angoisse." Mais il alla interroger un spécialiste. "Il faudrait que je voie votre fils", lui dit celui-ci. Cela était impossible. "Alors, continua le spécialiste, il faut attendre. C'est peut-être un retard de développement. Ou le contraire : il y a des enfants qui ne prononcent leur premier mot qu'à quinze ou seize mois justement parce qu'ils sont très intelligents. Ils sont distraits parce qu'ils emmagasinent des sensations. Espérez".

Mais à mesure que le temps coulait, Herriot sentit qu'il n'avait plus rien à espérer. Sourd-muet ! C'était un sourd-muet qu'il avait engendré. Il se l'imaginait vivant toute une vie affreuse dans un silence mortel, séparé des humains ; et les sons, la musique, les paroles devinrent à ce père une douleur. "Il ne connaîtra pas ça, pensait-il ; il n'entendra jamais ce que j'entends, il ne m'entendra jamais. Et j'avais tant de choses à lui dire, tant de choses !"

Puis il réfléchissait que sa femme ne savait pas encore leur malheur, et il ne lui parlait, avec gaieté, que de choses différentes. Madame Herriot l'imitait. Elle mettait, à dissimuler sa douleur, un acharnement plus farouche encore. Elle avait consulté leur médecin habituel ; elle avait été voir, elle aussi, un spécialiste. Non, il n'y avait plus d'espoir, on le lui avait dit, il n'y avait rien à faire. Son enfant était muré dans le silence, pour jamais. Ah ! si elle avait pu parler, soulager sa peine ! Mais pourquoi enlever à son mari les quelques mois de tranquillité, de bonheur qui lui restaient ? Herriot ne voyait l'enfant que de rares minutes chaque jour, il ne pouvait avoir deviné, toutes ses paroles montraient assez qu'il ne se doutait de rien. Parfois, regardant Marcel, il disait :

— Quels yeux, quels admirables yeux !

Ils étaient pareils, en effet, à des fleurs extraordinaires et sombres, croissant dans un abîme où nul n'oserait aller les cueillir. C'est que déjà les autres sens se développaient pour se substituer à celui qui ferait toujours défaut. L'enfant était aussi très adroit de ses mains, d'une singulière intelligence tactile...

L'existence du mari et de la femme devint atroce. Dans le dévouement sublime qu'ils mettaient l'un et l'autre à garder ce secret, ils ne retrouvaient plus leur amour, ils se sentaient tristes et lointains. C'était leur affection même qui sombrait dans leur effort, et aucun pourtant ne se décidait à parler.

Ce fut vers cette époque qu'on acheva, sur le boulevard presque suburbain qu'ils habitaient, les travaux du Métropolitain. La chaussée était devenue sonore et vibrante comme une caisse à violon ; un jour les trains électriques commencèrent à courir sous terre. Les objets se mirent alors à danser étrangement, les meubles tremblaient. Parfois, sans qu'on sût comment et qu'on y touchât, un verre se brisait. Un jour qu'ils étaient dans la salle à manger, à la fin d'un repas mélancolique et muet, Herriot distingua au plafond un bruit qui lui fit lever les yeux. C'était le tenon de la suspension qui descendait, descendait d'un mouvement de plus en plus rapide, au milieu d'une fine poussière de plâtre. Il eut à peine le temps de crier à sa femme :

— Prends garde, la suspension ! La suspension qui va tomber !

Tous deux, repoussant leur chaise, s'étaient reculés vers le mur. Marcel était assis sur une chaise très haute, près de la fenêtre, hors de danger. Le lourd lampadaire de cuivre s'abîma sur la table, écrasant les faïences, broyant jusqu'au bois, le perçant pour tomber sur le plancher ; et une explosion n'eût pas retenti davantage dans cette pièce étroite. Mais Marcel n'avait même pas fait un geste. Ses regards étaient demeurés tournés vers la fenêtre, d'où l'on apercevait un pan de ciel et des oiseaux.

— Il n'a pas eu peur ! dit madame Herriot.

— Non, dit son mari, il ne pouvait pas avoir peur.

Et à ces simples mots, une même révélation éclata dans leurs âmes.

— Tu savais ! dit madame Herriot. Oh ! mon ami, tu savais donc !

— Et toi aussi ! cria Herriot. Ah ! que tu es brave ! Ma pauvre, ma pauvre femme !

Ils venaient de comprendre qu'ils avaient maintenant le droit de pleurer ensemble, et qu'ils allaient s'aimer, pour leur long sacrifice commun, comme jamais encore il ne s'étaient aimés.

PIERRE MILLE.

La Jeune Fille aux Oiseaux

Par HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française

I

LES PIGEONS D'ISELLE

— Je n'ai pas de plus laid costume ni de plus vilaines bottes, constata modestement André Simières en penchant la tête pour mieux se voir et s'évaluer.

Mme Simières palpa l'étoffe au bras, et contempla d'un œil attendri la chaussure dont le cuir défait la boue et l'humidité :

— Cette futaine est solide, approuva-t-elle après son petit examen, et quant à ces bottes, elles sont imperméables, incomparables, admirables.

A ce témoignage éclatant, l'ingénieur, que sa tenue de travail n'embellissait pas trop, sourit de plaisir, et attira la jeune femme sur son cœur :

— Petite Lolla, tu n'es pas vaniteuse pour ton mari.

Elle hocha la tête d'un air entendu :

— Je suis prudente. Cela vaut mieux.

— Tu m'aimes dans cet accoutrement couleur de rocher ?

Malicieuse, elle répliqua :

— Mets donc un smoking pour percer ton tunnel.

Par les fenêtres grandes ouvertes, les rayons du soleil commençaient à peine d'entrer, et il était près de huit heures, un matin de ce bel été de 1904 qui fut une fêrerie de lumière. Mais la proximité des montagnes diminuait le levant comme le couchant.

Iselle, où résidait André Simières depuis six années, est le premier village italien qu'on rencontre à la descente du Simplon. Il précède le val d'Ossola, d'où l'on se rend au lac Majeur sur les bords de la route de Napoléon, il est enfoncé entre deux murailles hautes de quatre ou cinq mille pieds. Pourtant, ces murailles sont déjà plus écartées qu'à Gondo, le dernier village suisse, où la gorge est étroite à étouffer. Elles laissent de la place à quelques prairies, à quelques bouquets d'arbres, qui éclairent d'un sourire l'âpre paysage. Jusque dans ce repli des Alpes, l'Italie prépare son accueil, comme une coquette ses artifices et ses fards.

Les grelots de la diligence qui relaie à Iselle et les exercices des douaniers animaient seuls jadis le petit bourg, quand, au mois d'août 1898, commencèrent les travaux de la nouvelle voie ferrée qui doit relier Brieg à Domodossola, la Suisse à l'Italie, et, dans ses conséquences économiques, jusqu'à l'Angleterre et l'Orient. Comme par enchantement, la population quadrupla. Des cités ouvrières se bâtirent, et aussi de petites villas avec des jardins pour les ingénieurs. Les cabarets pullulèrent. On installa des jeux de boules, et un bal pour le dimanche, au son de la guitare et de l'harmonica. Et la montagne fut mise en perce comme un tonneau d'où la fortune doit jaillir. Il fallait creuser un double tunnel de près de vingt kilomètres de longueur, cinq de plus que la Saint-Gothard, sept de plus que le mont Cenis, dix de plus que l'Arlberg, et supporter le poids de deux mille mètres de rochers, le tout

pour la somme de quatre-vingts millions. La ligne devait être livrée à la circulation au mois de mai 1904, mais le contrat a été prolongé d'un an pour cause de difficultés inattendues, toutes les prévisions, ou presque, des géologues sur la position des eaux souterraines, sur la température et sur la dureté des roches ayant été reconnues fausses au fur et à mesure des travaux, car la science humaine vit de banqueroutes, à l'instar des liquidateurs qui s'enrichissent dans les faillites.

Quelques années après sa sortie de l'Ecole centrale, André Simières avait eu l'occasion d'être employé aux plans et à la préparation de la nouvelle voie, et, par la suite, à son exécution. Marié en avril 1903, il avait amené dans sa montagne la femme qui paraissait le moins faite pour l'y suivre. C'était une belle créature de vingt ans à peine, brune, grande et flexible comme ces vignes qui semblent frêles et ne se courbent point sous les raisins. Vive et toujours en l'air, elle égrenait sans cesse dans le val des chansons d'une voix magnifique, et dansait toutes les fois qu'elle était contente. En la voyant, en l'écoulant, on eût pensé : "Voilà une jeunesse qui raffole du monde, et dont le monde raffole". Or, depuis son mariage, elle n'avait pour ainsi dire pas quitté Iselle, et n'avait cessé de rire que pour mettre au monde un amour de fillette qu'elle berçait, endormait et réveillait avec ses chansons.

Ce matin-là, son mari s'armait en guerre pour aller combattre les sources d'eau chaude qui, dans l'intérieur du tunnel, gênaient ses ouvriers et retardaient l'achèvement des travaux. Comme il devait passer la journée sous terre, il s'attardait à regarder sa femme pour faire provision de lumière et de joie. Ayant plaisanté son équipage, il se détournait pour sortir, et, par la fenêtre, il embrassa d'un coup d'œil, vite heurté à la montagne, le soin de sol familial, — pittoresque sans doute aux yeux du voyageur qui passe et gagne l'Italie, mais d'un intérêt si vite épuisé, si limité et désolé pour celui qui plante sa tente et demeure.

— Quel pays pour toi, Lolla ! ne put-il s'empêcher de remarquer. Enfin, nous le quitterons bientôt.

— Déjà ! fit-elle.

Aussitôt il fit trois pas en arrière :

— Il faut que je t'embrasse pour cette bonne parole.

— Nous regretterons Iselle, mon ami.

Avec un orgueil attendri, il considéra sa jolie compagne :

— Tout de même, tu m'aimais bien pour venir te perdre ici avec moi.

Un léger souffle, dans la chambre, les interrompit.

— La preuve, dit-elle en s'approchant d'un berceau qui était au fond, à l'abri de l'air.

Il l'accompagna, et, comme il se penchait, elle le retint :

— Ne t'embrasse pas. Ta barbe pique.

— C'est vrai ?

— Je t'assure, affirma-t-elle en riant. La joue me cuit encore.

Il s'adressa des reproches avec gravité :

— Je t'adore et je te fais du mal.

Mais elle ne cessa pas de rire :

— Oh ! nous autres femmes, il faut toujours un peu nous rudoyer pour nous plaire.

— Oui, il faut vous offrir des choses difficiles, héroïques, vous piquer au jeu. Cela m'a réussi. Car c'était bien audacieux de proposer à une jeune fille la solitude.

— Avec toi.

— Un pays de sauvages...

— Le tien.

— La fuite du monde...

— Ensemble.

— La vue de cette prison...

— Où l'on est si bien.

— Et la fréquentation d'ouvriers...

— Ce sont de braves gens.

— Il y avait de quoi me rire au nez, avoue-le.

— De plaisir, monsieur.

* Ils échangeaient ces propos rapides, comme un jeu de volant, au-dessus du bébé rose et rond qui dormait la bouche close et ses petits poings fermés, à l'abri de ses parents. La pendule sonna huit heures.

— Je suis en retard, dit André.

Un dernier regard à l'enfant, et avec de grands efforts pour marcher sur la pointe de ses bottes retentissantes, plus bruyant pour rattraper son équilibre que s'il avait posé le pied naturellement, il sortit de la chambre, suivi de Lolla. Elle l'accompagna jusqu'à la galerie de bois qui bordait le chalet et aboutissait, d'un côté, à l'escalier, de l'autre, à un colombier. Dès qu'elle parut, trois ou quatre pigeons, battant des ailes, l'entourèrent à hauteur du visage. Elle écarta les bras, pour se défendre, mais doucement et sans succès.

— Je n'ai rien pour vous, assura-t-elle. Allez-vous-en.

Ils n'en voulurent rien faire, et, comme le soleil dépassait enfin la montagne, elle reçut ses flèches à travers des plumes qu'il tintait de rose. Ainsi éclairée, les mains étendues, parmi les ailes, et des rires sur toute la figure, dans ses yeux noirs, sur ses dents blanches, sur ses joues, elle attirait à elle toute la grâce du matin et de la jeunesse. Allongeant son retard, André l'admira.

— La première fois que je t'ai vue, rappela-t-il, tu donnais à manger à des mouettes. C'était sur le lac de Genève. La seconde fois, c'était à des sygnes, sur la grève de Lausanne.

Parvenue à se débarrasser des oiseaux, elle se précipita sur son mari.

— Ah ! dit-elle avec feu, tu m'as promis les carnets de route que tu tenais alors. Donne-les-moi.

— Demain, Lolla.

— Non, non, tout de suite.

— Je suis déjà en retard.

— Un peu plus, un peu moins.

— Exigeante Lolla.

Elle fit une moue de mécontentement qui lui tira un peu la bouche de côté.

— Je te l'ai promis, reprit-il, quand tu serais raisonnable.

— Je suis une mère de famille.
Elle ajouta d'un ton suppliant :
— Ce doit être si drôle de savoir l'impression que l'on a causée, jeune fille, à son mari.
Vaincu, André Simières prit un air mystérieux et remontant l'escalier qu'il avait commencé de descendre.

— Prends garde au sort de Psyché.
— Je me moque de Psyché.
— Elle fut malheureuse pour avoir voulu connaître un secret.
— Elle eût été bien plus malheureuse si elle ne l'avait pas connu.

Pendant ce dialogue, ils étaient rentrés tous les deux. André alla chercher dans son cabinet de travail de vieux cahiers assez mal en point qu'il montra à sa femme :

— Ce qui te concerne est encadré de rouge. Le reste ne compte pas.
— Ah ! le reste ne compte pas ?
— Mais non. Ce sont des notes techniques ou des impressions de peinture, de musique, de voyages...

Elle l'interrompit avec allégresse :
— Pas d'explications, et viens que je t'embrasse, malgré ta barbe qui pique.
— Oh ! ne triomphe pas trop vite. Gare à ton portrait.

Elle lui arracha les carnets sans plus de façons, et lui tira sa plus belle révérence :

— Et maintenant, monsieur, courez à votre trou de taupe. Moi, je reste en compagnie d'un André Simières plus jeune que vous. S'il s'est bien comporté, j'irai ce soir à votre rencontre.

— A ce soir, Lolla.
De nouveau il descendit l'escalier, et de nouveau il le remonta. Appuyée sur la balustrade de la galerie, elle fourrait déjà son joli nez dans les vieux calepins.

— Ecoute, dit-il, presque ému. Vraiment, tu n'as jamais regretté d'être venue dans ma montagne ?

Elle l'enveloppa d'un regard de commisération un peu comique :

— Ce n'était pas la peine de revenir en arrière, mon ami.

Et, lui montrant les oiseaux qui voletaient au-dessus du colombar, elle lui lança en riant :

— "Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre..."

II

LES MOUETTES DU LAC LEMAN

Lolla s'installa commodément auprès du berceau de sa fille, pour se plonger dans la lecture des carnets de son mari. Elle en fut tirée un nombre de fois incalculable, dès que l'enfant se réveilla. Néanmoins, elle s'obstina tout le jour à lui consacrer ses menus loisirs de maman. C'est ainsi qu'elle parvint non sans difficulté à lire ce qui suit :

Iselle, 5 août 1899

Les jeunes filles modernes, — assure mon ami Artix, qui est un peintre à la mode, un peintre pour dames, — les jeunes filles modernes ne savent plus tenir en place, comme leurs mères. Pour faire leur portrait, il faut se battre avec elles. Qu'elles tournent bien ou mal, peu leur importe, pourvu qu'elles tournent. Elles sont toujours prêtes à jouer leur vie à pile ou face.

Mon ami Artix en voit beaucoup. Sur ses toiles mêmes, elles ont l'air de s'agiter comme si elles voulaient s'en aller, ce que je comprends. Il habite Paris, où tout le monde a ses nerfs. S'il habitait comme moi un petit village italien, près de la frontière suisse, à l'ombre du Flatschhorn qui a douze mille pieds de haut, il ignorerait ces personnes tumultueuses qui lui trottent encore par la cervelle quand il a fini de les dessiner, car les seules femmes que je rencontre ici —

quand je ne suis pas sous la terre, à creuser mon tunnel — semblent immobiles comme leurs montagnes.

Aussi vais-je passer quatre jours en des lieux plus civilisés. Ma sœur, qui veut me marier, me destine-t-elle une de ces petites pestes que je ne puis pas voir en peinture, — surtout quand c'est Artix qui tient le pinceau ? Je n'aurai pas à me défendre. Qu'on leur propose de venir villégiaturer un hiver à Iselle, par le froid et sous la neige, et de quels rires elles accueilleront la demande !

Lausanne, 8 août.

Eh bien ! je connais une jeune fille moderne, plus moderne que toutes celles d'Artix réunies. Je dois la revoir demain matin, et, comme mon congé expire demain soir, mon aventure est déjà condamnée à mort. Je ne suis pas fâché pourtant de l'avoir vécue. Peut-être y penserai-je longtemps dans ma solitude ; elle a si frais visage et regard si vif...

J'ai pris, à Genève, cet après-midi, le bateau qui longe la côte suisse. C'était un de ces petits bateaux peu confortables, sans pont supérieur, qui ne manquent aucun port. Ils sont fréquentés par les riverains qui font leurs emplettes et leurs commissions, plutôt que par les touristes : on se reconnaît, on se salue avec un fort accent vaudois, on bavarde, et les noms propres, dans la conversation, remplacent ces désignations géographiques que les étrangers de passage empruntent de travers à leur guide. Pour s'installer, il faut déplacer deux ou trois paquets. Et il importe de ne pas être pressé dans sa navigation.

J'avais réussi à m'isoler tout à fait à l'arrière, sur un pliant, en plein soleil. Mais le soleil, pour ceux qui creusent des trous dans la terre, est un ami dont les excès mêmes ne sont pas importuns. Je regardai Genève disparaître dans un poudrolement d'or, puis je m'intéressai aux nuances bleues des eaux, au profil du mont Blanc qui rappelle vaguement celui de Napoléon coiffé du tricorne, à l'effet des glaciers presque roses sous la lumière du jour qui décroissait. Mes compagnons de voyage n'existaient plus pour moi. J'étais seul dans cette nature éblouissante.

Mais, après Coppet où persiste l'orageux souvenir de Mme de Staël, je fus impitoyablement bousculé. Une troupe de jeunes filles caquetant et piaillant me fit subir le traitement que les Filles-fleurs infligent à Parsifal. Elles m'entourèrent, la main en avant, et chacune de ces mains — il y en avait de grosses qui se terminaient par des poignets d'hommes — brandissait une miche de pain. Allait-on me nourrir gratis comme un mendiant ? Je compris bien vite que cette alimentation ne m'était pas destinée. Les envahissantes créatures ne prêtaient aucune attention à ma personne. Elles jetaient simplement d'économiques bouchées aux mouettes qui, sur le lac Léman, accompagnent volontiers les bateaux pour gagner leur vie sans difficulté.

Je dus me lever, prendre mon pliant et me glisser la tête basse sous les bras tendus de ces demoiselles, afin de tenter une nouvelle installation dans un lieu moins exposé. Ma retraite ne me valut aucune excuse : à peine fut-elle remarquée. J'implorai vainement du regard les bancs qui étaient encombrés de paniers, d'ombrelles, de papiers ficelés, de réticules, et aussi de bonnes dames qui échangeaient leurs opinions sur le prix du poisson, de la viande et des légumes, et de vieux messieurs discutant l'impôt sur le revenu dont le pays de Vaud goûte peu l'application. Force me fut de rester près du pensionnat, et même de le regarder, car il fermait le paysage.

Sous ses lunettes bleues et son teint de

brique rouge, digne d'honorer les vins de Villeneuve ou d'Yvorne qui sont la gloire des coteaux suisses, mais dû plus vraisemblablement à l'action du soleil sur une figure trop souvent tenue à l'ombre de quatre murs, le chaperon ne paraissait guère plus âgé que les huit ou dix jeunes filles confiées à sa garde. Celles-ci, sans doute, jouaient tous les jours au tennis, tandis que la dame enregistrait des notes et maintenait l'ordre domestique, de sorte que l'air du lac lui faisait l'effet de gifles. Le personnel de sa pension resplendissait de santé habituelle et de bonne humeur, surtout deux Allemandes grandes et grasses, grossièrement charpentées, comme ces poutres qu'on n'a pas achevé d'équarrir, vêtues pareillement de cotonnade bleue, et décolletées en pointe avec une naïveté de nourrices.

En même temps que leur pain, ces demoiselles lançaient des exclamations dans toutes les langues. Venues de pays divers, elles pouvaient échanger leurs dialectes : chacune gardait très apparentement sa nationalité, et les mouettes demeuraient à quelque distance. Elles se contentaient de recueillir des miettes dans le sillage, sans doute partagées entre la faim et la peur, tenues en respect par ces voix bruyantes et ces attitudes guerrières.

J'oubliai bientôt le groupe pour fixer mes regards sur l'une des jeunes filles qui s'était isolée à gauche. Elle me tournait le dos, et je n'apercevais guère d'elle que de magnifiques cheveux noirs partagés en deux longues tresses qui suivaient ses mouvements et s'agitaient beaucoup. Tout entière à son jeu, elle s'approchait du parapet, se reculait, revenait, car elle voulait absolument séduire les oiseaux et s'y employait de mille gestes ingénieux. Elle finit par jeter son pain très haut en l'air, et chaque fois elle se baissait un peu pour prendre plus d'élan. Une mouette plus audacieuse s'en vint à tire-d'aile, et, rapide comme une flèche, happa la bouchée au vol. Un rire de triomphe la salua. D'autres l'imitèrent. Elles surgissaient mystérieusement de tous les points d'horizon, tournoyaient en criant comme pour envahir l'arrière du bateau, attrapaient leurs provendes et se retiraient, faisant place aux nouvelles venues. Toutes ces plumes blanches palpaient au soleil, et le reflet du lac bleussait le dessous des ailes. Nous avançâmes sur l'eau avec ce cortège lumineux semblable à un joli nuage désagrégé dont les morceaux auraient flotté, vivants, par le ciel.

Les mains vides, mon inconnue se retourna. C'était une grande jeune fille de quinze ou seize ans, un peu dégingandée, les bras trop longs, les jambes trop longues, et pourtant déjà gracieuse dans son inachèvement. Le temps de la jeunesse, bientôt, arrangerait tout cela. Et puis quelle jolie figure à l'ovale allongé, au nez droit, et, sur les joues, ce ton chaud de certaines brunes qui donne l'expression du hâle sur une peau très blanche. Les grands yeux de velours et les dents riaient de plaisir, mais ce rire tirait un peu la bouche à gauche, de sorte qu'avec ce coin tombant des lèvres elle riait d'un petit air désabusé. Mais elle ne s'en doutait pas.

Elle montra à ses compagnes qu'elle n'avait plus de pain à jeter. Celles-ci, plus économes, lui passèrent le leur, puisqu'elle apprivoisait si bien les bêtes. Et, lorsque ses nouvelles munitions furent épuisées, elle envoya des baisers aux mouettes qui continuaient de s'approcher jusque tout près de son visage, comme pour becqueter les cerises de son chapeau.

Dès lors, le mont Blanc que le soir empourprait, les eaux du lac, les rives boisées cessèrent d'attirer ma sympathie que la jeune fille dans tous ses mouvements, et mes yeux ne connurent aucun loisir. Elle ne tenait pas

en place, et mon ami Artix, pour la peindre, se fût trouvé dans l'obligation de l'attacher. Moi qui n'avais pas de raison de l'immobiliser, je prenais volontiers ma part de ses allées et venues. Une de ses compagnes, pour étaler sa propre érudition, pensa l'interviewer au passage sur un philosophe dénommé Nietzsche que je connais moins qu'elle assurément : pour toute réponse elle lui tira la langue, ce qui lui valut une semonce du chaperon. Une autre lui parla avec toute son âme d'une romance de Schubert : aussitôt, la main sur le cœur, elle fixa le ciel afin de montrer tout le blanc de ses yeux. Par là elle témoignait de son éloignement pour la sentimentalité comme pour l'abstraction.

Enfin, elle daigna me distinguer, et tout l'intérêt que je lui prêtai. Je dois dire, sans être fat, qu'elle n'en fut point gênée, et même que ses gestes déjà rapides prirent une hâte plus fébrile. Elle voulait m'étonner, multipliait les grimaces, et me donnait la comédie. Le reste de la pension ne remarquait rien. Bien que physiquement elles fussent pour la plupart des jeunes filles, ses compagnes, y compris celle qui citait les philosophes, ouvraient sur la vie des regards candides, des regards d'enfant. Elle-même qui était plus hardie n'avait pas l'air beaucoup plus avancée. Mais cette constatation, j'en suis sûr, l'eût beaucoup peinée.

Parce que j'ai bientôt trente ans, et non plus vingt-cinq, je sais déjà tout le prix de la jeunesse. Celle-ci, qui commence la vie et qui est moins instruite, que de beaux jours clairs elle représente, et comme elle nargue le temps qui, un jour, tirera plus encore le coin de sa bouche et éteindra le rire de ces yeux, de ces dents blanches ! Plus on avance en âge, plus on cherche autour de soi de frais visages, et les petites filles qui ne sont pas sérieuses prennent toute l'importance du printemps. Elles ressemblent à ces bises d'avril un peu aigres, mais qui annoncent les fleurs. Ma solitude là-bas, à Iselle, me fait l'effet de la vieillesse. Et cette grande enfant agitée me restitue un peu de confiance.

Nous arrivions en vue d'Ouchy qui est le port de Lausanne. Je perdis, en m'en apercevant, l'insouciance de mon voyage. Descendrait-elle à Ouchy, comme c'était mon intention, ou continuerait-elle sur les stations suivantes, Montreux, Clarens, Territet ? Après tout, rien ne m'obligeait essentiellement à observer avec exactitude mes projets. Sans doute je pensais consulter à Lausanne un ingénieur sur les essais d'un perfectionnement des perforatrices hydrauliques Brandt, avant de prendre demain le train de Brieg. J'en serai quitte pour me lever demain de meilleure heure à Territet, Clarens ou Montreux.

Ainsi ma résolution était prise de l'accompagner, non pas jusqu'au bout du monde, mais jusqu'au bout du lac. Elle ne me donna pas l'occasion de me fournir à moi-même cette preuve de ma faiblesse. La pension débarqua tout entière à Ouchy, et, tout en lui emboitant le pas, je me réjouis en silence de remplir à la fois mes yeux avides et mon but scientifique.

Le hasard me favorisa dans le funiculaire qui, du port, monte à la ville. Je me trouvais assis en face d'elle, ce qui l'amusa beaucoup. Elle chuchota même quelque chose me concernant à l'oreille de l'une des deux grosses Allemandes qu'elle avait en amitié, et toutes deux me rirent au nez sans grande politesse. De mon côté, j'esquissai un sourire contraint qui fut accueilli par de nouvelles fusées, mais elles rougirent en même temps et je repris l'avantage.

Au sortir du wagon, je me laissai dépasser, et je m'adressai à moi-même, sous le Grand-Pont, des reproches inopérants :

— Elle a seize ans au plus, me disais-je.

Ses manèges ne sont que d'une espiègle. Il est abominable d'en profiter.

Mais je ne tardai pas à rejoindre, sauf la distance utile, le troupeau qui rentrait au bercail. Par deux ou par trois, les unes groupées, les autres à l'écart, avec cette demi-liberté de l'éducation à l'anglaise, les jeunes filles contournèrent le Grand-Pont et, par une série de ruelles, gagnèrent presque la campagne. Elles prirent enfin un chemin vert qui portait cette indication : chemin des Cèdres, et se perdit dans un fouillis d'arbres. Des villas le bordaient, entourées de jardins, et fermées par des clôtures de bois ou des haies. Les premières arrivées poussèrent une claire-voie, et l'un après l'autre les petits groupes disparurent.

Mon inconnue aux oiseaux s'était retournée quatre fois. Sa confidente elle-même n'y avait pas pris garde. Mais, moi, j'avais tenu de ses regards un compte rigoureux.

A mon tour, je parvins devant la barrière. Je découvris sous une branche un No 12, et sur une plaque de fer je lus ces deux mots : Pension Bersenheim. Qu'en faire ? On ne peut s'éterniser devant une porte. C'était déjà fort indiscret et presque malhonnête d'avoir poursuivi, pour un petit amusement sentimental, une fillette un peu délurée mais probablement ingénue, une fillette à qui je n'aurai jamais l'occasion de demander pardon de mon effronterie... et de la sienne.

Comme je m'en allais avec ces maussades réflexions, j'entendis la claire-voie qui grinçait. Je me retournai. C'était elle qui, d'un seul élan, bondit jusqu'à moi. Toute rouge, elle essaya de rire, et son rire se cassa comme la cruche de Greuze. Elle se taisait, et moi, j'étais fort sot, car je n'avais rien prévu de pareil. Sa beauté et sa jeunesse m'inspiraient le respect que son audace aurait dû chasser. Je murmurai donc sur un ton de paternelle gronderie :

— Oh ! mademoiselle, quelle imprudence !

— N'est-ce pas ? dit-elle en retenant son souffle.

Et, la bouche un peu tirée, elle ajouta brusquement :

— C'est tout ce que vous avez à me dire ?

En effet, il ne m'appartient point de la réprimander. Je trouvai incontinent autre chose.

— Vous étiez si jolie sur la bateau, avec toutes ces ailes autour de vous.

— Vraiment ?

— N'en doutez pas.

— Je n'ai pas envie d'en douter.

— Bien.

— Mais c'est amusant de l'entendre, quand c'est un jeune homme qui le dit.

A mon tour je répétais :

— Vraiment ?

— Oui, parce que je suis encore bien gosse pour être regardée.

— Quel âge avez-vous ?

— Seize ans et quelques mois... Je me sauve. Au revoir.

— Attendez, je vous en prie.

— Vous reviendrez.

— C'est que... je pars demain.

— Vous resterez.

— C'est impossible. On compte sur moi.

— Il n'y a qu'une chose au monde qui compte.

— Laquelle ?

Scandalisée de ma question, elle répliqua d'un ton impatient :

— Oh ! voyons !

— On vous apprend ça dans la pension Bersenheim ?

— On l'apprend tout seul.

— Eh bien, malheureusement, ce n'est pas vrai.

— Par exemple... Je suis sûre que vous êtes marié.

— Non.

— C'est dommage.

WRIGLEY'S

"Après chaque repas"

La gomme WRIGLEY nettoie les petites crevasses entre les dents. Elle frictionne les gencives et aide à les tenir en bon état. Elle combat l'acidité de la bouche.



TOUJOURS EPUISÉE

Ses nerfs lui donnaient peu de repos

Harrowsmith, Ont.—"J'ai pris votre remède avant la naissance de bébé, et il m'a fait un grand bien, car j'étais très malade avant de commencer à le prendre. Je me sentais toujours épuisée et j'avais des faiblesses et évanouissements. Mes nerfs me donnaient peu de repos, jour ou nuit. Une amie me dit de prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Je n'en ai pris que 3 bouteilles, qui m'ont soulagée merveilleusement. Je le recommande à toutes les femmes et m'efforce de faire connaître ce bon remède. Je prête le livre que vous m'avez envoyé à celles qui ont besoin d'aide. Vous pouvez mentionner mon nom, au sujet du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, si cela peut aider aux autres."—Mme Harvey Milligan, R.R. No. 2, Harrowsmith, Ontario.



Dans une enquête récente chez les acheteuses du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, nous avons reçu plus de 100,000 réponses, et 98 sur 100 disent qu'elles ont bénéficié de son emploi. Tous les pharmaciens vendent ce remède.

— Pourquoi ?

— Parce que ce doit être amusant d'enlever un homme à une autre femme.

Cette fois, je tombai de mon haut. Dans mon honnête village de montagne, rien ne vous prépare à supporter le choc de telles déclarations.

— Amusant ?

— Mais oui. Vous comprenez, moi, je ne songe pas encore au mariage. Je veux jouir de la vie.

— Je comprends, mademoiselle, je comprends.

— Alors, vous reviendrez demain ?

— Demain, oui, demain de bonne heure.

— C'est cela.

Elle réfléchit à peine une seconde pour formuler très nettement son rendez-vous :

— Demain matin, à neuf heures, nous allons nous baigner au lac. Les bains sont à Ouchy. On y va par un petit sentier qui part du port et longe la grève. Je m'arrangerai pour rester en arrière.

Le plus naturellement du monde, elle m'avait donné toutes ces explications.

— Je serai là, répondis-je. Après, je partirai. Je partirai avec un doux souvenir.

Le mot doux n'était point du tout le mot propre. Sûre d'elle-même, elle répliqua :

— Après, vous ne partirez plus.

Je regardai la petite impertinente, et son propos cessa de me paraître hardi. Quel sortilège émanait de ce visage délicat, de ces yeux noirs surtout, que l'éclat de la jeunesse illuminait de points d'or ? Autour d'elle, les arbres du chemin, des cèdres, lui composaient un cadre qui convenait à sa grâce naturelle, et le soir qui descendait sur nous ajoutait un peu de mélancolie au coin de sa bouche, un peu de faiblesse à mon cœur.

Elle redit pour la seconde fois :

— Au revoir.

Déjà elle faisait mine de s'éloigner. Je tentai de la retenir :

— Dites-moi au moins votre nom, mademoiselle.

— Lolla.

— Et l'autre ?

— Cherchez.

— Je vous en supplie...

— Non, non. Les hommes, il ne faut point trop leur faciliter les choses. Autrement, ils n'y tiennent plus.

— Comment le savez-vous ?

— Nous sommes toutes comme ça.

— Même les deux grosses Allemandes ?

— Mais oui. Les femmes, aujourd'hui, ressemblent aux hommes.

— Tant pis pour elles.

Et vite, pour l'empêcher de partir, je continuai mon questionnaire :

— Vous êtes étrangère ?

— Italienne par ma mère, Autrichienne par mon père, élevée en Suisse et domiciliée à Paris. Maintenant, c'est assez. A demain.

Elle se sauva à toutes jambes, comme elle était venue, mais sans se retourner une seule fois. De nouveau la claire-voie battit, et je me retrouvai seul dans le petit chemin désert. Comment pénétrer dans la pension Bersenheim et apprendre le nom de mon inconnue ? Bah ! demain, elle me le dira. Car elle n'est pas secrète.

Et je redescendis à Ouchy retrouver mon bagage, un peu étourdi par le tour de notre conversation et par la flamme pétillante de ses yeux noirs...

Il est déjà tard. Par la fenêtre de la chambre d'hôtel où je rédige ces notes, j'aperçois tout le long du lac les petites lumières des villes et des villages qui dessinent la côte. Sous les étoiles, c'est comme un firmament humain. Et je songe qu'il est quelque part, ici peut-être et peut-être très loin, en France, en Allemagne ou en Amérique, — sait-on jamais avec le cosmopolitisme qui nous envahit ? — un jeune homme qui dort à poings

fermés, à moins qu'il ne fume ou ne joue, ou même qu'il ne fasse la cour à quelque dame déjà mûre — dont l'inévitable et dangereux destin est d'épouser cette péclore. Celui-là m'intéresse prodigieusement, car je ne sais si je ne l'envie pas autant que je le plains.

III

LES CYGNES DE LAUSANNE

Brieg, 6 août 1899.

Me voilà obligé de passer la nuit à Brieg et d'attendre demain pour traverser le Simplon. Quand je suis arrivé tout à l'heure, la diligence était partie. Lolla, petite Lolla, qui ensorcelez jusqu'aux oiseaux, si vous ôtez l'ordre et l'exactitude aux ingénieurs, que ferez-vous des poètes ?

De bon matin, je suis sorti de mon hôtel, à Ouchy, pour inspecter le lieu de son rendez-vous. J'ai suivi le sentier qui conduit aux bains. C'était l'aube d'un jour lumineux. Les eaux du lac, presque immobiles, n'avaient pas de couleur. Le ciel, d'un bleu trop pâle, s'y reflétait à peine. Mais, de temps à autre, un frisson les parcourait, qui attestait leur vie mystérieuse. Elles tremblaient d'aise au soleil levant, et leur fraîcheur m'attirait. Des cygnes, qui glissaient sur elles comme des nacelles à la dérive, en dégageaient mal leur blancheur, se mêlaient presque à leurs teintes. Et de même, au loin, deux ou trois voiles.

En face de moi, les montagnes de Savoie portaient sur leur flanc un vêtement de gaze légère qui les dissimulait à demi. Seule, la ligne haute de leur faite se découpait en noir sur ce vaste horizon vague où traînaient de-ci de-là, comme des fleurs négligées, des fleurs roses.

Les beaux jours d'été ont quelquefois de ces commencements suaves, de ces matinées nuptiales.

Le chemin de halage s'isole entre un mur et la grève. Il semble tout à coup se heurter à un bâtiment qu'il traverse sous une arcade et il continue de l'autre côté.

— C'est là, me dis-je avec la gravité d'un général qui étudie son champ de bataille, c'est là qu'elle reviendra après avoir abandonné ses compagnes.

Ayant terminé mon enquête, je revins en arrière vers le port, et je dus guetter pendant près d'une heure le passage de la pension Bersenheim, tant mon avance était exagérée. Enfin, je reconnus le groupe bigarré tout piaffant de plaisir devant cette eau limpide qui invitait au bain. Lolla marchait en queue avec sa grosse Allemande favorite. Elle me chercha des yeux, non pas avec précaution et prudence, mais en se tournant furieusement à droite et à gauche ; et, quand elle m'aperçut, elle rit de bon cœur, comme d'une farce réussie. Elle se cachait si peu que je craignis pour elle et me jetai précipitamment dans un massif.

De ma retraite provisoire, je la vis s'éloigner, et je la suivis sans empressement, à grande distance. Ne devait-elle pas revenir sur ses pas, à l'emplacement que j'avais prévu ?

Je l'y rejoignis, en effet, et, comme je tardais un peu à l'aborder à cause de trois ou quatre gamins qui longeaient la grève, elle occupa ses loisirs à jeter aux cygnes une miche qu'elle avait emportée sans doute pour manger après le bain. La petite flottille des oiseaux se porta vivement vers elle tout entière, et dans leur sillage un peu de lumière brillait.

— Vous voilà, me dit-elle sans se déranger quand je fus à sa hauteur.

Je lui fis un assez méchant madrigal.

— Hier, vous étiez la jeune fille aux mouettes. Aujourd'hui, c'est la jeune fille aux cygnes.

— Ça me coûte un déjeuner.

— Et cela me rapporte une belle image.

Elle me fixa d'un air vainqueur :

— Partez-vous toujours aujourd'hui ?

— Hélas !

— Qu'est-ce que vous faites donc pour être si pressé ?

— Je perce une montagne.

— Joli métier. Laquelle ?

— Le Simplon.

— Vous ne pourriez pas laisser les montagnes tranquilles ?

— Elles barrent les routes. Il faut bien les creuser.

— On passe dessus. Moi, je grimpe comme une chèvre.

Je me mis à rire en lui répliquant :

— Je le crois volontiers.

Mais elle s'offusqua de mon approbation :

— Oui, vous dites cela parce que j'ai de grands pieds.

Et, vite, elle tendit une jambe en avant d'un mouvement si rapide que la robe déjà courte en fut toute secouée et me laissa voir une fine cheville et le commencement du mollet plutôt que le pied mince, mais un peu long à la vérité.

— Parfait, dis-je. Ne vous inquiétez pas. Je devenais impertinent. Elle le comprit et me toisa.

— Je ne vous demande rien.

Elle atténua sa rigueur par cette question :

— Et vous ennuyez-vous dans votre montagne ?

— Non, mademoiselle. Quand on travaille, on ne s'ennuie pas.

— Moi, dès que je travaille, je m'ennuie.

— Oui, il vous faut de la musique, des fêtes et des fleurs.

— Justement. Et un flirt. J'avais pensé que vous seriez un flirt.

— Je voudrais bien. Mais je m'en vais. Je ne suis pas gai en m'en allant.

— Ne partez pas.

— C'est mon devoir.

— Il n'y a pas de devoirs.

— Pour les petites filles.

— Je ne suis pas une petite fille. La preuve, c'est que je vous ai donné un rendez-vous.

Elle ne voulait pas de la perche que je lui tendais pour excuser ses inconséquences de conduite et de langage. Et moi, je m'obstinais à la traiter gentiment, comme une enfant capricieuse qui a mauvaise tête et bon cœur. Après tout, elle m'invitait à plus d'audace. Elle cherchait auprès de moi une émotion plus vive. Je ne lui faisais pas assez peur ou pas assez plaisir. Elle était si tentante avec sa jolie figure brune qui se détachait nettement sur le clair décor du jour, une telle griserie de jeunesse me venait de ses gestes, de son humeur impatience, de ses yeux ardents, de ses dents luisantes, que j'eus envie de la serrer vite et fort sur mon cœur avant de partir, afin d'emporter avec moi toute cette matinée de lumière qu'elle incarnait. Elle ne s'effaroucherait sûrement pas : on ne se précipite pas ainsi à la tête des gens pour faire ensuite la mijaurée.

— Mademoiselle Lolla, dis-je fort doucement en lui donnant son nom pour la première fois, je suis si triste de vous avoir vue et de partir. Je vous évoquerai souvent, avec des mouettes ou des cygnes autour de vous. J'en ai encore je n'avais senti si vite un charme si puissant, et jamais peut-être nous ne nous rencontrerons plus. Ne voulez-vous pas rendre ce matin inoubliable ? Ne voulez-vous pas me permettre, en vous disant adieu, de vous embrasser ?

Elle avait écouté le commencement les yeux baissés, presque fermés, la bouche serrée, comme pour mieux goûter une joie intérieure ; mais, aux derniers mots, elle se recula d'une secousse comme si elle eût touché une pile électrique ; je vis le coin de

sa bouche tomber davantage, et, d'une voix changée, d'une voix sèche, elle me jeta :

— Non.

— Pas même votre petite main, Lolla ? Je vais partir... pour toujours.

— Non, non, non, répéta-t-elle trois fois sur un ton saccadé.

Puis, elle ajouta cette remarque inattendue :

— Et d'abord ma main n'est pas petite, pas plus que mon pied.

Elle me montra une main longue, toute hâlée de soleil, aux doigts fuselés, qui, soignée, promettait d'être jolie. Et brusquement sa figure se contracta dans une grimace, et, à ma grande surprise, elle éclata en sanglots.

Je n'osais pas m'approcher pour la consoler.

— Mademoiselle, qu'avez-vous ? Si je vous ai offensée, pardonnez-moi.

A travers ses larmes, elle fit un geste de dénégation. Je la traitai avec le plus grand respect, afin de ne plus l'inquiéter, et, peu à peu, elle se remit.

— C'est ma faute, murmura-t-elle.

Puis elle me regarda avec son petit air désabusé :

— Quelle impression emporterez-vous de moi ?

— Celle d'une jeune fille aussi sage qu'imprudente.

— Imprudente, oui ; mais pas sage. Que voulez-vous ? On agit ainsi, parce que c'est encore ce qui vous plaît le plus, à vous autres hommes.

— Vous croyez ? Comment le savez-vous ?

— Nous le devinons. Les jeunes filles sages, on les épouse sans les regarder. Et moi, je veux qu'on me regarde avant de m'épouser.

Je répondis avec un soupir de jalousie :

— Rassurez-vous, mademoiselle Lolla. On vous regardera.

— Je veux faire peur à mon fiancé.

— Vous lui ferez peur.

— Oui, on me prendra pour une mauvaise femme. Comme vous.

— Oh ! mademoiselle !...

— Ne m'avez-vous pas proposé...

Toute rougissante, elle s'arrêta, et reprit :

— En tout cas, vous ne m'avez pas proposé de m'épouser. Vous voyez bien : vous me méprisez.

Une grande barque chargée de pierres passa lentement tout près de nous, et ses hautes voiles latines paraissaient accrocher le ciel. De-ci de-là, deux ou trois canots animaient le lac. Quittant le port d'Ouchy, un vapeur jeta les cris stridents de sa sirène. La brume légère des rives de Savoie se désagrégait, et l'on commençait de distinguer leurs détails. Aux vaporeuses nuances du matin succédait le plein jour. Et, en reportant mes yeux du paysage sur ma compagne, au lieu d'une fillette incertaine je découvris une femme.

— Mais je ne puis pas, mademoiselle, vous emmener dans ma montagne.

— Pourquoi ?

— Vous y mourriez d'ennui.

— Qu'en savez-vous ?

— J'en suis sûr.

— Vous êtes stupide. Quand on demande aux jeunes filles, même aux plus mauvaises, entendez-vous, monsieur ? quelque chose de bien difficile, quelque chose qui réclame beaucoup de courage, beaucoup de peine, elles acceptent toujours. Seulement, il faut savoir le leur demander.

— Et comment faut-il s'y prendre ?

— C'est très simple. On leur dit : " Mademoiselle, là-haut, il fait bien froid, on y est très mal. Je vis avec des ouvriers, presque de la même vie qu'eux. Mais c'est un poste de confiance, j'accomplis une œuvre utile. Au lieu d'aller au bal, voulez-vous venir

SUN LIFE ASSURANCE COMPANY OF CANADA

A

Versé à ses Détenteurs de polices

DEPUIS SA FONDATION

\$183,000,000

Taux d'intérêt sur fonds laissés en dépôts
à la Compagnie: 5.4%

OPERATIONS
UNIVERSELLEMENT
REPANDUES

22 BUREAUX DIVISIONNAIRES
EN
CANADA

SIEGE SOCIAL : MONTREAL

En toutes saisons, offrez des fleurs, comme emblème d'amitié envers vos parents et amis.

Gernaey
FLEURISTE

Occupe, depuis le 1er mai,
son nouveau magasin

205, rue Saint-Denis

TELEPHONE
EST 1878

La Mère et son Bébé sont Soulagés de l'Eczéma



Mme Peter A. Palmer, de Salt Burn, Sask., écrit :

" L'Onguent du Dr Chase m'a complètement soulagée de l'eczéma et des hémorroïdes. J'ai aussi employé cet onguent pour mon bébé qui souffrait de l'eczéma. Seulement quelques applications furent nécessaires dans son cas. L'Onguent du Dr Chase m'a valu une centaine de dollars — car avant de l'employer j'ai dépensé plus que cela en traitements peu efficaces par les médecins. Nous avons aussi employé les autres remèdes du Dr Chase, la Nourriture pour les Nerfs m'ayant remise en santé après avoir souffert de grave maladie nerveuse lorsque j'étais jeune fille."

L'ONGUENT DU Dr CHASE

60 cts la boîte chez tous les détaillants ou
EDMANSON, BATES & CO., LIMITED, TORONTO

partager mes efforts, mes dangers ?" Et voilà.

J'ôtai mon chapeau, et je répétais en soupirant :

— Voulez-vous venir partager mes efforts, mes dangers ?

Elle accentua sa moue, et prit une longue mine de tristesse :

— Vous vous moquez de moi. C'est très mal.

Un peu agacé, je repris sans hésitation :

— Ecoutez, mademoiselle, quel est celui qui se moque de l'autre ? Vous avez seize ans. Vous vous êtes amusée de moi parce que je vous ai trouvée belle. Demain, vous m'aurez oublié, ou vous rirez de moi avec votre grosse Allemande.

— Ce n'est pas vrai. Vous ne comprenez rien.

— Je comprends que nous jouons d'une façon bizarre.

A la vivacité de ses yeux, à la tension de son visage, au raidissement de tout son corps, il était clair qu'elle goûtait un plaisir nouveau à ce jeu absurde. Elle insista sans mesure :

— Oui ou non, voulez-vous m'emmener dans votre montagne ?

— Quand vous porterez des robes longues, mademoiselle.

— Je ferai allonger celle-ci.

Je biaisai encore une fois :

— Vous ne viendriez pas si je vous le demandais. Il vous faut des fleurs, des fêtes, de la musique, plus un flirt.

— Enfin, demandez-le-moi.

Ainsi poussé à bout, je ne sais par quelle sottise je continuai cette plaisanterie déjà trop longue. Brusquement je m'écriai :

— Qu'à cela ne tienne, je vous le demande.

— J'accepte.

Ces deux répliques étaient parties comme deux balles qui se répondent : pan, pan. Je crois que nous apprimes leur sens après les avoir lancées. Et voici que Mlle Lolla, grande fillette trop vite poussée, me parut devenir une personne correcte et grave, avec une petite moue de satisfaction au bord des lèvres. Seuls des transformistes de métier changent aussi rapidement de physiologie. Ces diables de femmes, dès qu'elles sont écloses, il faut s'en méfier.

— Maintenant, me dit-elle les yeux à terre, je vais me préparer. Quand reviendrez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Tâchez que ce soit bientôt.

Nous fûmes opportunément dérangés dans notre inquiétant marivaudage par l'arrivée de la grosse Allemande qui était l'amie de cœur de Lolla. Celle-ci, toute rouge et essoufflée, car elle avait dû courir, surgit sous l'arcade qui nous cachait la suite du sentier, comme un garde champêtre qui surprend des voleurs.

— C'est toi ? dit-elle à Lolla d'un ton furieux.

Ma partenaire accueillit cette harpie avec un calme admirable.

— Eh bien ! Irma, qu'y a-t-il ?

L'autre, ayant respiré bruyamment, put s'adonner à l'éloquence :

— Il y a une demi-heure que nous t'attendons. J'étais presque déshabillée. J'ai dû me rhabiller pour te chercher.

Elle me menaçait du regard, de sorte que cette algarade me visait principalement, bien que les termes en fussent assez mal choisis pour être adressée par une jeune fille à un jeune homme. Mais Mlle Irma est protégée par une triple cuirasse de candeur, de rondeur et de lourdeur. Visiblement elle me considérait comme un objet de scandale.

Lolla, dignement, termina ce conflit en nous présentant l'un à l'autre comme eût fait dans un salon une maîtresse de maison expérimentée :

— Mon fiancé. Mlle Irma Schackel, mon ami.

Mon fiancé ! Elle ne connaissait pas même mon nom ! Les oreilles me tintaient. Cependant Irma, sans tarder, modifia son attitude à mon égard. Elle s'avança jusque tout près de moi, et me tendit une grosse main rouge qui secoua la mienne fortement, avec un cordial :

— Bonjour, monsieur.

Puis Lolla vint la prendre par le bras, me regarda bien en face, et, sans me tendre la main à son tour, me dit simplement :

— Au revoir.

Abasourdi, je répondis à peine :

— Au revoir, mademoiselle Lolla.

— Au revoir, répéta l'Allemande d'une voix forte.

Déjà les deux jeunes filles me tournaient le dos. Comme elles atteignaient l'arcade, Lolla se retourna pour esquisser un petit signe de tête. Irma, aussitôt, l'imita en remuant comme un jouet mécanique. Et ce fut la face réjouie de celle-ci que j'aperçus la dernière.

Je m'en retournai par le chemin de halage avec un mélange de contentement et de gêne. N'étais-je pas le plus singulier fiancé ? Cela s'était fait sans douleur, comme chez le dentiste, par les soins d'une mignonne fillette experte à faciliter les opérations. Arrivé au port, il ne me restait plus que du contentement. Et même je riais tout seul de l'aventure. Cette petite, décidément, était cocasse. — Voici un jeune homme qui passe : demain, il sera mon mari. — Combien de fois déjà avait-elle dû se livrer à ce manège ?

Je fus voir mon ingénieur, et, pendant qu'il m'expliquait sa machine, j'eus des visions : des ailes de mouettes, des plumes de cygnes, et, parmi tous ces volatiles, un joli visage allongé avec un air confiant, des yeux gais, une bouche triste... Mon collègue me prit sans doute pour une bête, car il dut recommencer trois fois sa démonstration.

Au lieu de monter dans le train de Lausanne, je descendis sur Ouchy, décidé à m'en aller par eau jusqu'au Bouveret, où l'on retrouve la voie ferrée de Brieg. Et pourquoi ces complications d'itinéraire ? Pour courir, en attendant mon bateau, sur le petit sentier qui conduit aux bains. Peut-être s'était-elle attardée : le lac, par sa fraîcheur douce au corps, avait pu la retenir.

Je ne la revis pas cependant, mais seulement les lieux où nous nous étions si drôlement engagés : une haie, une arcade sous un bâtiment, la grève en contre-bas, et, devant moi, les eaux bleues que le soleil diamantait, les montagnes de Savoie tantôt pointues, tantôt arrondies. Les cygnes mêmes glissaient mollement. Sans doute, ce paysage était beau pour tout le monde ; à moi, il m'apparut mort parce qu'une petite fille y manquait.

A moins de hasards extraordinaires, je ne reverrai jamais plus ma fiancée. Mes affaires ne m'appellent presque jamais à Lausanne. Je n'aurai pas de congé d'ici quelques mois, et j'ai promis à ma sœur de lui consacrer le prochain. Elle-même ne tardera pas à quitter la pension Bersenheim. Où ira-t-elle ? Dans la patrie de son père, dans celle de sa mère, à Paris ? Je ne le saurai pas. Je ne sais d'elle qu'un prénom, et, de son côté, elle ignore mon nom. Demain, je reprendrai mon travail, et ce sera fini. Mais de quelques jours, peut-être de plus longtemps, je ne l'oublierai. Enfantillage, audace, pudeur, ruse, goût du dévouement, aplomb, timidité, moquerie, tendresse, elle a déployé pour moi en deux entrevues tout un éventail de femme. Je ne la prends pas au sérieux, certes ! Seulement, je continue d'envier et de plaindre à la fois son futur mari. Et, si le mariage n'était pas si durable, je crois que je l'envierais beaucoup plus que je ne le plaindrais. Ou plutôt, je revendiquerais mes

droits. Ne suis-je pas son fiancé d'opéra-comique ?...

IV

LES OISEAUX S'ENVOLENT

Iselle, 12 octobre 1899

Les aventures sentimentales sont rares pour un homme de travail claquemuré comme moi entre deux rochers. Un roman chasse l'autre chez un homme de plaisir, tandis que notre cœur peut vivre longtemps d'une silhouette, d'un regard. Nous cristallisons...

Et c'est pourquoi, sans doute, je continue de songer à la fillette de Lausanne. Son souvenir m'est agréable. Un invincible parfum d'honnêteté persistait sous sa hardiesse, comme ces fleurs délicates qui poussent ici jusqu'à l'extrême automne. Je sentais en elle un élan généreux et charmant.

L'été s'en est allé, comme il s'en va en montagne, hâtivement. Déjà la diligence, avec ses grelots, ne passe plus qu'une fois par jour, et souvent à vide. Il n'y a plus d'étrangers pour nous distraire. L'hiver, ces deux murailles qui limitent la vallée se rapprochent, et l'on est deux fois prisonnier. Lolla, prêtez-moi les ailes de vos mouettes pour m'échapper...

Iselle, 25 décembre.

Est-elle une petite catholique sensible aux cérémonies de Noël, à la messe de minuit, où l'on va pieusement par les chemins de neige ? Ici, dès onze heures du soir, c'était dans la nuit obscure une course de lanternes. Elles dessinaient à travers la campagne les chemins sinueux, et, quand elles disparaissaient, on devinait l'église. Je suis sorti. J'ai suivi un de ces groupes. C'étaient des femmes, avec leur mouchoir de couleur noué autour de la tête, à l'italienne. Quand elles en rencontraient d'autres, elles échangeaient un "Buona sera" de complicité.

Si Lolla prie, je suis sûr qu'elle adresse à Dieu d'étranges demandes, et qui doivent bouleverser là-haut de vieux saints un peu gothiques.

Iselle, 10 janvier 1900.

Ma sœur a échoué dans ses négociations. Elle avait demandé pour moi la main de Mlle D... C'est une de ces jeunes filles sages dont parlait irrévérencieusement cette folle de Lolla. Je l'avais rencontrée deux ou trois fois. Mais je ne sais si je la reconnaitrais. Elle n'est pas laide cependant. Elle est même plutôt jolie, mais de cette manière insignifiante qui ne vaut pas une laideur caractéristique. Il paraît qu'elle a toutes les qualités moyennes.

— Tu comprends, me disait ma sœur, pour consentir à t'épouser et à te suivre dans ta montagne, il faut une femme sérieuse. Pas besoin qu'elle soit brillante ni originale. Celle-ci est parfaite. En outre, elle a quelques rentes.

Et je répondais, tant j'étais las de ma solitude :

— Tu la connais mieux que moi.

Mon titre d'ingénieur a touché les parents. Mais quand ils ont su que leur fille habiterait un bourg perdu dans les Alpes, sans relations, sans médecin (il faut le chercher à Domodossola), ils ont hoché la tête avec un grand mépris. Et Mlle D... est trop bien élevée pour contredire ses parents.

Les gens du peuple n'ont pas ces hésitations, et se marient bien davantage selon leurs goûts. Mais, dans la bourgeoisie, il faut tant de garanties et de sûretés que l'élan n'y est plus ni le plaisir.

Après un premier moment d'humeur, voici que cet échec me réjouit. N'ai-je pas, à Lau-

sanne, une fiancée toute prête à braver le danger pour me suivre? Au regard de tant de timidité et de calcul, l'effronterie de Lolla n'est plus pour moi que le signe d'un cœur ardent et courageux. Qu'est devenue mon amie d'un jour? Je n'en sais rien du tout, et peut-être a-t-elle déjà offert à quelque autre passant ce cœur naïf que je n'ai pas compris, mais qui, tout de même, bat trop vite et trop fort, comme le moulin de la chanson. Dans tous les cas, j'irai m'en informer à Lausanne prochainement, en haine de toutes les bourgeoises timorées.

Lausanne, 15 janvier.

Je me suis décidé brusquement à partir. L'ennui et ma récente déconvenue me poussaient par les épaules. Ce que je vais faire est absurde, mais les choses raisonnables ne m'ont pas réussi.

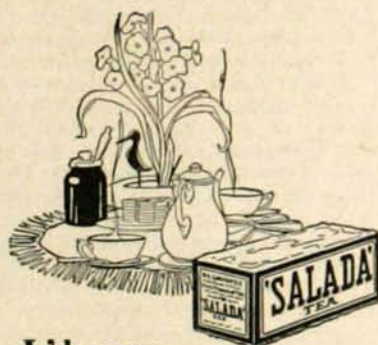
Je suis parti d'Iselle, hier, à la nuit tombante. J'avais réquisitionné un mulet qui m'a porté jusqu'au village de Simplon. Heureusement, la lune croissait. Elle éclairait pour moi la gorge de Gondo et ses cascades, et, plus loin, par delà le premier plan de montagne, la tête blanche du Fletschhorn. A Simplon, j'ai laissé la mule, j'ai mangé et j'ai continué ma route à pied, mon sac tyrolien sur le dos. Je suis arrivé tard au sommet du col, à l'hospice où j'ai couché et d'où je suis reparti à quatre heures, par une nuit noire et glacée. Mais, qui le croirait? je ne me souviens guère d'avoir été plus heureux de ma vie. L'obscurité, le froid, le brouillard, l'isolement, la sauvagerie du lieu ne me pesaient pas davantage aux épaules que de légers vêtements. Je riais sous cape sans vergogne, moquant les injures du temps et les obstacles du chemin. J'étais à jeun, et j'avais chaud au cœur. Je me trouvais dans cet état lyrique des soldats de Bonaparte, lorsqu'ils descendaient les pentes des Alpes et découvraient les plaines d'Italie. Il me suffisait d'imaginer les yeux noirs de Lolla, son air délicat et impérieux ensemble, sa bouche un peu tombante, toute cette vie radieuse projetée sur son visage, pour obtenir un paysage plus précieux que tous ceux du val d'Aoste ou de l'Ossola. J'entendais à chacun de mes pas, d'une sonorité pourtant affaiblie, les notes d'une marche guerrière. J'entreprenais une conquête comme un jeune général.

J'ai traversé huit ou dix fois le Simplon, et par de belles journées qui en rendaient l'accès plus attrayant. Cependant, je me rappellerai surtout cette descente.

A Brieg, le déjeuner de bon appétit, et je sautai dans le train de Lausanne où je suis arrivé tout à l'heure. J'aurais pu tenter cet après-midi ma démarche. Ma tenue d'explorateur et une certaine hésitation m'ont retenu. J'ai employé une heure ou deux à me vêtir convenablement, puis j'ai fait une visite à la grève, et une autre au chemin des cèdres. Sur le lac, il n'y avait pas de cygnes. Aux arbres, il n'y avait plus de feuilles. Lolla se souvient-elle de moi et m'attend-elle encore. Quand je l'ai vue, c'était l'été où l'on ne doute de rien. Elle jouait, et c'est moi qui ai pris son jeu au sérieux. Au Simplon, je me sentais une âme héroïque. Et maintenant, je me trouve tout à fait ridicule. J'ai remis à demain la décision de partir. Que suis-je venu faire ici?...

Lausanne, 16 janvier.

Je vais repartir pour Iselle, et la montée me sera rude. Car j'emporterai sur le dos, comme un lourd colis, ma tristesse. Aussi quel rêve saugrenu m'avait envahi la cervelle! L'isolement est un mauvais conseiller et il n'est que de fréquenter les hommes et les femmes pour s'accoutumer à un destin médiocre...



L'heure
du Thé

Quelle délicieuse innovation que le Thé d'après-midi! Comme il est agréable d'être assis en bonne compagnie et de déguster ensemble de succulents sandwiches, des rôties bien beurrées, des gâteaux et biscuits avec une tasse de thé savoureux et parfumé Salada!

"SALADA"

Véritable  **ASPIRIN**

INSISTEZ pour avoir les tablettes d'aspirine de *Bayer*

Si vous ne voyez pas la croix de Bayer sur les tablettes, vous n'avez pas la véritable tablette d'aspirine de Bayer, reconnue comme infallible par des millions et présenté par les médecins pour les

Rhumes,	Maux de tête,	Névralgie,	Lumbago
Douleurs,	Maux de dents,	Nevritisme,	Rhumatisme

Sûre →

N'Acceptez qu'une boîte de "Bayer"

Qui contient la manière de s'en servir
Boîtes de 12 tablettes très commodes
Aussi en bouteilles de 24 et 100, chez les pharmaciens.

L'Aspirine est la marque de commerce (enregistrée au Canada) de la manufacture Monoaceticacidester de Salicyl-cacide de Bayer. Quoiqu'il soit bien connu que l'Aspirine est manufacturée par Bayer, afin de protéger le public contre les imitations, les tablettes de cette Compagnie porteront, en même temps que la marque de commerce ordinaire, la croix de Bayer.

LAVERY & DEMERS

Avocats et Procureurs

19, rue St-Jacques, Montréal

Tél. Main 4472

Lois commerciale, civile et
criminelle

SUCCURSALES:

Ste-Agathe des Monts; St-Jérôme;
Longueuil.

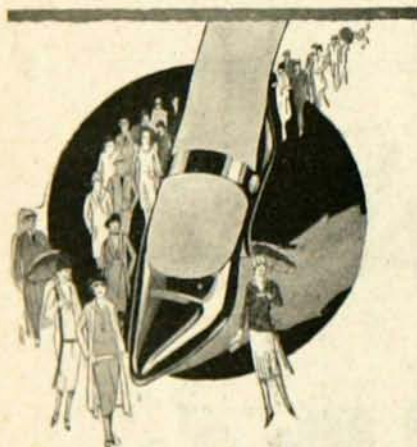
9 a.m. à 5 heures p.m. Engagement par
téléphone

Dr ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE

529, RUE S.-DENIS

Tél.: Est 3549



La Mode exige des chaussures bien cirées.

Et la mode a envoyé un nouveau produit 2 dans 1 à votre aide—les crèmes à chaussures 2 dans 1—pour entretenir les couleurs charmantes des chaussures de nos jours.

Des milliers de femme n'en usent pas d'autres—Rappelez-vous le nom "Crème à chaussures 2 dans 1"

Envoyez-nous 10cts et vous recevrez notre brochure "Footprints of History", contenant des conseils pour le soin des chaussures. Écrivez à

F. F. DALLEY CO.
of Canada, Limited
50 James St. S.
Hamilton, Ont.

No. 15
2 IN 1 Shoe
Polishes

J'avais attendu au dernier moment pour me décider à reprendre le chemin des cèdres. Encore étais-je pressé par le temps : si j'avais disposé de plus de jours, je crois que ma démarche m'eût apparu dans toute son absurdité et que je ne l'eusse point tentée. C'est l'avantage ou l'infériorité d'être pressé. On agit plus spontanément, la réflexion ne vient qu'ensuite.

Il était dix heures ce matin, et mon train partait à onze. Je poussai hardiment la claire-voie qui clôt la pension Bersenheim, je traversai un jardin désert, et je sonnai à la villa. Qu'allais-je demander? Quelle fable imaginer? J'ignorais le nom de Lolla : comment suppléer à cette ignorance? J'avais, le long des rues montantes de Lausanne, élaboré un plan à tout hasard.

— Madame Bersenheim? dis-je timidement à la servante qui m'ouvrit.

— Pas madame, me répondit-on avec un fort accent allemand qui détachait toutes les syllabes.

— Alors mademoiselle?

— Entrez, monsieur.

Je tendis ma carte. On m'introduisit dans un tranquille salon de campagne où je fus rejoint par une femme de trente-cinq à quarante ans, le teint rouge et portant l'orgon, qui me rappela, avec un air plus imposant et beaucoup plus d'années, le chaperon de ces demoiselles sur le lac de Genève. Je lui expliquai abondamment le but de ma visite : m'informer des conditions matérielles, morales et pécuniaires de la pension Bersenheim au sujet d'une jeune sœur que je désirais y placer. Un opuscule imprimé me fut aussitôt remis avec un sourire engageant, ce qui simplifiait trop bien les explications. Mais j'ajoutai négligemment :

— Ma sœur connaît ici deux jeunes filles. Elle m'a chargé de les saluer.

— Lesquelles?

Mlle Bersenheim ainée ne montrait nulle méfiance, mais beaucoup de netteté. Indigné de mes mensonges, je me sentais rougir. Cependant je repris, utilisant toutes mes connaissances avec un art consommé :

— Mlle Irma Schackel et Mlle Lolla... Lolla...

— Lolla Warsen.

— C'est cela.

— Nous n'avons plus ici Mlle Warsen depuis le 1er janvier, mais je vais appeler Mlle Schackel qui vous recevra avec moi.

D'un pas automatique elle disparut, sans se douter que je la détestais brusquement. J'arrivais trop tard : l'oiseau s'était envolé. Et par une ironie du sort, aux lieu et place de Lolla, on m'octroyait la grosse Allemande.

Mlle Irma Schackel accourut en effet, précédant Mlle Bersenheim de quelques pas. Cependant la villa retentissait d'accords de piano, de pas de danse et de cours de diction. L'instruction y était bruyante : sans doute les poumons s'en trouvaient bien. Je reconnus la grosse Allemande qui s'arrêta net sur le seuil, me dévisagea insolemment, puis se précipita d'un bond saccadé sur ma main que la sienne happa.

— Bonjour, monsieur.

Je dois confesser qu'elle a changé à son avantage. De son embonpoint il ne lui reste guère que de bonnes joues roses et un air de santé. Mais que lui dire après :

— Mademoiselle, bonjour?

D'autant que Mlle Bersenheim ainée, prudente et discrète, s'occupait dans un coin à ranger de la musique. Heureusement la jeune Irma fit les frais de la conversation, et d'une manière inattendue :

— Lolla m'avait prévenue de votre visite, m'affirma-t-elle.

— Vraiment?

— Oui, en partant. Elle m'avait priée de vous recevoir à sa place. Je lui écrirai que je vous ai vu.

Et, avec un rire ingénu, elle ajouta :

— Mais vous lui écrirez avant moi.

— Ce n'est pas sûr.

— Ah ! vous êtes paresseux. Elle s'impatientait beaucoup de vos retards.

— Quand est-elle partie?

— Le 30 décembre. Elle est à Paris. Son père est secrétaire à l'ambassade d'Autriche.

— Je sais, répondis-je avec autorité.

— Elle a beaucoup de frères et de sœurs. Une de ses sœurs vient la remplacer ici.

Et, pour que Mlle Bersenheim ainée fût informée du sens de nos propos, l'Allemande se tourna de son côté pour lui fournir cette explication où elle mit tout son plaisir d'annoncer une grande nouvelle :

— Monsieur est le fiancé de Lolla.

Mlle Bersenheim ainée eut un hochement approbateur, mais elle abandonna son travail de classement pour nous observer ou plutôt pour m'observer. Puis tout à coup, au milieu d'autres propos insignifiants, elle me décocha :

— Vous aviez oublié son nom de famille?

Je dus rougir et, furieux, je répliquai avec aplomb :

— Pardon, mademoiselle, vous ne m'avez pas donné le temps de le prononcer.

Mais j'abrégeai la visite et pris congé de la jeune Irma que, décidément, je trouvais charmante : ne m'avait-elle pas renseigné sur l'état civil de Lolla et sur sa fidélité? Mlle Bersenheim ainée me reconduisit jusqu'à la claire-voie et ne m'épargna aucune ironie :

— Quand aurons-nous l'avantage de recevoir mademoiselle votre sœur? me demandait-elle comme je m'inclinai avec politesse.

— Je ne sais pas encore, mademoiselle. Dans tous les cas, je pourrai certifier que les jeunes filles, dans la pension Bersenheim, sont bien soignées et bien gardées.

Nous nous séparâmes sans cordialité. Et dans le chemin des cèdres, comme je regardais ma montre, je m'aperçus que l'heure de mon train était passée. Je griffonne ces notes en attendant le suivant. C'est un grand dérangement pour moi : je devrai coucher à Brieg, et prendre avec un jour de retard le train qui fait le service postal.

Ce retour, plus confortable que l'aller, sera moins triomphal. Je suis semblable à un prisonnier qui avait réussi à s'échapper et que la police a repincé. Mais les hommes ne font-ils pas ainsi avec le malheur? Ils croient le fuir, quand c'est lui qui change.

J'ai perdu pour toujours Mlle Lolla Warsen qu'il me serait maintenant facile de retrouver. Ma démarche de Lausanne était une de ces folies qui ne se recommencent pas deux fois. Et la petite Autrichienne, naturalisée Parisienne, oubliera bien vite son audacieuse équipée, et le jeune homme dont elle a pris le cœur négligemment entre deux rires.

V

PETIT A PETIT...

Mme André Simières, après avoir lu sur les carnets de son mari, tantôt avec des sourires satisfaits et tantôt avec des grimaces, ces notes qui la concernaient, dut s'occuper du déjeuner de sa fille, puis du sien. Elle voulut ensuite profiter de la digestion du bébé pour terminer sa lecture. Mais elle chercha vainement d'autres passages désignés au crayon rouge. Elle ne découvrit, pour le reste de l'année 1900, que deux ou trois rappels très brefs de son nom, et, pendant les années 1901 et 1902, elle ne trouva rien, absolument rien.

— Il m'avait oublié, conclut-elle avec légèreté. Le misérable ! Je n'irai pas ce soir à sa rencontre.

— Deux heures. A quatre heures, je prie-rais Orsola de préparer la petite voiture, et nous partirons toutes les trois. A quatre

heures et demie, il sortira du tunnel. A cinq heures, nous serons rentrés, juste avant la nuit.

Comme elle continuait de tourner les feuilles avec dépit, elle jeta enfin une exclamation de plaisir :

— Voici du rouge. Ça recommence.

Ça recommençait, en effet, à la date du 15 février 1903.

— Deux mois avant notre mariage. C'est heureux.

Elle s'assura que sa nouvelle lecture ne finirait point trop vite, et, après cette constatation, elle s'installa commodément auprès du berceau.

Paris, 15 février 1903.

Je viens de rencontrer un revenant. Est-ce bon ou mauvais signe ?

Je suis à Paris depuis le 10, et j'y dois rester jusqu'au 25, lendemain du mardi gras. Au sortir des neiges du Simplon, cela est bon de voir du monde, beaucoup de monde, et surtout ces petites femmes qui trottent par les rues, le nez au vent, et l'air pressé d'en finir avec la vertu. La vie sentimentale ne me préoccupe guère. Là-bas, je confie à mon piano mes états lyriques : c'est un confident qui n'est pas secret, mais dont on entend mal les révélations. Avec de la musique et des livres, je m'arrange une existence romanesque. La solitude nous oblige à creuser en nous-mêmes à de grandes profondeurs, et la terre remuée très bas est plus féconde. Mais parfois on repousse la bêche, et l'on se sent aride comme un sol brûlé. Un congé de quelques jours et le mouvement de Paris me remettrait d'aplomb.

Je cours dès l'arrivée chez mon ami Artix. Tout de lui me paraît séduisant, et jusqu'à son snobisme. Je suis le paysan d'Iselle qui écarquille les yeux devant les modes. C'est un mirage qui ne dure pas. Le retour à mes montagnes ou l'audition d'une sonate de Jean-Sébastien Bach le dissipent.

Artix me conduit au spectacle, aux expositions, et jusque dans le monde. Il assure que mon air est distingué. Comme on a fait cette même réputation à sa peinture, je ne suis qu'à demi flatté. L'an dernier, n'avait-il pas entrepris de me marier avec une millionnaire, d'ailleurs fort jolie ? C'était chose faite si j'avais consenti à démissionner. Or, je suis têtue comme une de nos mules. Je me suis mis en tête de n'épouser qu'une jeune fille qui consentira à me suivre sur la frontière italienne. Il faut croire que c'est une épreuve difficile, et je risque fort de demeurer garçon. Seul, mon piano connaîtra ma belle âme.

Empêché par toutes sortes de courses, je n'avais pu voir Artix ces jours derniers. Je me précipite à son atelier ce matin, et je le trouve occupé à barbouiller une toile. Il est convenu entre nous que je n'entends rien à la peinture, ce qui lui épargne de mauvais compliments. Par politesse néanmoins, je furète toujours de-ci de-là, de portrait en portrait, car il s'est spécialisé dans le portrait, et même dans le portrait de femme. Il a peint les plus jolies Parisiennes, jeunes femmes, jeunes filles, et même vieilles dames qu'il rajoutait pour beaucoup d'argent.

— Et ton modèle ? lui demandai-je après m'être assuré que nous étions seuls, et sans avoir examiné son travail.

— Le voici, me répondit-il.

Et il me tendit une photographie. Aussitôt, je devins sarcastique :

— Quel artiste ! Tu fais l'agrandissement. A Iselle, nous avons un Piémontais qui est peintre, lui aussi, et qui vend sa peinture au mètre.

Artix pratique assez la plaisanterie pour la bien prendre. Néanmoins il me parut soucieux. Lui qui ne doute jamais de ses chefs-

d'œuvre, il posa son pinceau avec découragement.

— Oui, me confia-t-il, il est malaisé de représenter sur la toile une femme qu'on n'a jamais vue. La vie des cheveux, l'expression du regard, le sang des joues, le mouvement du corps, comment une photographie les rendrait-elle ? Mais j'ai promis au baron Fuster.

— Quel baron Fuster ?

— Tu ne connais pas la Banque Fuster ?

— De Berlin ?

— Non, non, de Paris. Nos banquiers ont souvent des noms étrangers. Il s'est amouraché de cette jeune fille au point de vouloir l'épouser.

— Quel âge a-t-il ?

— Le bel âge pour les amoureux : cinquante ans. Mais il est richissime ; elle n'a pas le sou, et la beauté exige beaucoup de luxe.

— Ton histoire est la banalité même.

Et j'allais jeter sur la table la photographie sans avoir regardé cette Iphigénie à vendre, quand il ajouta :

— Son portrait est une surprise qu'il lui ménage. Mais il m'est impossible de le continuer sans avoir vu le modèle. Heureusement, je dois le rencontrer lundi en soirée, ou le dimanche suivant à l'ambassade d'Autriche.

Par un singulier retour de mémoire, ces dernières syllabes m'évoquèrent immédiatement une image oubliée, celle de Lolita entourée d'oiseaux. Elle surgit d'un bond, comme une danseuse entre en scène. Et je m'emparai fougueusement de la photographie que j'avais dédaignée. Je l'avais déviné : c'était elle.

Je la reconnus sans hésitation. Et pourtant, il y avait entre cette jeune fille élégante et fière dans sa robe bien coupée, et la fillette à moitié garçon qui m'avait parlé sur la grève de Lausanne, autant de différence qu'entre le bouton et la rose. Mais il y a sur notre visage de ces signes qui n'appartiennent qu'à nous et ne nous laissent ressembler à personne quand chacun de nos traits pourrait nous être pris. Cette expression des yeux, ce coin tombant de la bouche, plus tombant qu'autrefois, c'était bien ma petite Lolita, une Lolita plus belle, plus fine, plus pondérée et aussi plus triste, une Lolita sans extravagances, déjà revenue des grands rêves, et capable d'un mariage de raison, mais pas heureuse.

Mon émotion, au lieu de m'abasourdir, excitait mes nerfs et mon esprit de décision.

Je m'assurai d'un coup d'œil que le tableau d'Artix n'était ni avancé ni ressemblant, et je prononçai lentement ce nom :

— Mademoiselle Lolita Warsen.

Artix fit un mouvement de surprise :

— Tu la connais ?

— Oui.

Et, payant d'audace, j'ajoutai :

— Cette photographie a été volée, j'en suis sûr.

— Peut-être.

Pour me montrer la sûreté de ses informations, le peintre se lança dans les commentaires :

— Mlle Warsen est très froide, très réservée, paraît-il. Ce pauvre baron Fuster est si violemment épris qu'il ne peut se passer de la voir. Longtemps elle l'évita systématiquement. Alors il ne trouva rien de mieux, pour ne pas être totalement privé d'elle, que de dérober cette image dans le salon de sa mère. Un financier, ça n'hésite pas à prendre.

Je tenais toujours dans ma main la précieuse photographie. Je m'occupai tranquillement à l'introduire dans une enveloppe, et je la mis dans la poche intérieure de ma jaquette.

— Que fais-tu ? demanda Artix étonné.

— Rien. Je la vole à mon tour.

"MIMEOGRAPH"

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple, économique, pratique. Capacité : plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée

FABRICANTS PAPETIERS

210, rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre, MONTREAL



Disparue cette sensation de fatigue, cet énervement, cette toux saccadée !

Plus de lassitude, plus d'insomnie, plus d'inquiétude au sujet de ce mal tenace du poumon !

Le Tonique Pulmo m'a rendu la joie de vivre. La vigueur, l'énergie, le sommeil paisible et l'appétit me sont revenus, grâce au

Dr Hervay

Le Tonique Pulmo du Dr Hervay est un merveilleux reconstituant de l'organisme, chez les femmes anémiques. Réparateur des forces, régénérateur du sang et calmant des nerfs, il leur rend vigueur et vitalité.

Pour tous ceux qui requièrent un reconstituant effectif et sans danger, père, mère ou enfants, le Tonique Pulmo est sans égal.

Se trouve chez votre fournisseur, ou votre pharmacien.

THE HERVAY CHEMICAL CO.,
of Canada, Limited

489, rue St-Paul Ouest
Tél. Main 3190. Montréal

**Tonique
Pulmo**
POUR TOUTE
PERSONNE FAIBLE



Ce sont vos YEUX que toujours l'on remarque

Rendez le coup d'œil des autres avec des yeux clairs et brillants. Un nettoyage quotidien avec Murine soulage la fatigue, empêche l'irritation et donne de la vigueur à votre VUE. Ne contient aucun ingrédient nuisible.

Ecrivez Compagnie Murine, Dept 94
Chicago pour avoir le pamphlet
sur la beauté des yeux.

MURINE
pour vos
YEUX



Arrêtez vos Cheveux de Grisonner en 15 minutes

Avec Inecto-Rapid une teinture liquide pour les cheveux, la meilleure connue de nos jours. Naturelle, propre et rapide. Aucune autre préparation ne donne la teinte d'une façon aussi parfaite, d'une façon aussi propre et rapide. Les cheveux restent souples et jolis. Il se vend plus d'Inecto que tous les autres produits similaires combinés.

Suivez le conseil des spécialistes pour le cuir chevelu de tout le Canada et ne faites usage que d'Inecto-Rapid.

En vente chez tous les bons coiffeurs, salons de beauté, pharmaciens et magasins à rayons. — Si votre fournisseur ne peut vous le procurer, écrivez de suite à

The W. T. Pember Stores, Limited
Toronto

Très important. — "Inecto-Rapid, Canada, Limitée", a acheté les droits de vente de "Inecto-Rapid pour le Canada", — quiconque se servirait de cette marque de commerce ou de ce nom au Canada, serait immédiatement poursuivi.



— Comment ?
— Oui, je la garde.
— Tu es fou. Et mon portrait ?
— Tu ne le feras pas.
— Et le baron Fuster ?
— Il n'épousera pas Mlle Warsen.
Artix ne s'emballe jamais. Devant mon assurance, il prit le parti de rire :
— C'est une comédie que tu me joues ?
— Non.
— Je te préviens qu'elle me coûte cher.
— Point du tout. De quel droit peins-tu les gens sans leur permission ?
— Mais je t'ai expliqué que Mlle Warsen est fiancée au baron Fuster.
— C'est lui qui le dit. Ce n'est pas vrai.
Je m'étonnais moi-même de mes paroles qui portaient toutes seules, et qui, au lieu d'être purement déraisonnables, se trouvaient contenir plus de parcelles de vérité que bien des discours préparés, comme si quelque malicieux génie m'eût renseigné au fur et à mesure.
— C'est juste, avoua mon ami qui est de bonne foi. Ce grand événement mondain se décidera lundi au bal que donne Mme Lineuil-Montant. Comment le sais-tu ?

Je me hâtai de triompher.
— Tu le vois. Et peux-tu me faire inviter chez Mme Lineuil-Montant ?
Il sourit dans sa barbe blonde :
— J'y mets une condition.
— Je l'accepte.
— Tu me raconteras tes amours.
J'hésitai une seconde, mais j'avais trop besoin de lui pour lui refuser mes confidences. Il est discret, sage et de bon conseil. C'est la nouvelle mode chez les artistes. Ils laissent la folie et le bavardage aux diplomates. Je lui détaillai le récit de mes deux entrevues lointaines, et l'importance excessive que je leur prêtai dans ma solitude. Il y prit un plaisir non dissimulé : je le voyais frétiller comme une carpe.

— Et maintenant, me demanda-t-il en manière de conclusion, que vas-tu faire ?
Je le bravai insolemment :
— L'enlever au baron Fuster.
— Tu comptes la demander en mariage ?
— Mais oui.

A cette affirmation, un peu sotte, j'en conviens sans peine, Artix fut agité de rires comme un pommier qu'on secoue pour en abattre les pommes. Je dus attendre qu'il fût calmé pour reprendre notre conversation. Il se calma brusquement, pour me donner un avis charitable :

— Au fait, tu ne risques rien.
Que voulait-il dire ? Je le regardai en point d'interrogation.

— Mais non. Propose-lui de partir avec toi dans ton pays de sauvages.

— Je le lui proposerai.
— Ce sera cocasse. Si elle accepte, je te fais gratuitement son portrait. Ce sera mon cadeau de noces. Sinon, je le continue pour le baron Fuster.

Et il tira cette conclusion :
— Etes-vous tous ainsi romanesques chez les ingénieurs ?

— Eh ! mon ami, lui répondis-je, sommes-nous les maîtres des plus grands actes de notre vie ? Nous naissons, nous aimons, nous créons à notre tour, nous mourons sans que notre volonté y ait part. Tous les mariages sont romanesques : le romanesque intervient jusque dans les préparations les plus laborieuses. Quels pauvres êtres nous serions, si nous n'étions que raisonnables ! Il y a en nous, heureusement, une force qui nous guide. Quand tu travailles, ne la sens-tu pas qui tient tes pinceaux ?

— Non, dit-il, je suis un artiste conscient. Mais, avec une modestie nouvelle, il ajouta ce que je pensais à l'instant même :

— Et c'est pourquoi je ne suis pas un artiste supérieur. J'ai voulu brider mon

instinct au lieu de l'ordonner, soumettre ma passion de l'art à l'arrangement de ma vie. Il y a dans tes théories une part de vérité.

Touché de cet aveu, je murmurai :
— Les amis se connaissent-ils quand ils se donnent leur amitié ? L'amitié est aussi mystérieuse que l'amour. La sympathie, que je te défie d'expliquer, nous trompe moins que le calcul. Comment ai-je deviné ta loyauté, ton cœur sous tes airs de sceptique, je ne saurais le découvrir.

Du coup, Artix fut gagné à ma cause :
— Eh bien ! c'est entendu. Je te conduis lundi chez Mme Lineuil-Montant. Tu te feras présenter à Mlle Warsen.

— Inutile. Je me présenterai moi-même. Il me considérera comme un objet de musée :
— Ce sera incorrect. Mais tu es fou. Elle t'éclatera de rire au nez quand tu lui offriras ta villégiature d'Iselle.

— Mon cher, tu ne connais pas les femmes. Au lieu de les aduler, il faut dans la vie leur demander beaucoup de peine et de courage. C'est le meilleur moyen de les séduire : quand elles ont de la race, elles sont généreuses et brûlent de se dévouer.

Artix s'amusait beaucoup de mes paradoxes :

— C'est une psychologie de montagnard peu goûtée de nos Parisiennes. Que Mlle Lolla préfère ta hutte au palais Fuster, et tu me convaincras.

— Maintenant, dis-je, ton service commence. Je veux des renseignements précis sur la famille Warsen, son origine, sa religion, son honorabilité, sa fortune, etc. Je compte sur toi pour mener à bien cette enquête, et promptement.

Cette fois, mon ami me dévisagea avec commisération :

— C'est donc sérieux ? Je pensais à une plaisanterie.

— Point du tout.

— Voyons, on n'épouse pas une jeune fille pour l'avoir abordée deux fois dans la rue.

— C'était une enfant. Elle ne m'a d'ailleurs permis de lui baiser la main. Et j'ai bien vu sous sa hardiesse sa dignité personnelle.

— Tu es aveuglé. Quand as-tu débarqué à Paris ?

— Il y a cinq jours.

— Tu n'as pas encore eu le temps de reprendre contact avec la réalité. Patiente, et tu comprendras que c'est absurde.

— Non, non. Je désire emmener une femme, ma femme, dans ma montagne. Et celle-ci est ma fiancée : elle me l'a dit. Et puis, tu l'as deviné, je ne cours aucun risque. Si elle n'est pas telle que je l'imagine, elle se moquera de ma proposition.

— C'est juste. Mais pourquoi te renseigner ? Dans ton état d'esprit, je n'en vois pas la nécessité. Fie-toi à cette force obscure qui te guide si bien.

— Ne te moque pas. La nature ne nous donne que des intuitions ; à nous de les ordonner, de les compléter. La raison nous doit venir en aide à son tour qui n'est pas le premier.

— Et si mes renseignements sont mauvais ?

— Alors je ne la verrai pas. Mais ils seront bons. Sais-tu où les prendre ?

Artix, vaincu, céda :

— Heureusement oui.

— D'aujourd'hui à lundi, as-tu le temps ?

— Oui.

Et il se leva :

— Et je vais tout de suite creuser ton tunnel.

— Va, et trouve la lumière.

VI

L'OISEAU FAIT SON NID

Paris, lundi 23 février 1903.

Je n'ai pas vécu sans inquiétude ces huit derniers jours. Chez Artix, l'autre matin, j'ai plastronné, fait le bravache, et voulu éblouir. Je ne sais quelle fantaisie m'a poussé quand j'ai vu sa photographie. Je parlais sans réfléchir, comme on tire sans viser. Artix a mille fois raison, un mariage est chose sérieuse. Mais pourquoi m'a-t-il envoyé vendredi ce petit papier bleu qui contenait un billet de théâtre avec ces seuls mots : Ce soir, à l'Opéra ?

Cette soirée m'a donné la fièvre. On jouait la Walkyrie qui exalte la fatalité de l'amour. Vainement j'avais cherché mon ami aux fauteuils de balcon, à l'orchestre, et, pendant le premier entr'acte, au foyer. Il n'était pas venu. Mais je ne tardai pas à découvrir la cause de son message. En suivant de ma lorgnette la guirlande des premières loges, je fus arrêté par un groupe de jeunes filles assez semblables au printemps que montre Siegmund, et je reconnus Lolla. Je dois dire que je cessai d'écouter, ou plutôt les accords de l'orchestre accompagnèrent le chant de mon cœur. Ce casque de la chevelure, ce nez droit, ce ton chaud des joues caressées par la lumière, ces yeux noirs où court si vive la flamme de la vie, comment les aurais-je oubliés ? Là-bas, au Simplon, ils m'ont si longtemps enchanté la mémoire.

Elle s'appuyait au bord de la loge, les bras et le cou dégagés par le léger décolletage, ce qui laissait plus de liberté et de grâce aux mouvements de la tête. Elle fixait la scène ou la salle d'un regard absent, d'un regard déçu dont l'expression était soulignée par la bouche. Sur la grève de Lausanne, la plus petite contrariété se devinait au pli de la bouche, mais je ne l'avais point vue ainsi tombante. Qu'ont-ils fait à Lolla ces dernières années ? Quelles mortelles atteintes ont reçues ses espoirs ? Elle respirait le parfum du plus grand bonheur et comme une ivresse d'exister, quand je l'ai rencontrée. Maintenant elle connaît, et trop tard, le goût fade d'un sort médiocre, et que dans la jeunesse même des limites sont assignées à notre pouvoir.

De tout le soir je ne la quittai pas des yeux. La musique, par intervalles, la fit évader de ses réflexions, et son visage se transfigura. Je sus par là quelle est sa beauté quand la joie l'émue. Mais je vis s'accroître la petite moue de ses lèvres pendant un entr'acte où elle soutint avec peu d'empressement la conversation d'un homme déjà mûr, sans doute habitué au monde et même important, que je tins aussitôt pour le baron Fuster. Je me hâtai de le hair, non sans raison, car son regard me paraissait injurieux, blessant pour une femme. Je supportai sa présence avec peine, et, après le sortilège de Lolla, cette aversion nouvelle acheva de me précipiter dans ma folie.

Si je n'étais pas entré à l'Opéra, il est probable que j'eusse abandonné mon projet, tandis que, tout à l'heure, je verrai Mlle Warsen, je lui parlerai et, peut-être, lui rappellerai-je d'étranges paroles... A moins que l'enquête d'Artix n'ait mal tourné. Comment ne m'a-t-il pas encore renseigné ? Il doit venir me prendre après dîner, pour me conduire au bal de Mme Lineuil-Montant. Attendra-t-il la dernière minute pour m'exalter ou me moquer ?...

Mardi gras, 24 février.

... Artix est venu me prendre, hier soir, à neuf heures. Il s'est installé dans ma chambre d'hôtel comme s'il y devait séjour-



Sanatorium PREVOST

INCORPORE

INSTITUTION UNIQUE SITUÉE A

CARTIERVILLE, P. Q.

A 30 MINUTES DE MONTREAL

Affections du Système Nerveux

Cure de Repos, de Régime et
de Désintoxication.
Maladie de la Nutrition

Dr. ALBERT PREVOST

Médecin légiste de l'Université de Paris,
Professeur de Neurologie de l'Université de Montréal,
Professeur de clinique de maladies nerveuses
à l'Hôpital Notre-Dame.

Dr EDGAR LANGLOIS

Assistant à la clinique de
neurologie à l'Hôpital Notre-
Dame. Spécialiste en maladies
nerveuses.

Dr CHS.-A. LANGLOIS

Assistant Radiologiste à
l'Hôtel-Dieu.
Radiologiste.

Ecole des Infirmières dirigée par Garde C. Tassé,
assistée de Garde L. Tassé.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

ADMINISTRATION: ROCKLAND 4052
DEPARTEMENT DES MALADES " 1888

Ecrivez pour prospectus

LA REVUE MODERNE

est éditée par La Revue Moderne, Imprimeurs,
Editeurs, Limitée, et imprimée par la Compagnie
d'Imprimerie des Marchands Limitée., 198 est, rue
Notre-Dame, à Montréal.

TACHES DE ROUSSEUR

Ne les cachez pas avec une voilette, faites-les disparaître avec Othine Double-Force

Cette préparation pour faire disparaître les taches de rousseur réussit si bien non seulement à vous enlever ces taches mais aussi à vous donner une peau claire et un teint frais, qu'elle est en vente dans toutes les pharmacies ou les bons magasins qui vous remettront votre argent si vous ne réussissez pas.

Ne cachez pas vos taches de rousseur sous une voilette, n'essayez pas de les enlever avec du jus de citron. Achetez une once d'Othine et enlevez-les. Résultat obtenu dès les premières applications.

N'oubliez pas de demander Othine double-force. Argent remis si vous ne réussissez pas.

Dans toutes les pharmacies, magasins à département ou en écrivant

OTHINE, Boîte 2616, Montréal, Canada.



Les Françaises connaissent et les Américaines découvrent

la magique beauté d'un soupçon de henné dans le shampooing. C'est le secret de la coiffeuse exclusive qui sait faire ressortir tout le brillant séduisant des cheveux de Mademoiselle.

Le secret vint de Paris à la cinquième Avenue. Aujourd'hui il vous arrive chez vous, sous la forme liquide délicieusement parfumée du shampooing Hennafoam.

Le soupçon de henné du shampooing Hennafoam est spécialement traité pour faire ressortir tout le charme de vos cheveux, que vous soyez blonde, brune ou brunette.

Pour "le fasciner avec vos cheveux" commencez dès aujourd'hui à faire usage du shampooing Hennafoam.

60c

dans les pharmacies et aux comptoirs de parfums.

Hennafoam
SHAMPOO

ner, et, tandis que j'épiais son verdict, il roula une cigarette. Enfin, il me débita ce boniment sans désespérer :

— Les Warsen sont une excellente famille catholique, originaire du Tyrol. Elle possédait une belle fortune territoriale qui, mal administrée par un aïeul sans prudence, et d'ailleurs partagée entre quatre fils, se trouva réduite dans de notables proportions. Entré fort jeune dans la diplomatie, M. Warsen y fit une carrière plus solide que brillante. Expert en matière administrative, il s'est rendu indispensable à l'ambassade d'Autriche à Paris. Sa femme est une Italienne insouciant, un peu futile, mais charmante et bonne. Ils ont six enfants : un fils aîné, officier ; un second, qui est secrétaire du préfet de Seravejo et paraît appelé à un grand avenir ; enfin, Lolla. Les trois autres sont plus petits...

— Parfait, dis-je.

Mais il continua :

— Mlle Lolla a été élevée à Lausanne pour une certaine délicatesse de santé qui a disparu complètement. Tu ne t'es donc pas trompé. Elle est instruite, musicienne, et, après avoir montré à sa sortie de pension un caractère enjoué et indépendant, elle a acquis par l'usage du monde cette réserve qui convient mieux à une jeune fille, bien qu'elle ait cessé d'être à la mode.

Sans relever le ton un peu narquois de ce discours, je répétai :

— Parfait.

Il jeta négligemment :

— Sa dot sera médiocre.

Et je répliquai :

— Je puis m'en passer.

Mais il avait réservé le venin pour la fin.

— Ce soir, elle agréera la demande du baron Fuster. Nous arrivons trop tard, comme les carabiniers d'Offenbach.

Je me levai incontinent avec un grand air de bataille.

— Ce soir ? J'ai le temps.

Malgré mon impatience, il me retint pendant près d'une heure à m'expliquer son enquête et me citer ses références, pour ne pas manquer son entrée en l'avant trop comme un provincial. Par une contradiction fréquente, il s'insurge contre tous les freins religieux et sociaux, et se soumet aux plus ridicules usages s'ils viennent du monde.

Enfin, nous gagnâmes, à l'avenue du Bois, l'hôtel de Mme Lineuil-Montant. Nous nous trouvâmes dans l'antichambre avec un groupe d'invités qui se pressaient. Artix avisa un monsieur assez décoratif, sanguin et les yeux à fleur de tête, auquel il me présenta non sans méchanceté. J'avais reconnu mon homme de l'Opéra : c'était le baron Fuster. Je m'inclinai hâtivement et passai devant lui sans politesse. Quand nous eûmes salué la maîtresse de maison, je me dégageai d'Artix :

— Maintenant, laisse-moi. Je me tirerai d'affaire tout seul.

— Mais tu ne la connais pas officiellement.

— Laisse-moi, te dis-je.

Il me parlait de correction quand le cœur me battait, car Mlle Lolla Warsen venait d'entrer au salon. Elle était vêtue de blanc, et portait sur ses magnifiques cheveux noirs un nœud pailleté en forme d'ailes, ce qui donnait à sa sveltesse quelque chose d'aérien et me rappelait, à moi, ces mouettes du lac de Genève qui volaient autour de son visage et dont le soleil dorait les plumes. Je remarquai sans tristesse sa pâleur et le coin tombant de sa bouche. N'étaient-ce pas des signes d'encouragement dans mon entreprise, et comment l'aurais-je troublée si j'avais lu sur ses traits une expression de bonheur, ou même d'indifférence ? Dès qu'elle se fut installée, entre sa mère et une amie, je m'avançai vers elle sans hésiter. Si j'avais

hésité une seconde, je serais parti sans l'aborder. Quand les circonstances sont graves, il nous faut jeter le bagage des importunes réflexions pour nous élancer avec plus d'aisance.

Esclave de ma propre audace, je m'inclinai devant elle :

— Mademoiselle, voulez-vous m'accorder cette valse ?

L'orchestre préludait. Les danseurs priaient leurs danseuses. Déjà on venait à Lolla. Mais j'avais devancé les plus rapides.

Elle me regarda, et je lus dans ses yeux la surprise et la peur. Elle aussi me reconnaissait. Elle n'avait donc pas oublié nos deux entrevues. Je n'étais pas un étranger pour elle. Je vis ses joues s'empourprer, puis redevenir blanches, comme exsangues. Elle se leva sans un mot, par un mouvement automatique, et nous partîmes ensemble. Sa mère se pencha vers une amie, sans doute pour demander qui j'étais.

Soit que j'eusse épuisé ma provision de courage, soit qu'il me fût trop doux de la tenir ainsi dans mes bras après l'avoir si longtemps perdue, je ne trouvais plus rien à dire. Et pourtant je m'étais tracé un plan minutieux avant d'agir. Elle s'arrêta après quelques tours, ne pouvant plus trouver son souffle.

— Je suis lasse, murmura-t-elle d'une voix qui n'avait point le timbre clair et argentin que j'avais entendu jadis.

Elle tremblait comme une feuille un jour de vent. Nous ne pouvions demeurer ainsi face à face, sans rattacher à la minute présente le passé qui nous agitaient. Chaque instant qui fuyait augmentait notre malaise. Une séparation nouvelle allait se creuser entre nous, et cette fois, sans doute, ce serait définitif. Mon plan, distinctement, me revint à la mémoire. Nous étions sortis du salon pour gagner une galerie vitrée moins encombrée de monde. Je pris la main de Lolla comme pour repartir, et dans le mouvement du bal je lui dis ces paroles que j'avais retrouvées sur mes carnets de route, et qui, je l'espérais, iraient s'élargissant en elle comme ces cercles, nés d'un jet de pierre, qui sur un lac s'étendent bientôt jusqu'aux rives :

— Mademoiselle, j'habite un pays de montagne. C'est une solitude inconfortable. Je vis avec des ouvriers, presque de la même vie qu'eux. Mais c'est un poste de confiance, j'accomplis une œuvre utile. Au lieu d'aller au bal, voulez-vous venir partager mes efforts, mes dangers ?

Là-bas, sur la grève de Lausanne, elle m'avait assuré qu'il fallait parler ainsi aux jeunes filles. J'avais prononcé ma petite harangue lentement, avec une émotion qui tâchait de sourire. Elle retira sa main avec douceur, et les posa toutes deux sur sa poitrine. Elle baissa la tête et les ailes pailletées frémirent sur sa chevelure. Les yeux mi-clos, elle parut défaillir, puis, d'une voix plus assurée que tout à l'heure, mais toujours douloureuse, elle répondit :

— Vous venez bien tard. Je ne vous attendais plus.

— Il n'est pas trop tard, Lolla. Vous êtes libre.

Nous vivions comme dans une légende.

— Oui, fit-elle. Je suis libre encore.

Mais elle avait toujours au coin des lèvres cette moue désenchantée, si poignante à découvrir sur un visage tout éclairé de jeunesse.

— Alors ? demandai-je le plus tendrement qu'il me fut possible.

Brusquement elle changea sa manière, si brusquement que j'en demeurai une seconde interloqué.

— Monsieur, je ne vous connais pas. Voulez-vous me conduire auprès de ma mère ?

L'enchantement était dissipé. Artix eût triomphé de mon incorrection. Je jouai pourtant ma suprême chance.

— Mademoiselle Lolla, n'écartez pas, je vous en supplie, cet instant unique que le destin nous a ménagé. C'est peut-être votre bonheur qui passe, et sûrement c'est le mien.

Je la devinai toute frémissante. Mais sa réponse fut inattendue. Elle me la donna, le regard droit, impérieux et irrité.

— Non, non, c'est impossible. Quelle estime pouvez-vous avoir pour moi ? Comment serait-elle votre femme, la jeune fille trop hardie que vous devez mépriser, et que je rougis encore d'avoir été ?

Elle se jugeait elle-même plus sévèrement que je n'avais jamais fait dans mes heures les plus mauvaises. Il me sembla néanmoins qu'elle se rapprochait de moi.

— Ce que vous étiez alors, mademoiselle Lolla, vous ne le savez plus. Moi, je le sais.

Elle parut surprise de mon ton d'autorité. J'en profitai pour continuer :

— Vous aviez seize ans ; vous étiez une enfant toute spontanée, pleine de vie et de confiance dans la vie, et que des lectures romanesques avaient exaltée. Et, parce que vous étiez incapable de distinguer le mal en vous-même, vous ne le distinguiez encore nulle part.

— Vous êtes bon, dit-elle, avec une émotion qui la révélait.

Je repris :

— Oui, je comprends qu'il est étrange de demander ainsi sa main à une jeune fille, mais tout n'est-il pas étrange dans nos rencontres ? Quelque force mystérieuse nous a poussés l'un vers l'autre, ne le croyez-vous pas ? J'ai tant songé à vous, ces trois années.

— Vraiment ?

— Mademoiselle Lolla, vous n'épouserez pas le baron Fuster.

— Oh ! non, fit-elle avec rapidité en fronçant les sourcils.

— Je pars demain soir. Me laisserez-vous partir sans réponse ?

Elle sourit, et le soin de sa bouche se releva un peu :

— Vous partez toujours demain.

— Cette fois, je reviendrai. Je reviendrai vous chercher. Vous demandiez quelque chose de difficile, d'héroïque à accomplir. Je vous en offre le moyen.

Elle sourit encore, et son jeune visage en fut tout paré :

— Ce n'est pas héroïque, ce n'est pas difficile, ce que vous me demandez.

Et, confuse de s'être trahie, elle baissa les yeux pour ajouter :

— La valse est finie depuis un instant, monsieur. Reconduisez-moi.

— Déjà ?

— Demain, puisque vous partez, vous viendrez voir mes parents.

Nous n'échangeâmes plus d'autres paroles. Lorsque nous fûmes parvenus à sa place, je murmurai simplement :

— A demain.

Elle me salua avec cette grâce incomparable que la jeune fille aux oiseaux m'avait déjà donné l'occasion d'admirer. Elle ne dansa plus, et, peu après, se retira avec sa mère qui me parut protester contre ce départ précipité. Je n'avais moi-même plus rien à faire chez Mme Lineuil-Montant. Dans mon égoïsme amoureux, j'évitai Artix, et je revins à pied le long des avenues pour vivre plus tranquillement avec mon bonheur...

VII

LA COUVÉE

Après s'être douché et changé, au sortir du tunnel, dans le hangar aménagé en cabines par les soins hygiéniques de la Compagnie, André Simières, heureux de revoir le jour, prit d'un pas rapide le chemin de son cottage. Le soleil avait disparu derrière la montagne trop proche. Dans ce vallon d'Iselle, il disparaît si vite. Mais sa trace lumineuse demeurait sur la pente opposée, dont elle dorait les rochers abrupts. Déjà

les prairies que recouvrait l'ombre prématurément revêtaient cet air discret que donne la voilette aux jeunes femmes.

— Ici, pensa le jeune homme, l'été même n'est pas sans mélancolie.

Mais, pour sa part, il se livra tout à la joie quand il aperçut, au contour de la route, le cortège qui venait à sa rencontre, la voiturette aux mains d'Orsola, et Lolla qui activait la marche. Il ne remarqua plus que le soir attristait la nature et coupa à travers un champ pour gagner cinquante mètres. Lolla agitait son ombrelle inutile, mais le bébé demeurait impassible sous la capote de sa voiture, ce qui n'empêcha point la jeune mère, après le baiser du retour, d'affirmer à son mari le contentement du nourrisson aussitôt qu'il avait aperçu son-papa.

— Tu ne t'es pas ennuyée en mon absence ? demanda André à sa femme.

Il ne se souvenait déjà plus des carnets qu'il lui avait confiés.

Elle jeta un coup d'œil sur la servante qui les précédait et murmura :

— Je ne m'ennuie jamais sans toi.

— Ah !

— Non, puisque je pense à toi... Et puis, j'ai fait comme Clovis.

— Quel Clovis ? réclama le jeune homme que les fantaisies de Lolla amusaient.

— Mais le fier Sicambre.

— Tu as courbé la tête sur ta fille ?

— Non, j'ai brûlé ce que j'avais adoré.

— Que diable as-tu brûlé ?

— Mon fiancé tout simplement, qui vivait dans tes carnets.

— Tu as brûlé mes pauvres carnets. Pourquoi ?

Lolla étendit la main.

— A cause de celle qui est là dedans.

Elle montrait le bébé qui souriait à la triste montagne. André protesta :

— N'ai-je pas aimé tout de suite la jeune fille aux oiseaux ?

Elle lui prit la main sans aucun souci des gens qui passaient.

— Oh ! si... Et même je ne le méritais pas. J'avais été si hardie.

— J'avais deviné ton cœur, Lolla.

— J'aimais l'univers d'un si bel amour.

— Ne l'aimais-tu plus autant ?

Elle eut un radieux sourire et il ne trouva plus, en le cherchant, le petit signe de dé-

tresse que faisait jadis le coin de sa bouche.

— Si, dit-elle, mais mon amour s'est précisé.

C'était au détour de la route. Un instant ils seraient protégés contre les regards. Orsola, devant eux, poussait majestueusement la voiture. Il se pencha vers sa femme pour l'embrasser.

— Tu te souviens, murmura-t-il, du chemin des cèdres ?

Elle détourna la tête :

— Je rougis encore de moi.

— Pourquoi rougir, Lolla ? Pour un autre, tu ne serais pas revenue en arrière.

Vite elle se retourna, le visage illuminé :

— Tu ne m'as jamais dit une plus douce parole.

— Depuis que tu es ma femme, je l'ai pensé.

— Tu l'as dit, et c'est ma meilleure récompense. Maintenant, je ne rougirai plus de la petite jeune fille de Lausanne.

Et gravement elle ajouta en montrant de nouveau sa fille :

— Celle-ci, pourtant, sera mieux gardée.

— Regrettes-tu notre romanesque amour ?

— Non, mais je commence de trembler pour elle, et elle vient de naître. En somme, tu pouvais être un mauvais garnement.

— Merci.

— Je voudrais qu'elle fût moins excessive que sa mère. Nous autres, nous étions inquiètes, agitées, tumultueuses. Nous prenions le mouvement pour le bonheur. Le bonheur veut plus de calme.

Il enveloppa la petite mère et l'enfant d'un regard infiniment tendre :

— Oui, dit-il, chaque génération caresse l'espoir de mieux assurer les destinées de la suivante. Et chacune fait à sa tête.

— Ma fille m'écouterait.

— Qu'elle entende, comme toi, le langage que tu m'as appris, Lolla, à tenir aux jeunes filles.

— Quel langage ?

— Il ne faut pas leur offrir une vie facile, mais les estimer assez pour se confier à elles, et leur demander, avec leur amour, le courage, l'effort, l'endurance. Le bonheur est comme ces montagnes que nous voyons : il faut peiner pour les gravir, mais le soleil les baigne quand la plaine est dans l'ombre.

F I N

CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines



12 pour 15^c

20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

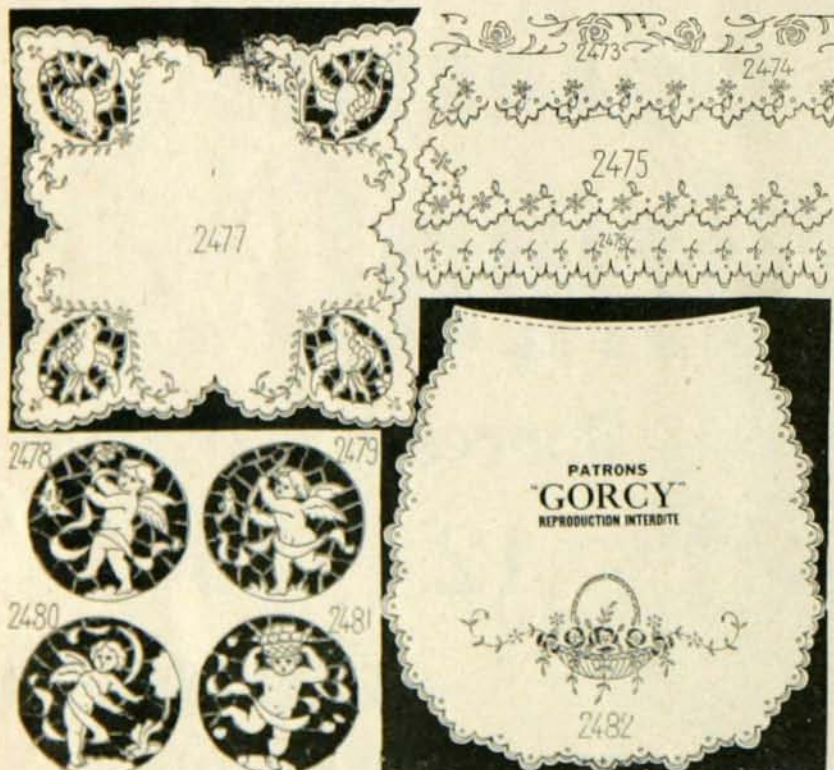
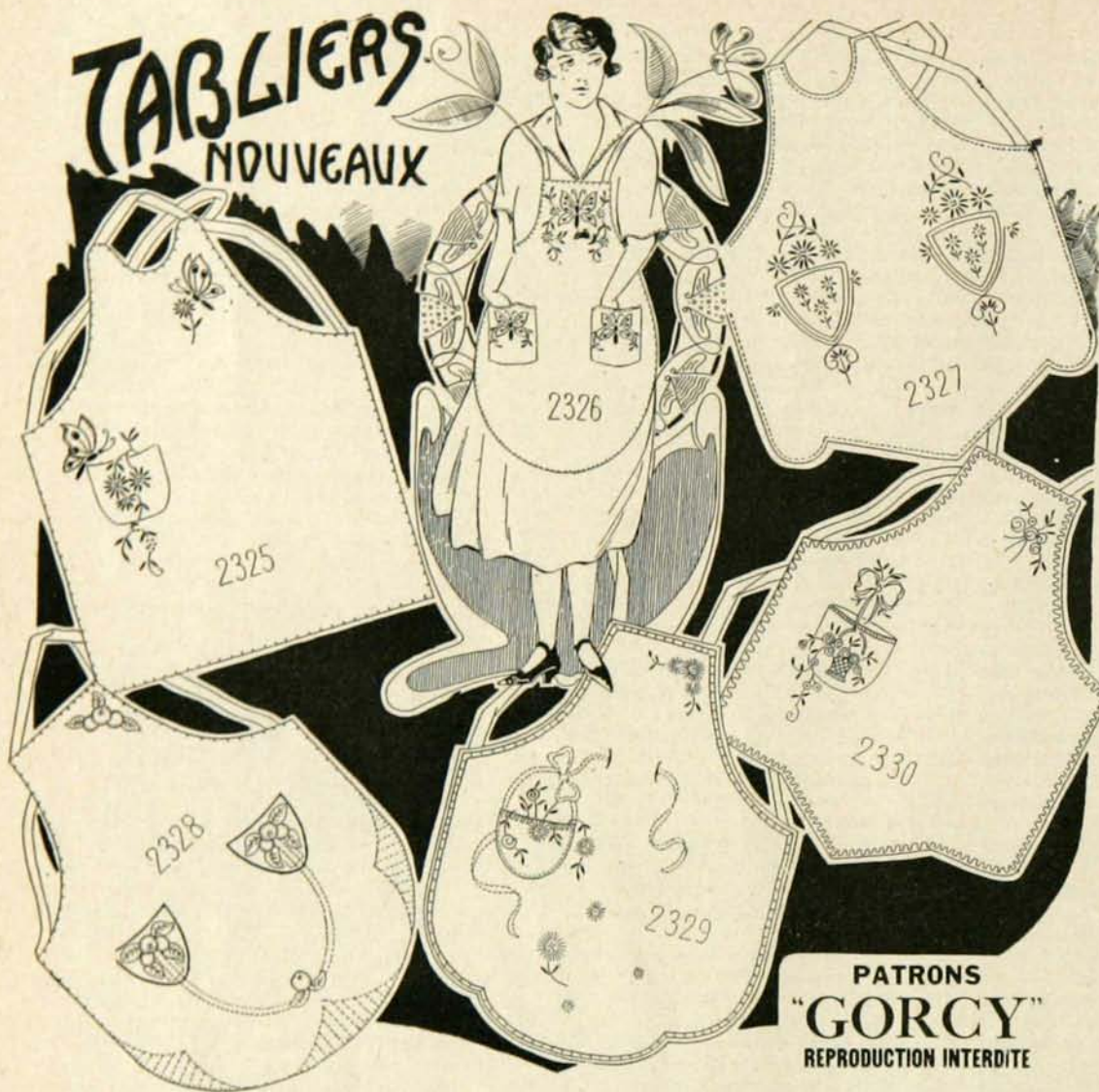
Les Ouvrages de Dames de la Revue Moderne

Patrons de broderie à tracer et décalquables au fer chaud, ouvrages étampés et fournitures nécessaires pour l'exécution.

DESCRIPTIONS DES GRAVURES.

2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330.—Tabliers pour dame, hauteur 1 verge. Patron à tracer, 25 cts chacun. Décalquable au fer chaud, 40 cts chacun. Etampé sur coton jaune 75 cts chacun. Coton à broder de couleur marque C. B. 45 cts.

PATRONS
"GORCY"
REPRODUCTION INTERDITE



2477—Centre 17 x 17. Patron à tracer 15 cts. Décalquable au fer chaud 30 cts. Etampé sur coton fini toile 39 cts. Sur toile écrue 49 cts. Coton à broder C. B. 40 cts.

2473—Courants de fleurs, 2 pouces. Patron à tracer 15 cts. Décalquable au fer chaud, 3 verges 25 cts.

2474—Feston, hauteur 2 pouces 1-4. Patron à tracer 15 cts. Décalquable au fer chaud, 3 verges 25 cts.

2475—2476—Feston, hauteur 2 pouces 1-4. Patron à tracer 15 cts. Chacun décalquable au fer chaud, 3 verges pour 25 cts chacun.

2478—2479—2480—2481—Médaillon, 7 pouces de diamètre. Patron à tracer, 4 motifs 20 cts. Décalquable au fer chaud 30 cts.

2482—Tablier de fantaisie. Patron à tracer 15 cts. Décalquable au fer chaud 25 cts. Etampé sur nansouk Bleu, Blanc, Rose, Paille, 35 cts. Coton à broder C. B. 20 cts.

COMMANDES

Nos lectrices pourront se procurer les patrons ci-dessus en nous adressant le montant en bons de poste ou mandat.

Toute commande doit être adressée Service des Patrons de la Revue Moderne, 198 est Rue Notre-Dame, Montréal.

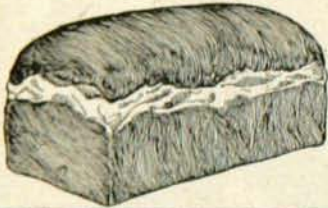


La mode féminine dans toutes ses manifestations. A signaler, à droite, la jolie robe de "broadcloth" anglais; à gauche la blouse, si joliment décorée; l'écharpe et le collier, ce dernier à double rang de pierres.

BOULANGEZ VOTRE PROPRE
PAIN
AVEC

**LES GALETTES
DE LEVAIN
ROYAL**

*La Qualité
plus élevée
pour au-delà
de 50 ans*



Le Meilleur
pour Bébé
et pour Vous

**SAVON
BABY'S
OWN**

Albert Soaps Limited, Mfrs., Montréal.

FROMAGE KRAFT

*Evitez les
Imitations*

**KRAFT
CHEESE**

Kraft-
MacLaren
Cheese Co.
Ltd., Montréal
Envoyez-moi le livre
de recettes gratuit.

Nom

Adresse

Les Choses Féminines

Par Soeur Marthe

Restes de veau en capitade.—Gros comme un œuf de pigeon de beurre, une petite cuillerée de farine, un demi-verre d'eau, une cuillerée d'huile, une cuillerée d'eau-de-vie, persil, ciboule, échalote hachées finement, croûtons frits.

Mettez le beurre dans la casserole, faites-le fondre doucement, ajoutez la farine, les herbes hachées, remuez jusqu'à ce que le tout ait pris couleur, puis mouillez avec l'eau et l'eau-de-vie; laissez chauffer doucement un quart d'heure, puis mettez le veau coupé en tranches. Laissez chauffer sans bouillir et, au moment de servir, ajoutez l'huile, remuez bien et servez dans un plat creux très chaud, entourez avec les croûtons. On peut augmenter l'importance du plat avec des moitiés d'œufs durs, frits un moment dans du beurre, ou de l'huile, avant de les fendre en deux.

Petit salé aux choux.—Une palette de porc, un beau chou, une poignée de pois écosés, une de haricots verts, deux grosses pommes de terre farineuses, une gousse d'ail (lavée pas épluchée), poivre, pas de sel, une feuille de laurier.

Faites tremper la palette tout un jour, pour la dessaler et changez l'eau plusieurs fois. Mettez-la cuire à l'eau froide, quand l'eau bout, écumez, mettez cuire le chou et les pommes de terre; il faut assez d'eau pour que le salé et les légumes trempent bien, mais pas plus; au bout d'une heure, mettez les autres légumes, laissez cuire encore une heure. Trempez une soupe avec le bouillon de cuisson sur de minces tranches de pain grillées au four, servez le salé sur les légumes bien égouttés, sur lesquels vous avez mis deux ou trois cuillerées de crème double et gouttez pour rectifier l'assaisonnement.

Crème Sambaglione.—Six œufs, un verre de rhum ou de Madère selon le goût, un quart de sucre en poudre, une pincée de cannelle en poudre.

Mettez les six jaunes d'œufs, dans une casserole avec le sucre en poudre et le rhum; mélangez ensemble et mettez sur le feu, en ayant soin de remuer tout le temps avec une cuillère de bois jusqu'à ce que la crème épaississe. Retirez ensuite du feu et ajoutez les six blancs battus en neige ferme; remuez vivement pour que la crème soit mousseuse et versez dans des pots à crème. Servez aussitôt.

Tartines Montpensier.—Douze tartines minces coupées dans du pain de fantaisie rassis, trois cuillerées d'huile, trois œufs, sel, poivre, moutarde.

Mettez l'huile dans la poêle, quand elle est chaude, sans qu'elle fume; placez-y des tartines, faites-les dorer des deux côtés, retirez celles qui sont prêtes et mettez en d'autres, successivement; cassez les œufs, battez-les avec sel et poivre, roulez-y les tartines dorées pour qu'elles en soient bien imprégnées et remettez-les dans la poêle pour les dorer encore une fois, égouttez-les, étendez dessus un soupçon de moutarde et servez très chaud. Une couche de mayonnaise est excellente aussi.

Gribiches (pour le thé).—Trois œufs, même poids de farine, puis de sucre que les œufs, vingt amandes mondées à l'eau bouillante.

Bien mélanger les œufs battus, la farine et le sucre; étendre cette pâte de l'épaisseur

de un centimètre au plus, découper dedans des bâtonnets longs comme les deux tiers du doigt, pas larges, les décorer de filets d'amandes, les mettre sur une plaque de tôle légèrement huilée et cuire au four pas très chaud.

Salade d'orange.—Trois ou quatre belles oranges, un verre de vin blanc pas acide, quatre cuillerées à bouche de sucre en poudre, trois cuillerées de kirsh ou de rhum.

Bien brosser les oranges avec une brosse mouillée, les essayer et les couper en tranches fines et régulières; pour cela, retourner une assiette de porcelaine et se servir d'un couteau qui coupe bien, le rebord du fond de l'assiette retient le jus qui ne se perd pas. Mettre les tranches dans un compotier creux ou dans une coupe de verre, les couvrir de sucre, verser le vin blanc, puis le rhum ou kirsh. Laisser macérer deux ou trois heures et arroser souvent de leur jus, sucrer s'il est nécessaire.

Soufflé impromptu.—Deux œufs, deux cuillerées à bouche de farine, deux autres de sucre en poudre et deux autres de lait.

Casser les œufs dans une terrine, y ajouter doucement en tournant toujours, la farine, le sucre et le lait, battre alors vigoureusement. Verser cette pâte dans un plat creux à gratin, petit; faire cuire à four moyen, c'est vite cuit. Saupoudrer de sucre vanillé avant de servir.

La poudre à pâtisserie.—Il faut joindre à chaque tasse de farine, une cuillerée renversante de poudre à pâtisserie, pour bien réussir les gâteaux.

Mollusques.—Essayez de tremper vos huîtres dans du ketchup aux tomates de Clark, peut-être parviendrez vous ainsi à vous faire à ce mets pourtant délicieux.

Pâtissière, employez le Shortening Bijou de Swift et vous serez surprise fort agréablement de constater combien tartes et biscuits seront légers.

Fricassée au poulet.—Coupez en morceaux deux jeunes poulets que vous placerez dans une casserole avec de l'eau. Laissez mijoter doucement jusqu'à ce qu'ils soient cuits, retirez-les alors du feu, salez et poivrez, mettez un petit morceau de beurre de la grosseur d'un œuf, un peu de céleri. Mélangez un peu de farine ou de lait. Quand la fricassée bouillera, jetez dedans la farine mêlée au lait ainsi que deux œufs battus. Laissez bouillir environ une minute, retirez le tout du feu. Servez chaud.

Crêpes.—Une pinte de lait, 2 œufs, 1 tasse de sucre, 2 cuillerées à table de poudre à pâte, un peu de farine pour épaissir. Faites cuire dans une poêle pas trop chaude. Servez avec du sirop d'érable.

— Courtoisie du service des wagons restaurants du Chemin de Fer National du Canada.

NOUVEAU STYLE

— Quelle heure est-il, savez-vous?
— Ma foi, non, je n'ai pas de montre.
— Comment faites-vous, au bureau? Il y a donc une bonne horloge ou serait-ce que vous entendez sonner l'heure en ville?
— Non, je regarde la dactylo. Quand elle se perd les jours, il est temps de fermer mes livres.

Les Ouvrages Féminins

L'ELEGANT ensemble de cette chambre, séduira sans doute, plus d'une de nos lectrices. Pour l'été, rien n'est plus frais et plus gai que les fantaisies de couleurs, peu coûteuses et vite faites, que Dame la Mode met à l'honneur en ce moment. Mais lorsque la Maison revêt sa toilette d'hiver, un peu plus de recherche est désirable, et c'est alors que la garniture de broderie, ou de dentelle, reprend toute sa faveur.

Celle que nous vous présentons aujourd'hui, est d'exécution facile et plutôt rapide. La bordure est formée d'une dent large et profonde. Entre chaque dent une églantine avec ses feuilles se détache sur fond de brides festonnées. L'effet de cette bordure est très réussi.

L'éternel Cupidon ne trône plus au milieu du couvre-lit. En son lieu et place, un paon majestueux étale sa queue magnifique ; le même paon se retrouve sur le rideau-store, et sur le coussin de chambre, qui, suivant la monture qu'on lui donnera, peut facilement devenir un coussin de lit.

Le paon se fait au richelieu, sauf quelques contours plus délicats, qui se font au point de cordonnet bien régulier ; même chose pour la colonne et les fleurs.

On nous demande souvent s'il est préférable de faire le richelieu à point de feston ou roulé ; ce dernier genre de broderie s'appelle l'anglaise à brides. Contrairement à ce que beaucoup de personnes s'imaginent, et ce dernier point est au moins aussi ancien que l'autre. Sa vogue croissante, dans les derniers temps, vient surtout de la diffusion plus grande de la broderie madère et italienne, où l'anglaise à brides est presque exclusivement employée. En général, on se sert de ce dernier genre pour les travaux délicats, alors que le richelieu festonné a plus d'effet pour les larges broderies, où une plus grande solidité est désirable. On ne saurait d'ailleurs poser aucune règle à cet égard ; l'important, dans les deux cas, est de bien attacher les brides, et surtout, de ne pas choisir pour essayer un nouveau point dont on n'est pas encore sûr, un travail de longue haleine, où une faute d'exécution serait plus grave que dans un morceau sans importance. Il faut bien se convaincre qu'une broderie simple, mais bien faite, est infiniment préférable à une autre, plus élaborée, mais dont l'exécution laisse à désirer.

On peut obtenir cette garniture de chambre, à notre magasin soit les patrons, soit tout étampée.

Bande de bordure, patron au carbone, 25 cts ; chacun des grands paons, 25 cts ; dessus de bureau, 25 cts ; rouleau, 20 cts ; écran, 20 cts ; coussin, 20 cts. Pour les abonnées de la Revue Moderne, 20% de remise sur ces prix.

Tout étampés sur coton fini toile, couvre-lit, 2 2-3 verges de long, sur 90 pouces de large, \$5.50 ; avec le coupon de la Revue, \$5.00. Dessus de bureau, chacun, \$1.00 ; avec le coupon, 85 cts. Store, 40 pouces de large, sur 2 verges de haut, \$2.25 ; avec le coupon \$2.00. Ecran, forme, 35 cts ; broderie, 25 cts ; 20 cts avec le coupon. Coussin, rond de 15 pouces, mêmes prix que l'écran.

Sur pure toile suivant qualités, couvre-lit, \$9.00 et \$11.50 ; pour les abonnées de la Revue, \$8.25 et \$10.75. Dessus de bureaux, chacun, \$1.50 ; avec le coupon de la Revue, \$1.25 ; meilleure qualité, \$1.75 ; avec le coupon, \$1.50. Store, \$3.25 ou \$4.10 ; avec le coupon, \$3.00 ou \$3.75 ; écran, 30 cts ; avec le coupon, 25 cts. Coussin, rond de 15 pouces, mêmes prix que l'écran. Meilleure qualité, 5 cts de différence.

Travaux féminins de la Revue Moderne

Veuillez trouver ci-inclus le montant de.....

pour le modèle No.....

Nom.....

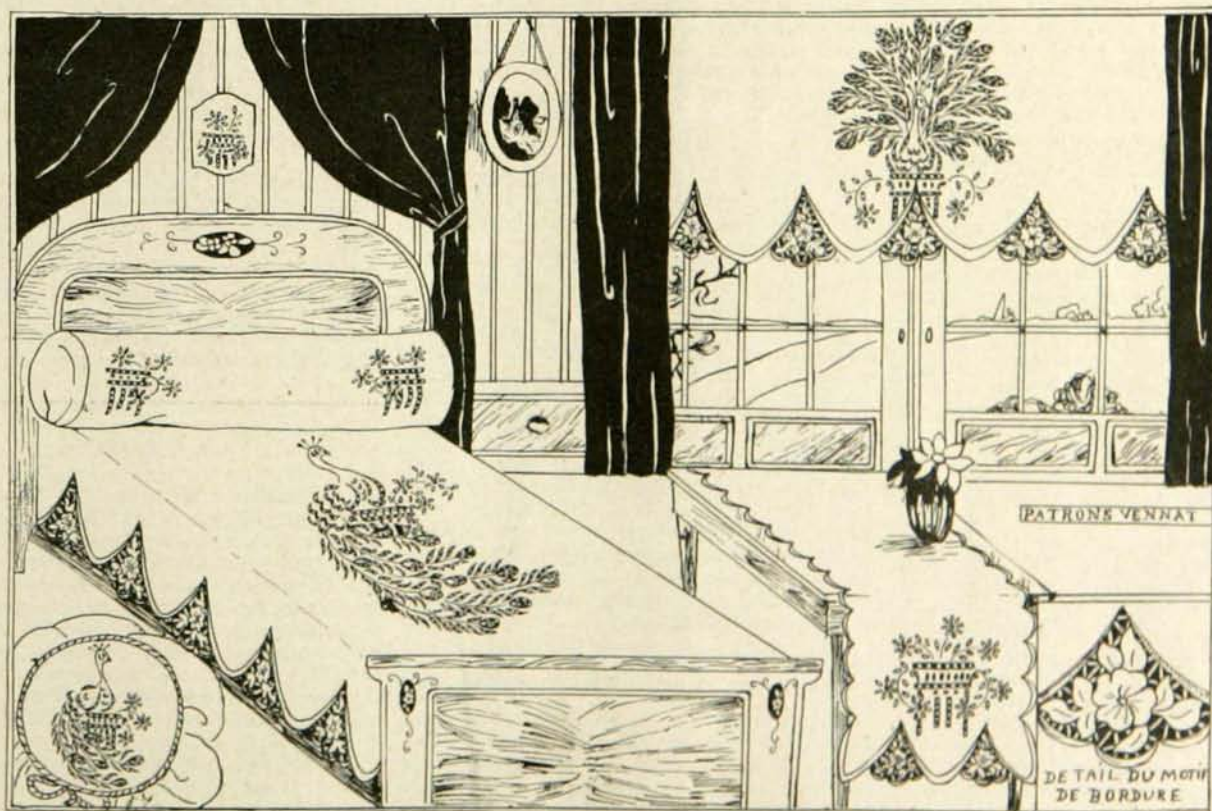
Adresse.....

Veuillez présenter ce coupon avec chaque achat

à la Maison RAOUL VENNAT

340 Est, rue Ste-Catherine

Montréal





COURRIER de MADELEINE

VOTRE VIEIL AMI.—Oui, mon vieil ami, celui que je n'ai jamais vu, et que je ne verrai peut-être jamais, qui est resté attentif à toute ma vie, comme si je lui étais quelque chose. Peut-on concevoir pareil abnégation dans l'amitié. Car enfin nos amis, il nous demandent de l'amabilité, des sourires, des dévouements, et quelquefois des sacrifices. Vous, vous êtes resté dans le plus strict incognito. Vous avez voulu être strictement celui qui donne et ne reçoit jamais. Vous rappelez-vous lorsque j'étais à mes débuts à la Patrie, et comme vous saviez que je n'étais pas bien vieille, quel souci vous aviez des distractions que ma bourse me permettait. Sitôt qu'il passait un grand artiste, ou quelque pièce susceptible de m'intéresser, je recevais de source inconnue les deux billets qui me permettaient un plaisir que mes modestes revenus me refusaient... Je vous priais de n'en rien faire, que cela me gênait de recevoir ainsi de si délicates attentions d'une personne qui m'était totalement inconnue, et vous me répondiez que c'était une joie rare pour un ignorant comme vous de me procurer les saines joies artistiques et intellectuelles dont j'avais besoin. Si vous saviez qu'une œuvre m'était chère vous y souscriviez. Enfin vous vous êtes pendant quelques années étroitement attaché à me faire plaisir, sans que je puisse même vous adresser autre chose qu'un merci anonyme. J'ai souvent pensé que des cœurs comme le vôtre, il n'en existait pas, et de fait je n'en ai jamais rencontré. Vous viviez loin de moi... mais malgré votre silence de vingt ans, vous m'avez suivie pas à pas, et vous savez tout de ma vie comme si je vous l'avais racontée... Tout cela m'intrigue comme un grand mystère... Vous avez découpé les photos que les journaux ont publié de moi, puis de ma petite. Vous vous intéressez à elle, vous voulez qu'elle soit heureuse et qu'elle me rende heureuse ! Vous avez peur que je ne devienne la proie d'une brutalité ou d'un égoïsme qui pourraient croiser ma vie. Vous sentez que je suis restée aussi sentimentale qu'à vingt ans, et vous me mettez en garde contre moi-même. Mais ce secret que vous avez si longuement gardé ne me le direz-vous jamais. Ne m'apparaîtrez-vous pas quelque jour, pour me dire : C'est moi "Votre vieil ami" ? Vous dites que vous êtes laid et rustre, que vous n'êtes ni instruit, ni raffiné... Mais vous avez la plus belle éducation celle du cœur, le plus beau sentiment, la délicatesse, la plus belle vertu, l'oubli de soi... et vous me croyez assez vaine pour être désappointée en vous voyant, et pour ne pas vous accueillir avec l'amitié que je vous dois depuis tant de temps, et qui est, je vous l'affirme la chose la plus précieuse, la plus noble et la plus douce qui m'ait jamais effleurée. Si je vais continuer de travailler, de donner toute ma pensée de faire du bien aux "bougres" de votre sorte. O les bougres de votre sorte que la vie n'en est-elle peuplée ! En tout cas, et je vous l'ai dit et répété sans vous convaincre, il y a bien des années, si jamais vous vous décidez à rompre cet anonymat qui m'agace si fort, je vous tendrai mes deux mains, et nous serons amis comme nous le sommes là, à la vie, à la mort. Si vous jugez au contraire qu'il faut garder à notre amitié ce piquant peu banal, je n'y puis rien, mais d'avoir reçu votre lettre m'a causé une joie infinie dont vous ne pouvez mesurer l'intensité. Si je vous disais qu'après avoir poussé une pointe jusqu'à mon hôtel de Paris,

et s'être amusée en ville, elle ne m'a apporté qu'hier sa belle émotion vous en seriez étonné, puisqu'elle est datée du 23 janvier, le jour même où je m'embarquais pour revenir au Canada. Et puis je sortais d'une petite crise que l'égoïsme, et peut-être la fatuité de quelqu'un me valait, et vos lignes me sont tombées sur le cœur comme un baume guérisseur. Dorénavant, je me ficherais de tous les ambitieux, les oublieux, les gradiloquents, je saurais que je possède toujours mon ami inconnu et que cet ami a un cœur qui vaut mieux que tous les autres cœurs. Ce que je vais faire ? Travailler, vivre comme j'ai toujours vécu, prendre mes distractions où je les ait toujours cherchées, et puis regarder mon enfant vivre. Mais je ne voudrais pas la voir souffrir, et quand je serai trop triste ou trop seule, je vous mettrai un mot au courrier, vous me répondrez comme vous m'avez toujours écrit, sans fierté et sans manière. Tout le monde n'a pas la chance de faire un cours classique, mais tout le monde n'a pas la chance de posséder une âme aussi noble que la vôtre. Et ce n'est que cela qui compte... Mais oui, j'ai des amis et des amies, et que j'aime beaucoup, seulement si je connais leurs belles qualités, je n'ignore pas non plus leurs défauts. Tandis que de vous, je ne sais de vous que l'incomparable et délicate bonté. Vous avez raison, l'incognito a du bon. Et songez bien qu'après m'avoir retrouvée à travers le monde, vous n'avez plus le droit de ne pas rester mon vieil ami, et je puis dire mon meilleur ami.

MAMICHE.—Tout cela est très curieux, petite Mamiche, et je vous avoue que ma psychologie ne se débrouille guère dans votre cas. Il me faudrait d'autres précisions. Votre mari ne veut pas d'enfants pour que vous restiez toujours jolie, mais depuis quand la maternité a-t-elle enlaidi les mères. Et vous, vous désirez ce petit enfant qui perpétuera votre très grand sentiment. Vous êtes une vraie femme, petite Mamiche, et vos vœux seront comblés quelque beau jour, croyez-m'en.

PIERRETTE.—Vous êtes très amusante petite fille et très-fine. Vous gagnerez tous vos points, mais ne faites pas celle qui veut avoir le dernier mot... Soyez diplomate !

CELLE QUI VOUS REVIENT.—Vous aussi. Mais ce que la vie vous a fait la vilaine, de la jolie fille riieuse, elle a créé une femme triste. Laissez faire, allez, et ne prenez pas plus de peine qu'il n'en faut. Trouvez vous une distraction, une vraie, jouissez-en pleinement, et quand cela deviendra trop terne courez-y. Si je crois les hommes plus intelligents que les femmes ? Mais non. Et si nous sommes moins fortes en politique et en économie sociale et politique tout aussi qu'en droit et en médecine, nous avons une intuition qui nous sert joliment bien. Malheureusement il y a des femmes qui sont des hommes, et des hommes qui sont des femmes, espèces absolument haïssables et qui gâtent l'humanité.

ARACADIA.—Tout ceci est faux d'un bout à l'autre, et n'en ayez cure je vous prie.

MANCHOT.—Vous avez perdu un bras à la guerre, et après avoir été le héros que l'on célèbre vous êtes devenu le malheureux que l'on délaisse... Je comprends ce que peut être votre rancœur. Mais ne vous laissez pas abattre. Vous avez besoin d'une amitié ?

La mienne vous sera-t-elle douce ? Si, oui, je vous l'offre dans toute sa simplicité et sa sincérité. Vous me direz ce que je puis faire pour vous, et nous essayerons à nous d'eux d'effacer le gros pli sombre qui défigure votre beau front. Le monde est égoïste et jouisseur. La vue de la maladie l'ennuie et le fait fuir, mais il y a encore des cœurs fervents qui se souviennent, et je vous promets de vous mettre en contact avec des âmes qui sauront vous comprendre et vous admirer.

PETITE PESTE.—Je ne m'étonne pas de vos déboires. Pour être aimée, il faut être aimable, essayez, et vous m'en direz des nouvelles.

ANNIE.—A qui vous adresser ? Je pourrais difficilement vous donner une adresse, mais je le ferai volontiers si vous me le demandez privément, et je vous enverrai au médecin à qui je confierais mon existence comme celle de mon enfant.

MADELEINE

COMMENT RIEZ-VOUS ?

Il y a un "professeur" italien qui a essayé de se tailler une belle popularité en pratiquant ce précepte : "Laissez-moi entendre votre rire et je vous dirai qui vous êtes".

D'après ce spécialiste, le rire serait beaucoup plus caractéristique que l'écriture. Et s'il suffit, aux graphologues, de quelques jambages pour deviner votre tempérament, vos défauts et vos qualités, cet homme perspicace se charge de le deviner encore à moins, puisqu'il lui suffit soi-disant de tendre l'oreille à vos moindres éclats de rire pour être fixé sur votre compte. C'est pourquoi je vous demande comment vous riez. Voici d'ailleurs la clef de ce code inédit :

Le meilleur rire, c'est le cordial : "Ha ! ha ! ha !" Il sonne clair et franc. Avec lui, rien à craindre, on peut avoir confiance. Par contre, méfiez-vous du "hé ! hé ! hé !" Il dénote un esprit chagrin. Méfiez-vous encore plus du "hi ! hi ! hi !" On ne peut compter sur une personne qui rit ainsi, car c'est l'indice d'une nature versatile. Le "ho ! ho ! ho !" a du bon. On peut l'accueillir sans crainte, car il est le fait des âmes fortes et généreuses. Mais le "hu ! hu ! hu !" ne sonne pas faux pour rien. C'est le pire des rires. Quiconque rit ainsi doit être tenu en suspicion de prime abord.

A L'ECOLE

Le Maître.—Silence, dans le rang !... Benjamin, la paix ! Combien de fois n'ai-je pas dit que je n'aime pas que l'on claque des doigts pour attirer mon attention ?

L'élève Benjamin qui, effectivement, claquait tant qu'il pouvait des doigts, se tait soudain et ne demande plus à parler au maître avant que celui-ci ait fait rentrer les enfants en classe. A ce moment, toutefois, comme l'instituteur, revenant à lui, l'interroge sur ce qu'il avait à dire, il répond candidement :

— Oh ! cela n'a plus d'importance, monsieur. Il est trop tard maintenant. Vous aviez laissé tomber votre stylo. Un vagabond l'a ramassé. Tous deux sont loin.



Les études graphologiques devront être ainsi adressées à l'avenir :

**Claude Ceyla, B. P. 235,
Saint-Hyacinthe, P.Q.**

ALBERTE.—L'esprit est précis, clair et sensé. Elle a peu d'imagination : elle observe finement et raisonne juste. Beaucoup de nervosité, peut-être accidentelle, est indiquée dans ce manuscrit, l'humeur est variable, la gaieté et la tristesse se succèdent rapidement et sans cause. Expansive, elle a besoin de confiance et d'affection, la sensibilité est vive. L'activité est capricieuse comme l'humeur et d'ailleurs lui est subordonnée.

Bien plus timide qu'elle ne le paraît, une ombre suffit à la faire reculer, se taire, à arrêter ses meilleurs élans.

La volonté est impulsive, ardente, autoritaire, et devant l'opposition cette volonté peut être dure et cassante. Faite pour être pratique, elle ne l'est pas et elle manque d'ordre totalement quoiqu'elle aime bien qu'on le fasse autour d'elle. Bonne et généreuse, elle n'a pas d'égoïsme et elle sait se dévouer, mais ce dévouement manque de constance : il est trop gouverné par l'impressionnabilité pour être régulier.

Si elle est malade dans le moment, il y a alors dans l'écriture des signes qui dénotent des états accidentels et qui ne donnent pas la note juste.

JACQUES DES GACHONS.—Un homme intelligent dont l'esprit est ouvert, actif, très logique et très juste. L'imagination et la raison sont parfaitement équilibrés et donnent le sens juste des proportions et un jugement sûr.

C'est un grand impressionnable, très sensible et un peu nerveux. L'humeur est très inégale. La volonté est énergique, courageuse et remarquablement opiniâtre. Il est fin, réservé et ne se livre pas facilement. Le cœur est bon et affectueux. Bonne volonté et ambition. Il apprécie toutes les bonnes choses de la vie et il ne pratique certainement pas l'austérité. Activité ardente et travail facile.

GRIFFON.—Imaginative, impressionnable, très délicatement sensible, elle est tout cœur et tout sentiment ; remplie d'illusions, elle a aussi quelques préjugés et elle est portée à bien des exagérations.

Très bonne, tendre, généreuse, dévouée et sincère. Elle a une humeur variable. Elle est expansive et démonstrative, et elle parle beaucoup. La volonté est impulsive, ardente, active et forte, tout à la fois résolue et obstinée. Elle tient à ses idées qui sont bien personnelles, elle contredit et discute vivement et parfois de façon un peu agressive. Tout cela ne l'empêche pas d'avoir assez de souplesse et de subir facilement les influences fortes. Accès de tristesse et de dépression pénibles. Elle ressent profondément les froissements, elle en a de la peine, mais elle ne se fâche pas car elle n'est pas susceptible. Elle a aussi des gaietés exubérantes, elle aime l'imprévu et la fantaisie.

Plus sérieuse qu'elle ne le paraît.

A CHANTILLY.—D'une sensibilité et d'une délicatesse féminines, c'est un nerveux

dont l'humeur est très inégale et qui a peu d'empire sur lui-même pour dissimuler ses impressions. Il a l'esprit de contradiction à un haut degré, il discute sans douceur, avec ténacité et jusqu'à la querelle. Porté à critiquer, un peu soupçonneux, il n'est pas facile malgré ses grandes qualités.

Ambitieux, actif, énergique, il veut toujours avoir le dernier mot. Droit et sincère, il est surpris que cette disposition lui attire des désagréments et il est porté à accuser les autres d'injustice quand c'est lui qui se trompe surtout dans sa manière d'avoir raison.

Bon, dévoué, pratique, économe. Trop porté à critiquer et à grogner.

PRINCE CHARMANT.—Nature un peu froide, où la sensibilité est plus profonde et est due à l'imagination qui est vive, créatrice d'illusions et souvent nuisible à la sûreté du jugement. Ces exagérations de l'imagination sont contrebalancées par le sens positif et pratique qui s'accroît de plus en plus. Il a une bonne opinion de lui-même, de l'assurance et il manque un peu de simplicité : tout est un peu étudié chez lui et c'est très visible. Bon cœur, pas plus d'égoïsme que la plupart, il attendra cependant plus des autres qu'il n'est prêt à leur donner, et il voudra toujours tenir le premier rôle.

La volonté est plus vive que forte : elle est suffisante cependant, et je le crois travailleur, soigneux et persévérant. Il est sincère, il se monte facilement la tête, mais je ne crois pas qu'il ait une nature très tendre : les tendres s'oublient plus que ce prince Charmant n'a l'intention de s'oublier.

FROU FROU.—Nature toute simple, spontanée et naturelle, facile à connaître car elle ne cherche pas à dissimuler et elle se laisse voir telle qu'elle est. On la trouve un peu bavarde, et parfois, elle en devient imprudente et un peu indiscrete. Bonne, affectueuse, sensible, elle est facilement attristée et un peu susceptible. Elle a une tendance à critiquer et à juger les autres qui nuit un peu à la bienveillance.

Elle aime à dire sa façon de penser, à l'affirmer par la contradiction et la discussion. La volonté est vive, ferme et constante : je lui vois de l'obstination et assez d'endurance.

L'humeur est capricieuse. Sans être très sérieuse, elle a du bon sens et du sens pratique. Traces de défiance.

GISELE DU VAL.—Sensible et tendre, elle n'est ni réfléchie, ni pratique, mais elle peut le devenir. Vive, ardente, elle parle et agit avec précipitation et sans soin. Bonne et capable de se dévouer mais pas toujours disposée à le faire. Volonté capricieuse, petits emportements, actes d'indépendance à côté d'une extrême facilité à subir les influences. L'activité est molle, inégale et pour devenir très travaillante elle a du progrès à faire. Peu d'ordre et pas d'exactitude, enfin, en tout, le manque de soin et le désir de se débarrasser de sa tâche. Impatience, caprice et irritabilité nerveuse. Peu de vanité, beaucoup de générosité, aucun sens d'économie.

ALMA D.—(Ce n'est pas Mimi Pinson ?)—Bonté, droiture, parfaite simplicité sont bien clairement révélées dans cette écriture. Elle est affectueuse mais timide, réservée, et peu portée aux démonstrations de tendresse : active, généreuse, à son devoir, elle la témoigne par ses actes. Un peu nerveuse, délicate et d'humeur variable.

La volonté ferme et vive ne manque pas d'une souplesse qui lui facilite bien des choses.

Facilité à s'attrister et à s'effrayer des difficultés. Grand besoin d'affection et d'approbation. L'écriture témoigne de gran-

de fatigue ou de maladie. Conscience droite et beaucoup de sincérité.

GERMAINE L.—Elle a une imagination vive, beaucoup de sensibilité, un vif besoin d'affection et de dévouement. Un peu de jalousie se mêle à l'affection, combattue par le bon sens et la générosité. Elle est active, elle a de l'initiative et une nature assez optimiste qui voit le meilleur côté des choses. La spontanéité et la simplicité unies à la vivacité lui donnent beaucoup de vie et d'animation.

La volonté est résolue, obstinée, vive et forte en général : je vois ici et là, des indices d'hésitation, de faiblesse qui la laissent désarmée dans certaines occasions. Elle est active, courageuse, un peu dépendante.

Un peu de susceptibilité mais pas de rancune, elle est trop généreuse.

MIREILLE.—Délicate, gaie, animée, elle est aimante et très délicatement sensible. Le sens pratique se développera et elle peut apporter de l'attention et du soin à ce qu'elle fait. Elle a des goûts délicats et élevés, une imagination qui porte à la rêverie sentimentale. Beaucoup d'orgueil et un peu de vanité susceptible. La volonté est plus faite pour la résistance que pour l'initiative : l'obstination est habituelle, douce, muette, et pas facile à vaincre.

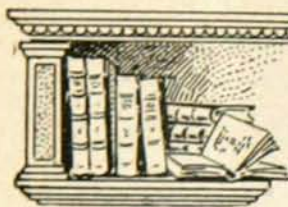
Elle a du bon sens, le sens de la justice et du devoir. L'humeur est variable ; quand elle n'est pas bien disposée, elle a des raideurs et des entêtements brusques. Généralement aimable etieuse.

ENFIN.—Légère, capricieuse, elle a une imagination qui nuit sérieusement au jugement. Délicate et sensible, elle est d'humeur fantasque. Elle n'a ni sens pratique, ni ordre. L'activité est très variable et va de l'agitation fiévreuse à la mollesse inerte. Aucune vanité, elle est simple et impulsive, elle parle et agit étourdiment sans prévoir les conséquences de ses paroles et de ses actes. Pas de volonté : seulement des impulsions irréflectées et des obstinations déraisonnables. Elle est affectueuse et elle a besoin d'affection, de direction. Le déséquilibre, par suite de l'exaltation sentimentale est à craindre si, au lieu de gouverner l'imagination, ou l'alimente, et si la raison n'est pas plus exercée. Bon cœur, sensibilité délicate, peu d'égoïsme.

MALINE.—Sensée, réfléchie, elle a également d'esprit pratique et d'imagination pour assurer un bon équilibre de qualités pratiques et de qualités aimables. Vive, enjouée, délicatement sensible, elle est facilement chagrinée mais elle n'a pas de susceptibilité. La bonté est grande, l'égoïsme à peu près nul, elle est active, il en résulte un dévouement facile et efficace. La simplicité est charmante, la droiture et la sincérité sont grandes, ce qui accentue son charme bien féminin. Besoin d'affection, et besoin de se dépenser pour ceux qu'elle aime. Elle a du jugement, aucun orgueil, pas de vanité. Humeur égale et douce. La volonté est douce et persévérante, ni très résolue, ni très tenace : elle subit sans résistance la volonté de ceux qu'elle aime, c'est une de ses nombreuses manières de les aimer. Elle est gracieuse et aimable. Capable et adroite, elle doit conduire parfaitement sa maison et en faire un asile de paix.

MISS HOURI.—Non, je n'ai pas reçu cette lettre. L'aviez-vous adressé à La Revue Moderne ou à moi personnellement ? Répondez à mon adresse et si vous pouvez avoir de cette écriture je vous ferai l'étude. Etait-ce un mandat-poste ou des timbres ?

CLAUDE CEYLA.



LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE



LES HUIT PARADIS, par la Princesse Bibesco.

C'est avec "le Perroquet Vert", paru l'an dernier que la princesse Bibesco conquiert la faveur du public. La librairie Grasset publie son carnet de route en Perse : "Les Huit Paradis".

"Huit Paradis, Madame? Cela fait beaucoup de bienheureux!" c'est ainsi que Remy de Gourmont saluait le premier livre de la Princesse Bibesco, à son apparition, livre enchanteur, où la plus vieille civilisation du monde, celle des hauts plateaux de l'Asie, se reflète dans ce merveilleux miroir : une âme de dix-sept ans.

Robert de Montesquiou signala, le premier, dans le "Figaro", l'aurore de ce talent de femme, et dans des pages enthousiastes et subtiles, placées au début de ses essais critiques : "Têtes d'Expression", il se plaît à célébrer l'œuvre et le jeune auteur.

L'éclatante originalité de ce début, auquel un esprit comme celui de Montesquiou ne se trompa point, devait émouvoir aussi en Marcel Proust le psychologue et l'artiste. Il écrivit à la princesse Bibesco cette belle et curieuse lettre :

"Princesse, la tristesse de savoir que vous êtes partie pour longtemps est plus grande maintenant que je vous ai revue, que vous m'avez longuement parlé, que j'ai lu ce livre, et regardé cette suite ininterrompue d'aquarelles admirables et limpides. Quel nom peut-on donner à cette œuvre d'art nouvelle qui s'adresse à tous les sens à la fois, les enchante tous, tous et même l'intelligence philosophique, en même temps que l'odorat et le toucher, que (je parle à un philosophe) ce qu'on appelle, tout court, les sens. Et il y a même, si l'on peut donner ce vilain nom à de belles choses, de la critique littéraire (je ne pense pas seulement à tout ce folklore oriental que vous inventez bien, je suppose, un peu, ou à l'épigramme funéraire, mais à ces pages délicieusement peintes en turquerie XVIII^e siècle, où vous faites tout un décor, toute une atmosphère à ce vers de Bajazet)".

"...Et cette gaieté enfantine qui doit seule pouvoir vous aider à porter le poids de votre pensée perpétuelle, gaieté dont la traduction et le commentaire verbal seraient bien charmants si quelque jour vous vouliez nous mimer vos "salutations à n'en plus finir" à Azodos-Sultan."

"Vous êtes un écrivain parfait, Princesse, et ce n'est pas peu dire quand, comme vous, on entend par écrivain tant d'artistes unis : un écrivain, un parfumeur, un décorateur, un musicien, un sculpteur, un poète..."

Marcel Proust.

— (Editions Bernard Grasset).

VERS LE BEAU...

par Maria Sylva est un livre de poésie, je dis de poésie, où tout est harmonie et grâce, où l'on sent vibrer une âme, une âme éprise d'idéal et de beauté, qui ne voit à travers la vie que l'harmonie dans les choses et la vérité dans les êtres. Maria Sylva est une femme, et une femme supérieure. Elle dirige pour les jeunes filles un institut qu'en bonne Française elle a nommé "Jeanne d'Arc", et qui rend à Ottawa d'incalculables services. Comme son livre est bien intitulé "Vers le

Beau", puisqu'il reflète la splendeur d'une âme qui n'a connu que la douceur, la charité et la justice, et que la laideur n'a jamais effleurée, mais que la pitié a toute pétrie. Nous recommandons ce joli volume à l'attention de nos lectrices qui y trouveront une réconfortante lecture.

SASKATCHEWAN.

M. Lucien Provencher, bien connu à Montréal, et qui a fait de brillantes études à l'Université de Montréal, vient de publier sur la Saskatchewan, qu'il habite maintenant, un fort joli opuscule illustré de la plus intéressante façon, et intelligemment conçu, de façon à faire mieux aimer la patrie nouvelle de l'auteur. Nous félicitons bien sincèrement M. Provencher de ce succès qui marque un joli talent.

À la réunion annuelle de l'Association des Auteurs Canadiens, section de la Saskatchewan, tenue mardi le 14 avril dernier à Regina, M. Lucien Provencher, de cette ville a été élu membre du Comité Exécutif de l'Association pour la Saskatchewan, et représentera cette dernière à la grande convention générale de l'Association des Auteurs du Dominion, qui aura lieu en juin prochain à Winnipeg, Manitoba.

M. Lucien Provencher est le seul canadien-français qui soit membre de l'Association des Auteurs Canadiens dans la Saskatchewan, et ses compatriotes de langue anglaise ont fait preuve de largeur de vue et ont rendu hommage à son talent de journaliste et de publiciste en l'élevant membre du Comité Exécutif de l'Association précitée.

L'OR, par Blaise Cendrars.

Blaise Cendrars qui fut, lui aussi, mais avant tous autres, dadaïste, surréaliste, etc., nous donna, même dans cette forme outrancière, des œuvres remarquables, qui lui valurent une réelle célébrité dans le petit monde des lettres.

L'OR; la merveilleuse aventure du Général Johann August Suter, est son premier roman.

Sans doute ce n'est pas une œuvre du genre de "Kodak", de "Formose", de "Feuilles de Route", de "J'ai Tué" (dont les trente pages étranges forment d'ailleurs l'un des plus beaux récits de guerre). Mais n'est-ce pas tant mieux que le grand public puisse apprécier enfin le vrai aspect du talent d'un de ces jeunes hommes qui s'appliquent trop souvent à le cacher sous une apparence paroxoxale et hermétique?

Le général Johann August Suter, cet aventurier suisse dont Blaise Cendrars nous raconte l'histoire, invraisemblable et pourtant scrupuleusement vraie, fut involontairement le premier des chercheurs d'or de Californie.

Il était devenu à force d'audace, le fondateur et le maître des riches territoires de Californie dont il avait fait une sorte de Paradis patriarcal. Propriétaire de tous les terrains sur lesquels devait s'élever San-Francisco, et des milliers d'hectares aux environs, où furent découverts des filons aurifères, nous le voyons ruiné du jour au lendemain par la découverte de l'or... Ni justice ni loi, ne purent défendre l'infortuné contre la spoliation : dix états américains, trente mille habitants, lui devaient des centaines de milliards aux termes des lois : il mourut à demi fou,

misérable après une heure d'apothéose, ayant vécu maigrement d'une rente du gouvernement.

D'une si merveilleuse aventure, que ne pouvait tirer la fantaisie étourdissante de Blaise Cendrars?

Livre amusant, au demeurant : ce qui ne gâte rien.

— (Edition Bernard Grasset).

DE CI DE LA...

Est un joli livre écrit tout simplement, tel que pensé, gentil et modeste, qui a pour auteur Mademoiselle Yvonne Couet de Lévis. Par une attention touchante, elle consacre son premier chapitre "Aux miens" à ses "pays", qui ont dû accueillir cette aimable offrande de toute leur sympathie affectueuse. Mademoiselle Couet est une grande amie de la Revue Moderne, et depuis longtemps le Courrier de Madeleine reçoit cette amie sympathique et bien douée. Nous la considérons donc comme de notre grande famille, et à ce titre, nous souhaitons à son talent charmant tout le succès qui lui est dû.

"LERMONEC" :

que M. Gabriel Gobron, son auteur, nous envoie avec une aimable dédicace est un livre, un roman plutôt de mœurs tout à fait locales et racontées avec une verve étourdissante qui nous séduit, et n'oublie par les expressions savoureuses dont quelques unes sont aussi de chez-nous. Ce roman nous rappelle, souvenir toujours précieux, — combien nous sommes Français. C'est dans la région lorraine que M. Gobron a situé son roman, et cela nous permet de constater que la Lorraine a fourni son contingent dans la colonisation canadienne, constatation qui n'a rien pour nous déplaire, au contraire, qui nous ravit ! Ils sont bien un peu bavards les paysans de M. Gobron, mais que faire en un village à moins que l'on n'y jase ! Sous ce rapport bien des grandes villes sont de tout petits villages. Ce roman est écrit pour des gens susceptibles d'en apprécier la saveur, et d'en apprécier l'humour, c'est-à-dire pour ceux qui ont suffisamment lu, pour ne pas croire que la Lorraine est entièrement peuplée des personnages que M. Gobron a racontés d'une façon si amusante.

— (Editions de "L'Âme Gauloise").

L'ATMOSPHERE.

Nous recevons de la librairie Hachette ce livre de science qui est intéressant et offre une précieuse documentation. Nous souhaiterions le voir entre toutes les mains, car à notre époque où les scientifiques rallient le plus de suffrages, cette œuvre offre des données fort utiles ; illustré de 122 gravures, il offre une documentation des mieux ordonnées et des plus claires.

LE POÈME DE JEANNE D'ARC.

La vie de cette sublime Française devait intéresser le talent poétique de Madame Aline Henry, aussi n'avons-nous pas été étonnés de recevoir de la gracieuse poétesse de Lyon une plaquette présentée de façon artistique, et où la vie de Jeanne d'Arc était enchassée en des vers magnifiques. Nous remercions cette amie de France qui ne perd jamais l'occasion de témoigner de son amitié envers la Revue Moderne qui est fière de la compter au nombre de ses lectrices les plus distinguées.

LOUIS CLAUDE.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS — la 5 sous du mot. La Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'introduire dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens général de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

LES MARGUERITES vont bientôt refleurir... Qui en effeuillera avec Georgette Dewalter, casier 48, Rivière du Loup, Centre.

ETRANGERE (30 ans) vivant isolée, ancienne et brillante Elève de "La Vie dure", idées larges, esprit cultivé, sens musical développé, demande correspondants de même Ecole, européens de préférence et spécialement de nationalité française, bretonne ou belge. Berthe Fasquelle, casier 4, Station Delorimier, Montréal.

VOLEZ joyeux papillons vers Muguette, Rose et Marguerite. Casier 805, Bureau de Poste, Montréal.

FLO aime et console: Flo, Casier Postal 152, St-Sauveur, Québec.

DESIRE correspondants instruits et distingués. Pierrette P., Casier 342, Station H, Montréal.

JEUNE FILLE de bonne éducation, demande correspondants distingués, de 30 ans et plus. But...? Rolande Lavigne, Casier 1255, Bureau Central, Montréal.

QUI CUEILLERA le premier la petite rose de mai...? Roseline Després, B. P. 76, Trois-Rivières, Qué.

JEUNE FILLE distinguée demande gentils correspondants. Ruth des Islets, Petit Pré Est, Co. Montmorency, P. Q.

JEUNE FILLE distinguée demande gentils correspondants. Gisèle D'Ombre, Petit Pré Est, Co. Montmorency, P. Q.

JEUNE BRUNETTE de 24 printemps demande à correspondre avec gentils messieurs aux cœurs tendres et sympathiques. Mlle Germaine B., 11 rue Ste-Rose, Montréal.

JEUNE FILLE instruite, honnête, bonne apparence, désire correspondants distingués de 27 ans et plus. Huguette Briand, Casier 84, Montréal.

JE M'ENNUIE. Jeunes Montréalais venez me distraire. Violette Després, Sorel.

FILLE, 27 ans, bonne, affectueuse, distinguée, désire connaître garçon ou veuf, 30 à 40 ans. Georgette, Saint-Fabien, Comté Rimouski.

HATEZ-VOUS de connaître les rêves de "Val des Bois" distingués correspondants de 25 à 35 ans. 48, Parc Lafontaine, Montréal.

SŒUR DE MEDECIN, 23 ans, désire correspondre avec professionnel distingué. But: distraction littéraire. Jacqueline de La Tour, Prof., St-Germain, Comté Drummond, P. Q.

QUI DE VOUS, gentils Valentinos de 19 à 24 ans, viendraient conter fleurette à une jeune blonde manitobaine de 19 printemps. Marcelle Darling, General Delivery, Winnipeg, Manitoba.

MONSIEUR d'âge mûr, incompris, désire correspondre avec personne intelligente et

sympathique. J. Wilkins, Casier postal 3163, Bureau de poste, Montréal.

JEUNE INTELLECTUELLE, isolée, incomprise, recherche cœurs sympathiques. Isabelle Massey, Station B, Montréal.

QUI VIENDRA égayer "Charlotte Canadienne", General Delivery, Station S, Montréal.

MAUD cherche un grand ami. Maud De Villiers, General Delivery, Station S, Montréal.

HELENE LEBLANC, désire correspondants distingués, Casier 642, St-Jean sur Richelieu, P. Q.

GRIS-GRIS voudrait bien fasciner correspondants de vingt-huit ans et plus. Casier Postal 152, Saint-Sauveur, Québec, Qué.

QUI M'AIMERAIT? (Photo exigée). Jean Joubert, Ville St-Pierre, Montréal.

QUI AIMERAIT correspondre avec Reine De Varennes, Poste Restante, Trois-Rivières.

BIENVENUE à mes gentils correspondants, Thérèse de Sévigny, Poste Restante, Trois-Rivières.

VEUVE sérieuse, distinguée, correspondrait avec messieurs de même qualité et bonne position. Simone C., 310 Patricia, N.-D. de Grâce, Montréal.

CELIBATAIRES de 25 à 35 ans, venez causer avec Madeleine Joly, 1174 St-Hubert, Montréal.

CORRESPONDANTES demandées. Emile Caviola, Casier 1620, Montréal.

QUI VIENDRA distraire un jeune homme qui demande une correspondante sérieuse de 18 à 20 ans. Jos. Morin, Missanabie, Ont.

CANADIENS ou Américains comprenant le français, venez distraire Rolande de Vimore, Lac des Iles, Comté Labelle Québec.

LIVRES et REVUES

PAR LOUIS CLAUDE

LE BIC.

M. l'Abbé Joseph Michaud après son œuvre si intéressante sur la Vallée de la Métapédia ne pouvait rester inactif et il s'en est remis bravement à la besogne pour écrire, cette fois, les étapes de cette paroisse du Bic qui est l'un des bijoux du Saint-Laurent et auxquels maints souvenirs historiques se rattachent. L'auteur a su trouver toute la documentation pour faire de son œuvre des pages de réelle érudition. Cette histoire me ravit, d'abord parce que l'auteur m'en est très sympathique, et ensuite parce qu'elle raconte l'histoire de ma petite patrie, faiblesse bien compréhensible, puisque c'est, Manoir du M..., ce coin de la province, le plus beau du monde. M. l'Abbé Michaud relève dans son œuvre certaines erreurs historiques et les étayent solidement sur des textes irréfutables. L'on sent quel souci il a eu d'être un historien et un historien sincère qui veut rendre tout son mérite aux faits qu'ils narrent sans leur donner plus de valeur, et sans leur ôter la beauté qu'ils ont. C'est ainsi que j'aime l'histoire, simplement, sincèrement et fortement écrite. Je félicite chaleureusement M. Michaud de son œuvre qui durera autant que durera la beauté des sites uniques qu'il a vantés avec une si belle émotion.

Horlick's
le Lait Malté ORIGINAL

Lait Sain
pour bébés
invalides
et
vieillards

Lait riche — Extraits de grains. Préparez-le à la maison, pour toute la famille: délayez vivement la poudre dans de l'eau chaude ou froide, sans cuisson. A toute heure il soulage la faiblesse ou la faim. Une tasse de "Horlick's" chaud au coucher provoque un sommeil reposant.

Cette lettre réjouit

Douces attaches
qui resserrent
l'amitié.

Papeteries~
BARBER-ELLIS
ORGANDI FRANÇAIS

Arys

Rue de la Paix, Paris

PARFUMS ENCHANTEURS

aussi

Lotions, Eaux de Toilette, Poudres, Crèmes, Eaux de Cologne, Savons, Brillantines, Dentifrices, Sachets parfumés, etc.

Pour faire connaître ces fameux produits, nous enverrons, port payé:

1 Parfum, flacon tige.....	\$1.00
1 Poudre.....	.70
1 Crème pour le visage.....	.55
1 Douzaine de sachets.....	.40

\$2.65

pour \$1.50 seulement.

ITALIAN & EUROPEAN
IMPORTING CO. REG.

131-E Mansfield St. Montreal

Le Prince Par EVELINE Le MAIRE

I

Dans le petit salon plein de rires, la nuit entraînait, sournoise. Elle se cacha d'abord à l'angle des meubles, dans les plis des rideaux, derrière le paravent chinois incrusté de nacres somptueuses, puis elle s'installa, timide et tremblante, au milieu du groupe joyeux qui ne la vit pas tout de suite.

La blancheur des cretonnes et des batistes amassées sur la table la défilait un moment ; les aiguilles continuèrent à courir dans les étoffes claires, sans souci de l'intruse. Alors la nuit, rassurée, se sentant bien chez elle, cette fois, éteignit une à une les étincelles des cristaux, des nacres et des cuivres, et passa lentement sa main silencieuse entre les yeux bleus ou bruns qui riaient, et les ouvrages que tenaient de jolis doigts laborieux.

Une voix flûtée déclara :

— Ma parole, on n'y voit plus !

— Je vais allumer la lampe, répondit une autre voix chaude et veloutée.

— Pas tout de suite, Reine-Marie, reposons-nous un peu ! C'est si amusant le chien et loup !

— Comme vous voudrez.

— Moi, c'est seulement entre chien et loup que je me sens un peu d'imagination, dit la voix flûtée.

— Comment cela, Louissette ?

— Eh bien, à cette heure-ci, je vois un tas de choses qui n'existent pas en réalité, et je pense à... oh ! mon Dieu ! aux choses les plus folles.

— Un exemple, Louissette.

— Vous ne rirez pas ! Tenez, ce paravent, je sais fort bien qu'il est en laque brune, un peu rougeâtre ; des mandarins d'ivoire s'y promènent dans un paysage de nacres et de cuivres... Eh bien, pour rien au monde vous ne m'empêchez de croire que cette tache brillante, que vous pensez être le crâne d'un bonze, ne soit vraiment une perle fabuleusement grosse et belle ; d'autres perles plus petites l'entourent, et des rubis, des saphirs, des émeraudes sertis d'or ; c'est un ruissellement de joyaux dans un écrin de velours sombre ouvert devant moi par un prince charmant qui vient de me l'offrir.

Un petit rire accueillit ces paroles.

— Oui, c'est stupide, n'est-ce pas ? d'autant plus stupide, qu'une fois la lampe allumée, il n'y aura plus même l'ombre d'un prince charmant ni d'une perle fine dans ma tête. Je sais fort bien que ma vie prosaïque est toute tracée d'avance : je dois finir mon trousseau, terminer mon cours de littérature et d'histoire ; quand j'aurai vingt et

un ans, j'épouserai Jacques Mireau que j'aime de tout mon cœur et qui reprendra l'étude de papa. Voilà ! Eh bien, malgré tout, vous ne pouvez pas savoir combien j'aime et j'attends la visite de mon prince chaque jour au crépuscule.

— Mais si, Louissette, nous le savons fort bien, puisque toutes nous l'attendons et nous la recevons, cette visite, répliqua Reine-Marie.

— Vous aussi, mesdemoiselles ?

— Quelquefois, oui, certainement, répondit le groupe.

— Oh ! que je suis contente ! Et vous aussi, Reine-Marie ?

— Moi surtout, je crois, dit la voix veloutée, moi surtout, parce que les lumières ne font pas peur à mon prince, et qu'il reste auprès de moi quand le vôtre est déjà parti.

— Reine-Marie fait toujours des rêves ambitieux, dit une petite voix sèche.

— Est-ce rêve ou pressentiment ? je ne sais, répliqua la jeune fille. Voyez-vous, mes amies, je crois à la prédestination, je crois aussi à l'influence des choses et des mots ; depuis que j'ai l'âge de raisonner, j'ai toujours pensé que mon nom de Reine-Marie me conduirait à la conquête d'un destin rare et brillant ; je suis presque suggestionnée par cette idée... Ne vous étonnez donc pas que j'accueille si bien mon prince ! Du reste, ajouta-t-elle, malicieuse, je suis sûre que vous recevez tout aussi aimablement le vôtre.

Une voix très calme reprit :

— Il est certain qu'à vingt ans on peut bien songer à son avenir terrestre ; il est naturel de le rêver très beau. Je ne connais que Louissette, à la lumière, et Lucie Darcourt, à toute heure, qui soient vraiment raisonnables sur ce point.

— Ce qui n'a pas empêché Lucie d'avoir les fiançailles les plus romanesques qu'on puisse imaginer, corrigea Reine-Marie. Une promenade à cheval dans la forêt, un coucher de soleil ; le cheval prend le mors aux dents, un jeune homme surgit, pâle d'angoisse et rayonnant d'amour ; au péril de sa vie, il arrête l'animal affolé, le dompte, prend la jeune fille dans ses bras, lui dit à l'oreille qu'il l'adore en silence depuis cinq ou six mois et couvre sa main de baisers, tandis que le papa colonel arrive au galop, juste à temps pour bénir les fiancés.

— Non !... ces choses-là ne se voient que dans les romans ! fit la voix calme.

— Lucie a toujours eu de la chance ! exclama la voix sèche.

— Le mariage se fera-t-il bientôt ?

— Pas avant le retour du 216ème à Lange-

ville, répondit Reine-Marie. Naturellement Lucie veut se marier ici, au milieu de ses amies. Vous la verrez en robe blanche, mesdemoiselles.

— J'espère qu'on dansera, dit Louissette.

— Le régiment arrivera dans les premiers jours d'octobre, c'est-à-dire dans trois semaines, calcula la voix calme. La noce se fera sans doute avant la Toussaint ; je serai encore à Langeville.

Louissette demanda :

— Dites-nous, Reine-Marie, savez-vous quelque chose du fiancé en question ?

— Seulement ce que Louise m'a écrit : M. Lebois est lieutenant au 216ème. Le colonel Darcourt l'estime beaucoup, car il est intelligent, bon chrétien ; il a de l'avenir, des amis, je crois aussi de la fortune, et Lucie est parfaitement heureuse.

— Moi, j'aimerais mieux autre chose qu'un militaire, fit la voix sèche.

— Pourquoi ? les militaires font de très bons maris, protesta Louissette. Ne le pensez-vous pas, Reine-Marie ?

— On me l'a dit.

— Epouseriez-vous un officier ? demanda la voix calme.

— Pourquoi pas ? fit Reine-Marie. A condition, bien entendu, qu'il soit breveté et futur général ; dans ce cas, la carrière militaire ne sera jamais un obstacle à mon mariage.

— Allons, dites vos ambitions jusqu'au bout, demanda la voix sèche. Quel mari rêvez-vous ?

— Ma chère, je l'ai déjà dit cent fois, répliqua Reine-Marie, étonnée ; moi, je n'épouserai qu'un prince millionnaire.

— Mes compliments.

— A moins que je ne trouve encore mieux, continua la jeune fille de sa voix chaude et veloutée, mais je crois qu'il est bon de limiter ses ambitions. Il fait froid, ce soir ; si nous allumons un peu de feu ?

Elle s'approcha de la cheminée dans l'ombre, s'assura que le bois était en place sur les chenets, et fit craquer une allumette en disant :

— Il n'y a rien que j'aime comme allumer du feu.

La flamme mordit les copeaux sur la cendre ; elle s'insinua entre les baguettes résineuses, lécha la bûche au fond de l'âtre et monta, haute et claire, avec un crépitemment. Le joli visage dix-huitième siècle de Reine-Marie d'Ervile en fut tout éclairé ; les cheveux ardents, la bouche aux coins relevés, les grands yeux sombres pailletés d'or sous les admirables sourcils noirs et fins, très

BANQUE PROVINCIALE

DU CANADA

Capital autorisé..... \$5,000,000.00
Capital payé et réserve.... 4,500,000.00

350 succursales et sous-agences dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et de l'Île du Prince-Edouard.

Président: L'Hon. SIR H. LAPORTE, C.P.
Vice-Président: M. W.-F. CARSLY,
Vice-Président: M. Tancred BIENVENU.

Président: L'Hon. N. PERODEAU, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.
Vice-Président: L'hon. E.-L. PATENAUDE, C.P., M.P.P.
L'Hon. PAUL TOURIGNY, C.L.

EXTRAIT DES REGLEMENTS APPROUVES PAR LES ACTIONNAIRES

Aucun prêt ne sera fait par la Banque à ses Directeurs ni à aucun d'eux.

Un montant égal à au moins cinquante pour cent (50%) de tous les dépôts d'Épargnes, tel que constaté par le dernier rapport au Gouvernement Fédéral, sera tenu continuellement en espèces, en prêts garantis par actions ou obligations, et autres valeurs facilement négociables.

Bureau de contrôle pour le département d'épargne (Commissaires-Censeurs)

légèrement arqués, s'irradièrent dans le reflet palpitant de la flamme et dans un sourire de joie.

— Là, je suis bonne à marier, dit-elle en se relevant, vous voyez que je sais faire le feu.

— Le prince n'a plus qu'à venir, conclut l'amie à la voix calme.

II

Aussi loin que remontaient ses souvenirs de fille unique idolâtrée, Reine-Marie d'Ervile ne pouvait se rappeler que les caresses dont la comblait à toute heure une tribu de tantes et de grand'mères. Ses parents eux-mêmes, chargés de la mission pénible de la reprendre et de la corriger, ne le faisaient que le moins possible, donnant à leurs remontrances une forme toujours adoucie :

— Mignonne, ne mets pas tes coudes sur la table, une petite reine ne fait jamais cela ! — Chérie, Mademoiselle dit que tu n'as pas su ta leçon ; apprends-la bien vite, notre princesse doit être savante, plus savante que toutes les autres."

Comme l'enfant avait une nature aimable et docile, on était arrivé par ce moyen, sans plus de violence, à en faire une fillette studieuse bien élevée.

Chaque soir, quand l'enfant suivait sa gouvernante pour aller se coucher, après avoir reçu d'un petit air majestueux les baisers attendris de ses adorateurs fidèles, le chœur commençait aussitôt ses hymnes extasiées :

— Est-elle gracieuse !

— Elle devient tous les jours plus jolie que la veille.

— C'est un miracle, une enfant comme celle-là !

Puis les soli se détachaient, alternant avec le chœur :

— Si vous l'aviez vue à la promenade ! disait grand'mère d'Ervile ; elle était si mignonne avec son petit manchon ! Tout le monde se retournait pour la regarder.

— Cela ne m'étonne pas, reprenait le chœur.

— J'ai rencontré trois personnes qui ont déclaré n'avoir jamais vu de plus jolie petite fille. Sans compter celles qui l'ont pensé sans le dire.

— Oh ! bien sûr ! faisait le chœur.

— Elle a des réflexions impayables, affirmait tante Madeleine. Figurez-vous qu'aujourd'hui elle s'est approchée de moi, la bouche ouverte, et m'a demandé de lui retirer ses dents pour les mettre dans un verre d'eau comme grand'mère de Vaucorbin.

— Ah ! voyez-vous cela !

— Je lui ai répondu que ses dents étaient trop solides et que je ne pourrais pas les lui prendre. ... Alors elle s'est mise devant une glace et a commencé à tirer sur ses jolies quenottes. Je suis intervenu, et notre Reine s'est écriée : " On ne veut pas, parce que je suis trop petite ! Attendez, quand je serai grande ! " En même temps, elle faisait une adorable moue pleine des promesses d'une revanche éclatante.

Et tout le chœur de s'esclaffer.

On continuait ensuite le récit des gentillesses de Reine-Marie, des choses qu'elle avait dites ou faites, surprenantes pour son âge.

Et la conclusion arrivait, toujours la même :

— Nous sommes bien heureux d'avoir une enfant comme elle !

Sa supériorité était si bien établie dans la famille que même ses amies avaient dû la reconnaître. On n'osait rien décider sans elle, son opinion prévalait toujours.

Mais c'était surtout pendant les vacances, au château de Vaucorbin, chez son'aieule maternelle, que Reine-Marie exerçait sans entraves la royauté que lui conféraient son

D'un riche arôme
Le THÉ
SUPÉRIEUR
Chase & Sanborn

3 Sortes —
Vendu en paquets
scellés hermétiquement
Noir, vert et mélangé



Borden's EAGLE BRAND



Comment préparer les repas de Bébé

Il importe souverainement que la préparation des repas pour les enfants allaités au biberon se fasse avec les plus grands soins. A cette fin, notre service du Bien Etre des Bébés a publié un livret qui pourra vous être extrêmement utile. Il enseigne comment traiter les biberons, les tétines et les ustensiles, comment mesurer le lait, comment faire les coupes et éprouver la nourriture. On y trouve un tableau des têtes, avec indications, pour tous les âges, de la fréquence des repas, du nombre des repas durant la nuit et durant les vingt-quatre heures. Ces renseignements sont de tout repos. Nous vous expédierons gratuitement le livret sur demande. Mentionnez simplement Le Livre du Bien Etre de Bébé, la Biographie de Bébé ou Le Plus Beau Bébé.

Ecrivez à The Borden Company, Limited, Montréal.

nom prédestiné, son intelligence et sa beauté. Là, tous ses cousins et cousines, tous les enfants des châteaux voisins baissaient pavillon devant elle. Les jeux et les promenades étaient ceux qu'elle avait choisis ; pour elle, la meilleure place, le plus beau fruit, les plus jolies fleurs. Et elle, fière et souriante, recevait cet encens comme une chose due, sans s'en étonner, sans en tirer vanité, pas plus qu'elle ne s'étonnait et ne se vantait de voir le soleil luire au-dessus de sa tête et de sentir sur son passage les roses embaumer.

Pendant un certain mois d'août, elle avait alors douze ans, toute la tribu enfantine réunie à Vaucorbin décida de jouer une comédie devant les parents assemblés.

Ce furent, pendant quinze jours, des colloques sans fin, des airs mystérieux, des répétitions interrompues par des voix aigres en colère et plus souvent encore par de fous rires. On persécuta Mme Legrand, la femme de charge, pour avoir les clés des grandes armoires au grenier ; on mit au pillage les caisses pleines d'étoffes soyeuses et de robes démodées ; on s'enferma dans le grand salon d'où s'échappèrent ensuite des bruits de meubles tirés sur le parquet, des roulements sourds de canapés et de fauteuils.

Quand l'heure solennelle fut venue, les parents, les oncles, les tantes et les amis virent s'ouvrir devant eux les portes du paradis, gardées presque tout le jour par le chérubin Toto, très fier de cette mission de confiance. Et quand tout le monde fut installé, quand les feuilles enluminées des paravents furent repliées sur elles-mêmes, laissant voir l'assemblage bizarre de meubles disparates, de draperies, de peaux de renards, de vieux tapis, de tous les coussins de la maison, qui formait "le boudoir de la princesse Jahia", alors la représentation commença.

Jahia, étendue sur un divan, c'était Reine-Marie, habillée d'une vieille robe de bal de tante Madeleine, arrangée pour la circonstance. Les tons délicats du satin turquoise, la légèreté de la gaze et de la dentelle seyaient si bien à la fillette, que ce fut un cri parmi les assistants pour célébrer sa grâce et son exquise beauté. Et quand elle parla, de sa voix déjà veloutée, quand elle reçut les hommages du prince Charmant, quand elle donna sa main à baiser et qu'elle marcha, la tête bien droite, traînant sa longue jupe de soie avec un air de petite reine, l'enthousiasme devint du délire.

Depuis ce jour, elle fut la "Petite Princesse". On reconnut qu'un trône seul serait digne d'elle, on fit miroiter à ses yeux les plus brillantes perspectives d'avenir.

Sa mère, qui avait dans sa généalogie un prince souverain d'une maison italienne, commença à former des projets ambitieux.

Elle lui dit un jour :

— Pourquoi n'épouserais-tu pas un prince ? C'est toi qui rendras la vieille splendeur à notre famille, tu seras princesse, mon trésor.

Et comme elle répéta plusieurs fois l'énoncé de ce rêve, l'enfant docile redit après elle :

— Oui, mère, je serai princesse.

La chose lui semblait toute naturelle, en vertu de la supériorité que lui reconnaissait le chœur fervent des tantes, des grand-mères et des cousins.

Une telle éducation aurait gâté une nature plus vulgaire, mais Reine-Marie était si profondément honnête, si généreuse qu'elle resta bienveillante quand même, pas plus égoïste qu'une autre et, s'il est possible de s'exprimer ainsi, très aimablement orgueilleuse.

Elle se savait jolie, on le lui avait dit cent fois ! Elle se savait mieux que jolie : charmante, distinguée, fine entre toutes. Mais quoique très convaincue de son charme, elle n'en faisait jamais parade, pas plus que de ses talents, très réels, du reste. Son orgueil n'écrasait personne, ne heurtait aucune sus-

ceptibilité ; il était simplement la constatation d'une supériorité dont elle n'était pas responsable, qu'elle avait reçue du ciel en naissant, qu'elle subissait en quelque sorte, et qui la destinait à un avenir très brillant.

C'est pourquoi, charmée par la visite idéale du prince rêvé, à vingt ans, elle disait encore : "Je serai princesse !"

Aux heures de confiance, elle laissait voir ses ambitions sans fausse honte, comme une chose toute simple que chacun devait certainement comprendre.

Sa foi s'était imposée à ses amies.

D'abord on avait ri de ses déclarations. Maintenant, sans bien se l'avouer, on pensait comme elle. C'est pourquoi quelques jours avant l'arrivée du 216ème régiment d'infanterie à Langeville, Louise Mellibard, qui l'aimait tendrement, vint lui dire d'un ton mystérieux :

— Reine-Marie, je crois que votre prince est en route.

— Que voulez-vous dire, Louise ? demanda la jeune fille, étonnée.

— Jacques... vous savez bien, Jacques Mireau.

— Oui, votre Jacques, je sais très bien, Louise.

— Mais non, Reine-Marie, ce n'est pas encore mon Jacques.

— Alors, pourquoi rougissez-vous comme cela, petite Louise au cœur de glace ?

— Si vous me taquinais, Reine-Marie, je ne vous dirai pas les grandes nouvelles.

— Je ne dis plus rien, mais racontez vite.

— Eh bien, Jacques a plusieurs amis au 216ème. L'un d'eux, M. Villette, que vous connaissez déjà, est venu hier à Langeville et a raconté à Jacques tous les changements survenus dans ce cher régiment. Nous ne reverrons plus le beau lieutenant Thirion ! Il a été promu capitaine et envoyé à Bor-

... Aux premiers jours d'octobre, le 216ème accueilli par l'enthousiasme de la population, réintégra Langeville. La femme et les enfants du colonel Darcourt, encore en vacances, furent annoncés pour la semaine suivante.

Dès le lendemain de son retour, le régiment, heureux de se sentir chez lui, voulut donner aux Langevillais le plaisir dont ils étaient friands et qu'ils n'avaient pas eu de toute l'année : un peu de musique sur la place d'Armes.

Comme il faisait très beau, ce dimanche-là, les terrasses des cafés furent, de bonne heure, envahies par des messieurs de tout âge et de toutes conditions. Leurs femmes, leurs mères et leurs sœurs, sanglées dans la robe du dimanche, occupaient les chaises rangées autour du kiosque de la musique ; et c'était, au-dessus des lignes de dossiers verts, un frémissement incessant de fleurs et de plumes aux nuances bigarrées.

Après les vêpres, l'auditoire s'accrut de tous les fidèles qui, ayant à traverser la place, stationnèrent sous les tilleuls en quinconce pour écouter les cuivres vigoureux jouer la valse à la mode. Et quand la fanfare se tut, des groupes se formèrent qui parcoururent la place en causant, pour attendre la mosaïque sur "Samson et Dalila".

Des uniformes allaient et venaient parmi les promeneurs. Avec une exclamation de plaisir on s'arrêtait, on souhaitait la bienvenue à un ami retrouvé ; des questions s'échangeaient, et des promesses de visites ; le tout, accompagné de petits rires contents.

Restons encore un peu, c'est si amusant ! implorèrent Reine-Marie d'Erville et Louise Mellibard, tandis que ces dames suggéraient qu'il était l'heure de rentrer.

Et les mères, résignées, reprirent leur marche sous les arbres en quinconce.

L'orchestre commença "Samson et Dalila". Pour mieux l'entendre, Reine-Marie ralentit encore le pas. La plupart des pro-

meneurs d'étaient arrêtés. Un groupe d'officiers en uniforme se tenait immobile sur le passage des quatre dames.

— M. Villette ! Il a encore maigri, chuchota Louise. Je ne connais pas les autres, ce sont des nouveaux.

Reine-Marie regarda le groupe signalé. A côté du jeune homme invraisemblablement maigre qu'elle connaissait déjà, elle vit deux lieutenants : l'un petit, brun, au teint de pain d'épices, au nez aquilin au-dessus de la moustache longue et fine ; l'autre, grand, vigoureux, blond, extrêmement distingué, avec des yeux clairs, un peu froids, et une bouche railleuse que laissait découverte la moustache retroussée.

Le regard de Reine-Marie se posa sur le premier, juste le temps de prendre une impression d'ensemble qu'elle traduisit par deux mots : "Pas mal". Puis il glissa vers le second, et elle reçut un choc :

— Le prince !

C'était bien lui, elle en était sûre, quelque chose d'intime l'en avertissait.

Elle avait toujours rêvé ainsi "son prince", et ce jour-là, elle le reconnaissait entre tous. Quel autre que lui pouvait avoir ce grand air, cette aisance, cette noblesse ?

— Ils ne sont pas mal du tout, disait, à voix basse, Louise, comme elles passaient lentement devant les trois jeunes gens. Le grand surtout a un chic !

— Taisez-vous donc ! protesta la douce Reine-Marie, que cette remarque irrita.

Puis, honteuse de sa vivacité, elle reprit :

— Attendons la fin du morceau pour parler, j'aime tant cette musique !

L'orchestre jouait avec des notes tendres la mélodie que chante Dalila au printemps :

Printemps qui commence,
Portant l'espérance...

— Toutes les saisons portent l'espérance, pensa Reine-Marie.

Sous les tilleuls jaunissants, le sol était jonché de feuilles mortes.

III

Dès l'arrivée des Darcourt, on prépara le mariage de Lucie.

Naturellement, tu seras demoiselle d'honneur, déclara la fiancée à sa grande amie, Reine-Marie d'Erville. J'en aurai quatre : toi d'abord, la sœur de Pierre, Lili et une petite-cousine des Lebois.

Heureuse d'avoir été choisie, Reine-Marie sentit s'épanouir en elle une espérance qui grandissait chaque jour depuis toute une semaine :

Elle avait aperçu le prince, le dimanche précédent à la messe de onze heures, et avait aidé un peu le hasard qui les fit se rencontrer à la porte de l'église. Cette fois, leurs regards s'étaient croisés. Sur la place, il s'était arrêté pour serrer la main d'un camarade, et la jeune fille n'avait pu s'empêcher de voir, dans ce simple geste, une intention voulue qui permettait au prince de la laisser passer devant lui et de la regarder encore.

Aussi, toute frémissante d'espoir, demanda-t-elle à Lucie :

— Qui sera garçon d'honneur avec moi ?

— Un lieutenant du 216ème, le meilleur ami de Pierre.

D'une voix troublée, elle insista :

— Comment s'appelle-t-il ?

— Tu ne le connais pas : M. Chaverin.

— Ah !

Toute la gamme du désappointement passa dans cette exclamation. Sa contrariété fut si grande, qu'elle demanda :

— Pourquoi M. Chaverin ?

Lucie la regarda, étonnée.

— Et pourquoi pas M. Chaverin ? C'est le meilleur ami de Pierre, comme tu es ma

meilleure amie. De plus, je t'assure qu'il est charmant.

— Je n'en doute pas.

Mais la joie attendue s'était évanouie. Non, jamais elle n'aurait cru cela de Lucie.

Toute à son idée, elle fit suivre à la conversation tant de méandres et de détours que la question brûlante put être enfin posée.

— On m'a dit qu'un lieutenant du 216^{ème} est prince, est-ce vrai ?

Lucie réfléchit un moment.

— M. de Barance ? Oui, c'est vrai.

— Est-il invité à ta noce ?

La fiancée se frappa le front et cria :

— Ah ! je comprends maintenant pourquoi tu ne voulais pas de M. Chaverin !...

Ma pauvre chérie, depuis trois mois j'ai tant de choses à penser que j'avais oublié ton prince... Cependant, je n'aurais pu rien faire, M. de Barance n'est invité qu'à la soirée, la veille du mariage. Tu pourras toujours faire connaissance avec lui.

Reine-Marie, vexée, protesta énergiquement, mais Lucie se montra si bien la bonne amie sûre et dévouée d'autrefois, que les confidences recommencèrent et que, peu à peu, les renseignements désirés furent demandés et donnés, sans plus de diplomatie.

— M. de Barance est un prince authentique, de la célèbre famille de ce nom. Il est le fils unique du duc de Réaume, tu sais... Pourquoi nous le trouvons simple lieutenant d'infanterie ? Mon Dieu, ses parents ont des idées particulières. Le duc est un despote, jaloux comme un tigre de son autorité ; il aurait eu peur, en associant son fils à l'administration de ses biens, que l'héritier du nom ne devint trop important et ne lui enlevât un peu de son prestige autocratique. Il l'en a donc exclu systématiquement. D'un autre côté, la duchesse redoutait pour le prince une oisiveté qui a été fatale à plusieurs membres de la famille. Comme le jeune homme avait du goût pour la vie active, on l'a poussé vers le métier militaire. Il est sorti de Saint-Cyr dans l'infanterie, et mènera la vie de garnison jusqu'à la mort d'un oncle très vieux et très riche dont il est l'héritier. Alors il pourra s'occuper à son aise du magnifique domaine qui sera le sien. Tu vois que c'est un bon parti !

— Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ? dit Reine-Marie mollement.

Lucie se récria :

— Deviendrais-tu sournoise, par hasard ! Je sais fort bien, et toi aussi, que cela t'intéresse beaucoup.

La veille du mariage de son amie, Reine-Marie d'Ervile ne sortit pas ; elle voulait se garder fraîche et reposée pour la grande soirée de contrat.

L'idée de revoir le prince mettait dans ses yeux une fièvre qui en faisait étinceler les paillettes d'or, et sur ses lèvres écarlates un sourire tremblait, trop doux pour exprimer seulement l'orgueil ou l'ambition.

Elle fut donc très en beauté ce soir-là, et sa toilette de gaze blanche la rendait plus idéale encore. Un chuchotement admiratif accueillit l'entrée des d'Ervile à la soirée Darcourt. Les étrangers demandaient :

— Qui est-ce ? elle est délicieuse.

Les Langevillais constataient :

— Reine-Marie n'a jamais été plus jolie que ce soir...

Mme d'Ervile recueillit tous les détails de cette attention flatteuse ; la jeune fille ne s'en aperçut même pas. Son regard cherchait, parmi les uniformes, la silhouette robuste du prince, et son cœur battit plus fort quand elle le découvrit tout au bout du salon, au milieu d'un groupe de jeunes femmes qui riaient et causaient avec animation. D'un coup d'œil, Reine-Marie eut détaillé ce groupe.

— Que Jeanne Verdier est donc commune !

Compagnie Générale Transatlantique

Ligne Française

Service luxueux et rapide

NEW-YORK — PLYMOUTH — LONDRES

NEW-YORK — LE HAVRE — PARIS

par les paquebots:-

PARIS et FRANCE

Service économique et confortable

de NEW-YORK au HAVRE

par les paquebots à une classe de cabine

De Grasse — Rochambeau — La Savoie —

Suffren

Service de BORDEAUX à HALIFAX

avec retour de NEW-YORK sur VIGO et

BORDEAUX

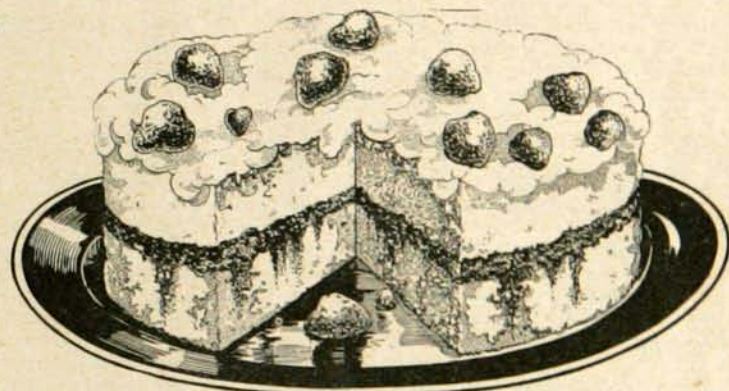
par les paquebots

ROUSSILLON ET LA BOURDONNAIS

Agence Générale

24, rue Notre Dame Ouest, Montréal

Téléphone: Main 8346



GATEAU AUX FRAISES

VOICI la saison des fraises ! Profitez-en pour servir souvent le GATEAU AUX FRAISES, le dessert suprême, toujours savoureux et sain s'il est fait avec la FARINE PREPAREE XXX BRODIE.

RECETTE.—2 tasses de Farine Préparée Brodie, 3 cuillerées à soupe de beurre ou de graisse, 1 cuillerée à thé de sucre. Ajoutez assez de lait pour faire une pâte molle, versez dans deux assiettes de ferblanc et faites cuire. Une fois cuit, séparez chaque gâteau, beurrez-le bien, mettez entre chaque étage une couche de fraises écrasées, recouvrez de crème.

LA FARINE PREPAREE XXX BRODIE

Facilite la Pâtisserie

GRATIS ECRIVEZ pour demander notre Brodie & Harvie, Limited, livre "SECRET DE CUISINE", 14, Bleury, Montréal.

pensa-t-elle en reconnaissant la plantureuse beauté d'une jeune fille de Langeville : je me demande si le prince la trouve jolie ?

Son sourire le plus aimable accompagnait en même temps son salut à la maîtresse de maison.

— Ma petite Reine, vos amies sont de ce côté, disait Mme Darcourt ; vous trouverez par là une quantité de danseurs qui vous attendent. Dès que j'aurai fini de recevoir mon monde, j'irai faire des présentations.

L'orchestre joua quelques notes languoureuses ; on commençait une valse ; tous les couples étaient formés quand Reine-Marie arriva à la place que Mme Darcourt lui avait indiquée. Des éventails traînaient sur les meubles, un mouchoir de dentelle gisait sur le parquet, à côté d'une rose fanée ; un carnet de bal, oublié sur le bras d'un fauteuil, laissait pendre sa cordelière de soie, et des jupes tourbillonnantes frôlaient les chaises alignées, tandis que les notes alanguies des violons gémissaient dans une atmosphère saturée de parfums.

Reine-Marie, assise dans un coin, regardait les couples de danseurs passer et repasser devant elle ; les toilettes de ses amies l'intéressaient peu ce soir-là, toute son attention s'étant concentrée sur la grosse Jeanne Verdier qui rayonnait au bras du prince. La valse lui parut interminable ; elle prit fin cependant, et les jeunes gens ramenèrent les danseuses à leurs places.

— Savez-vous le nom de cette jeune fille en blanc, près de la console ? demanda le beau lieutenant à Jeanne Verdier.

— C'est Mlle d'Ervile. Elle n'est pas mal, n'est-ce pas ?

Pas mal ! cette figure délicieuse ! Le jeune homme eut à ce moment une opinion déplorable du sens esthétique de la grosse Jeanne.

Dans le coin où s'était réfugiée Reine-Marie, ses amies revenaient. Ce fut aussitôt un brouhaha joyeux, de petits rires, des exclamations.

"Ce bal est charmant ! — Dieu ! qu'il fait chaud ! — Figurez-vous qu'un gros monsieur m'a marché sur le pied... — Votre toilette est ravissante. — Comme vous êtes en retard, Reine-Marie !"

Celle-ci, contente de cette gaieté, contente surtout de se sentir jolie, avait un mot gracieux pour chacune. Mais déjà les danseurs s'empresaient... Elle remplit à regret son petit carnet d'ivoire, désireuse d'y laisser une place au prince ! Et ces maîtresses de maison qui n'arrivaient pas pour les présentations promises !...

Du coin de l'œil, elle surveillait le personnage en question ; évidemment, il louvoyait pour approcher de ce côté ; encore une minute et il y serait. Enfin !...

Le regard du jeune officier, d'abord indécis, s'était éclairé. A quelques pas de Reine-Marie, il se baissa pour ramasser un carnet de bal tombé là.

— Pardon, mademoiselle, dit-il en lui présentant l'objet, ce carnet ne serait-il pas à vous ?

La jeune fille jeta un coup d'œil rapide sur le livre minuscule à couverture de nacre.

— Non, monsieur.

Le lieutenant posa le carnet bien en vue sur la console.

— Comme cela, dit-il, sa propriétaire le trouvera tout de suite.

Après un silence, il ajouta :

— Il y a tant de monde, à ce bal !

Reine-Marie ne saisit pas très bien le rapport qui pouvait exister entre la surabondance des invités et le carnet trouvé. Elle répondit néanmoins avec conviction :

— Oh ! oui, il y a un monde !...

— Quand il y a beaucoup d'étrangers dans un bal, on peut oublier les noms, quelquefois mal entendus aux présentations. C'est pourquoi il est nécessaire d'avoir un carnet.

— Naturellement, fit Reine-Marie, qui voyait maintenant la connexion cherchée. Mais, ajouta-t-elle, si l'on entend mal les noms dits aux présentations, que peut-on écrire dans un carnet, monsieur ?

— C'est très facile, expliqua l'officier. Je mets, par exemple : Demoiselle blonde, roses thé ; dame velours fraise écrasée ; jeune fille crêpe rose, etc.

— C'est tout un journal de modes, alors !

— A peu près !

Il y eut un court silence embarrassé et le jeune homme reprit :

— J'espère qu'il fera beau temps pour le mariage demain.

— Il fera certainement beau, affirma Reine-Marie. Du moins, c'est l'avis du baromètre.

— Ce n'est pas toujours une raison, répliqua le lieutenant.

Ils rirent tous deux, d'un petit rire embarrassé, bien convaincus l'un et l'autre qu'une chose très spirituelle venait d'être dite.

Lucie Darcourt arrivait auprès d'eux, rayonnante de bonheur.

— Je vois que vous avez déjà fait connaissance, dit-elle, j'en suis charmée.

Puis elle ajouta, s'adressant à Reine avec un sourire plein de promesses :

— Je dois encore te présenter quelques messieurs. Pourquoi es-tu arrivée si tard ?

Sans attendre de réponse, elle disparut et revint aussitôt, suivie de l'officier brun à la longue moustache fine qui était à la musique avec le prince quand Reine-Marie avait vu celui-ci pour la première fois.

L'heureuse fiancée s'approcha de son amie.

— M. de Barance, prononça-t-elle nettement ; Mlle d'Ervile.

Le groupe des amies regardait la jeune fille.

— Comme elle pâlit ! murmura Louissette.

— Ça lui a donné un coup, de voir un prince en chair et en os, dit Solange de Nizéau, de sa voix sèche.

Le nouveau venu s'inclina très bas devant Reine-Marie et lui demanda la faveur d'une valse. Elle ouvrit son carnet.

Oui, la prochaine valse serait libre... elle l'avait réservée à son prince. D'une main tremblante, elle écrivait les mots qu'elle avait rêvé d'y mettre ; Prince de Barance. Et les yeux vagues, le cœur gros d'un désappointement, elle regarda s'éloigner celui dont le nom, depuis quinze jours, hantait sa pensée et formait la base de tous ses projets d'avenir.

C'était lui, le prince ! Mais alors, qui donc était l'autre ?

— Mademoiselle, implorait une voix mâle à côté d'elle, mademoiselle !

Elle se retourna. L'autre lui parlait.

— Monsieur ?

— Mlle Darcourt croit certainement que je vous ai été présenté. Je viens de voir votre carnet presque plein. Si j'attends que Mlle Darcourt revienne par ici, j'aurai perdu toute trace de danser avec vous. Veuillez donc me permettre de me présenter moi-même et de solliciter une valse, s'il y en a encore une dont vous puissiez disposer.

Et il se nomma :

— André Chavarin.

Reine-Marie releva la tête.

— Est-ce vous l'ami de M. Lebois qui serez garçon d'honneur demain ?

— Moi-même, mademoiselle.

— Eh bien, monsieur, c'est moi la demoiselle d'honneur.

— Oh ! je suis enchanté...

L'orchestre attaquait un quadrille. Un monsieur en habit noir s'approcha de Reine-Marie et lui offrit le bras.

— La neuvième valse, dit-elle à l'officier en se levant.

Elle l'avait réservée aussi à son prince, mais il lui était impossible de ne pas en donner une à son garçon d'honneur.

La valse dansée avec M. de Barance fut tout à fait charmante ; il avait une manière

de glisser le pied droit que la jeune fille n'avait encore rencontrée nulle part et qui donnait à son pas une grâce et un moelleux remarquables.

Les choses qu'il dit en même temps ne furent pas trop banales, et Reine-Marie, enchantée, lui accorda avec empressement une autre danse qu'il lui demanda en la reconduisant à sa place.

La neuvième valse avec M. Chaverin fut bien agréable aussi. Son pas n'était certes point aussi savant que celui du prince, mais il dansait bien, et l'air que jouait l'orchestre à ce moment était délicieux. La conversation, mon Dieu ! la conversation n'était pas palpitante :

— Ne trouvez-vous pas, mademoiselle, que cette soirée est on ne peut mieux réussie ? Je n'en ai jamais vu de plus charmante que celle-ci... Tout me plaît, ce soir...

Et autres choses du même genre.

Cela manquait peut-être d'originalité, mais, justement, Reine-Marie pensait comme lui à ce moment-là.

Et jusqu'au jour, elle dansa, sans avoir le loisir de rêver.

IV

Après quelques heures de repos, elle s'éveilla d'assez mauvaise humeur, avec l'impression vague et troublante d'une catastrophe dans sa vie. Peu à peu, ses idées se firent plus nettes, elle s'expliqua :

— Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. J'ai un idéal caressé pendant des années ; par une chance miraculeuse, je rencontre cet idéal, je crois en avoir trouvé la réalisation complète, et je découvre ensuite qu'il est incarné en deux hommes, deux !... c'est horrible. Le prince qui venait me voir au crépuscule avait le sourire, la taille, la voix, le grand air de M. Chaverin, à ce point que lorsque j'ai vu ce lieutenant, j'ai cru à la réalisation de très vieux pressentiments. Mais c'est une race, une fortune, un nom comme ceux de M. de Barance que me promettait mon prince !...

Elle resta rêveuse un moment, dans son lit, pendant qu'un faisceau de rayons lumineux, filtrant à travers une jalousie, se jouait sur les bouquets roses d'une bergère Louis XVI.

"Il est très bien, le prince de Barance, pensa-t-elle ensuite, moins bien que M. Chaverin, mais très bien tout de même. Il peut plaire à une jeune fille... et, après tout, je ne vois pas pourquoi il ne me plairait pas autant que ce M. Chaverin... C'est un parti superbe, il est charmant, je n'ai aucun motif d'être si désappointée."

Un rayon de soleil s'étendit sur le dossier de la bergère et monta lentement sur la court-pointe de soie rose. A la pendule d'albâtre, dix heures sonnèrent. Reine-Marie ne les entendit pas.

"Lucie est stupide, continua-t-elle. A-t-on idée de me donner pour garçon d'honneur un M. Chaverin quand il y a un prince au 216ème ! Elle aurait dû tout faire pour arranger cela. Qu'est-ce qu'elle veut que je fasse avec son M. Chaverin ? Parce qu'elle se marie, elle croit sans doute que tout est dit sur la question mariage et que les autres n'ont plus à y penser... Je n'aurais jamais cru cela de Lucie."

Le rayon de soleil glissait sur le couvre-pieds ; il mit une tache blonde sur la blancheur du drap.

"Je suis sûre qu'il doit être horriblement tard, pensa Reine-Marie en l'apercevant. Je n'aurai jamais le temps d'être prête pour onze heures et demie."

Cependant elle fut prête et joua son rôle de demoiselle d'honneur avec une grâce charmante. M. Chaverin, de son côté, s'acquitta de sa mission avec tant d'entrain et de gaieté,

que tout se passa le mieux du monde. Point d'anicroche ni même d'incident fâcheux ; le voile de la mariée fut déchiré juste ce qu'il fallait pour lui porter bonheur, et le ciel se brouilla dix minutes pour laisser tomber la petite averse qui devait confirmer ce joli présage.

Tout le reste du jour, ce furent seulement des rires, du soleil et de la joie.

— Puisque je ne pouvais avoir le prince comme garçon d'honneur, j'aime mieux celui-ci qu'un autre, se disait Reine-Marie en constatant l'amabilité de son collaborateur. On ne peut nier qu'il soit tout à fait gentil !

Après déjeuner, les invités se répandirent dans le jardin, très grand et très beau, où ils se groupèrent selon leurs sympathies.

— Nous avons bien mérité de nous reposer un peu, mademoiselle, dit André Chaverin en apportant une chaise à Reine-Marie.

— Vous avez bien mérité de vous reposer, rectifia la jeune fille, car, pour ma part, je ne vois pas bien en quoi.

— Mais, vous avez été l'âme de la fête, tout simplement, dit l'officier avec douceur.

— Merci bien. Si les mariés vous entendaient !

— Evidemment, sans eux, il n'y aurait pas eu de fête, répliqua-t-il en souriant ; rendons à chacun ce qui lui est dû : ils en sont la cause, et vous en êtes l'âme. Eux, tout à leur bonheur, ne voient et n'entendent personne, ils sont perdus l'un dans l'autre, le monde peut crouler sans qu'ils s'en aperçoivent. Pendant ce temps, vous êtes les yeux, les oreilles, la pensée de votre amie, Mme Pierre Lebois ; vous avez vu, entendu, répondu pour elle ; sans vous, Mme Darcourt, effondrée d'émotion, pleurerait encore dans la chambre d'où vous l'avez tirée ; la petite Marcelle Darcourt aurait fait mille sottises ; la grosse dame en vert aurait été mise à table à côté du monsieur qui a comblé son mari d'injures pendant les élections ; la jeune fille en gris n'aurait parlé à l'âme qui vive, etc., etc.

— Comme vous avez de bons yeux ! fit Reine-Marie, embarrassée, je ne me doutais pas que j'étais surveillée ainsi. Mais ces petits services que j'ai pu rendre ne m'ont pas empêché de voir tout ce que vous avez fait vous-même. J'ai vu... le képi du colonel, la fureur du petit jeune homme blême, la maladresse du maître d'hôtel, il y a une demi-heure...

— Chut ! j'espère que personne d'autre ne s'en est aperçu ! Vous avez vous-même de trop bons yeux, mademoiselle. Voyez-vous, moi, je suis habitué, c'est la septième fois que je remplis les fonctions de garçon d'honneur.

— Mes compliments, monsieur, cela prouve que vous avez beaucoup d'amis.

— Je n'en ai vraiment qu'un, mademoiselle, c'est Pierre Lebois... mais j'ai beaucoup d'excellents camarades.

Le soleil descendait derrière un bouquet de pins ; des rayons d'or criblaient leurs branches enchevêtrées et faisaient des taches blondes sur le velours jauni de la pelouse, étendu comme la dépouille d'un fauve gigantesque. Des robes claires passaient dans les allées assombries, accompagnées d'un bruit de feuilles sèches écrasées ; une ronde d'enfants se rythmait sur le chant joyeux de leurs voix frêles, le sable criait sous leurs petits pieds. Les nouveaux mariés parurent à l'angle de la pelouse, isolés du monde au milieu de cette foule ; le soleil très bas maintenant, poudrait d'un rose étincelant la robe nuptiale et le front radieux des jeunes époux.

— Voilà des gens heureux, dit André à sa campagne, on en voit si rarement qu'il faut bien regarder ceux qu'une bonne chance met sur notre chemin. Seulement, ensuite, on a quelquefois la nostalgie d'un tel bonheur.

VOS VACANCES CETTE ANNEE

*Que le souvenir en
soit ineffacable*

Employez-les à voyager parmi les merveilles de la nature. Jasper Park, l'excursion en triangle en Colombie-Britannique et la croisière en Alaska vous offre le sublime allié au pittoresque.

JASPER PARK

Voici l'endroit idéal pour y passer une vacance. Dans un décor formé de pics neigeux, de lacs d'émeraude et de fleurs multicolores vous pouvez marcher, monter à cheval, nager, canoter, escalader des montagnes, jouer au golf, au tennis, etc. Et à Jasper Park Lodge vous trouverez tout le confort de l'hôtellerie moderne à partir de \$6 par jour. (Système américain).

EXCURSION EN TRIANGLE

De Jasper vous vous rendez à Prince-Rupert par la vallée de la Skeena où les Indiens placent leur paradis ; de là à Vancouver par bateau de luxe en cotoyant des montagnes splendides, puis vous revenez à Jasper par une autre route qui permet d'admirer les eaux tumultueuses des rivières Fraser et Thompson.

CROISIÈRE EN ALASKA

Ce voyage à lui seul est un enchantement. Vous prenez à Vancouver l'un des navires du Chemin de fer national du Canada et vous vous rendez jusqu'à Skagway, Alaska ce qui vous permet d'aller de merveille en merveille et de contempler pendant dix jours des spectacles grandioses qu'on n'imagine pas dans les rêves les plus fantastiques.

Le Continental Limité quitte Montréal à 10.15 tous les soirs pour Winnipeg, Saskatoon, Edmonton et Vancouver.

Demandez les brochures descriptives et renseignez vous sur les tarifs réduits pour touristes

**CANADIAN
NATIONAL
RAILWAYS**



*Pour vous tenir au courant du Mouvement
Scientifique contemporain*

LISEZ

"La Science Moderne"

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE

Paraissant en France, en Suisse, en Belgique et au Canada.

Directeur Fondateur, L. J. Dalbis

ABONNEMENT
LE NUMERO

CANADA
\$3.00 par an.
25c.

ETATS-UNIS
\$3.50
35c.

En vente chez tous les libraires et chez

DEOM FRERE,
251, RUE STE - CATHERINE EST MONTREAL

Il dit des choses jolies... et vraies, pensa Reine-Marie.

Les divers incidents du mariage Lebois-Darcourt firent pendant deux ou trois semaines le sujet favori des conversations à Langeville.

On commenta le nombre des invités, les toilettes, la beauté de la cérémonie religieuse, l'affluence du monde à l'église; on rappela l'entrain des fêtes et la gaieté du bal.

Les amies de Reine-Marie, Louise Mellibard en tête, ne tarissaient pas de souvenirs évoqués.

Il fut impossible à Mme Barbet, le professeur de peinture de ces demoiselles, d'obtenir la moindre application à son cours du vendredi suivant. Louise ne s'était-elle pas avisée d'esquisser un pas de valse au milieu de l'atelier, pour montrer la façon idéale dont le prince de Barance exécutait cette danse!

Et toutes les bonnes petites amies de se tourner vers Reine-Marie d'Ervile pour lui demander si c'était bien cela. Mais la jeune fille, calme et souriante, avait répondu sans se troubler que Louise était la plus parfaite imitatrice qu'on pût voir. Alors, Mme Barbet s'était fâchée pour qu'au moins on laissât tranquilles celles qui voulaient travailler. Exemple: Reine-Marie.

Les officiers du 216^{ème} n'avaient pas attendu si longtemps pour faire leurs commentaires.

Dès le lendemain du mariage, la Minerve de plâtre qui faisait le plus bel ornement de la salle réservée aux repas des lieutenants, à l'hôtel de la Comète, fut mise au courant du succès de la fête, et reçut en confidence les impressions de ces messieurs.

Pour un homme content, le marié était un homme content, prononça doctoralement le solennel président de table.

Le contraire serait étonnant, riposta l'aide-major; avec une gentille femme comme Mme Lebois!

Elle est très gentille, mais un peu trop petite, dit un sous-lieutenant d'un mètre quatre-vingt-six de haut; en dansant avec moi, elle s'accrochait aux franges de mon épaulette. Du reste, beaucoup de jeunes filles ont cette manie, ne trouvez-vous pas? Un bal fatigue plus une épaulette que deux ou trois ans de service.

Parlez pour vous, Guillemain, reprit l'aide-major, tandis que tous les officiers riaient de la réflexion ingénue de leur camarade. Toutes les demoiselles se cramponnent à vous comme à une bouée de sauvetage, mais où trouverait-on une femme d'assez belle taille pour atteindre à votre épaule? Je suis sûr que cette femme-là, vous ne l'avez jamais rencontrée.

Pardon, docteur, reprit le sous-lieutenant, qui n'aimait pas que l'on se moquât de sa haute taille, pardon, il y avait à ce bal de nocce de charmantes jeunes filles qui ont dansé avec moi sans arracher mon épaulette. Par exemple, Mlle Verdier, c'est bien Verdier, n'est-ce pas, Chaverin? à quoi pensez-vous? Je parie que vous n'avez pas entendu ma question.

Excusez-moi, fit l'officier, gêné de tous les regards de ses camarades fixés sur lui. Mais le jeune Guillemain, tout à son idée, dit une seconde fois:

C'est bien Mlle Verdier, cette grande jeune fille brune, avec une robe de gaze pailletée et un bouquet de roses?... Vous savez bien, c'est vous qui m'avez présenté.

Ah! oui, c'est Mlle Verdier. Pourquoi?

Parce que le docteur veut persuader aux autres que mes danseuses sont des martyres. Alors...

Pardon, pardon, je n'ai jamais dit cela, ni jamais voulu le dire!... Messieurs...

Pendant qu'une légère discussion s'élevait

à un bout de la table, à l'autre bout, sous la Minerve, le lieutenant Garnier demandait à André Chaverin:

— Vous connaissiez donc Mlle Verdier?

— Un peu. Mon oncle et son père étaient camarades de lycée. J'ai vu toute la famille au mariage de ma cousine, à Paris, l'année dernière.

— Une jolie femme, eh! eh! Chaverin.

— C'est plutôt une belle femme qu'une jolie femme, Garnier.

— Grosse dot?

— Je ne sais pas.

— Mon Dieu! ne faites pas le discret comme cela, mon camarade. S'il y a quelque chose, il vaudrait mieux le dire franchement pour qu'on n'aille pas sur vos brisées.

André Chaverin fronça les sourcils.

— Vous êtes étonnant, Garnier, répliqua-t-il en élevant un peu la voix. Vous ne vous doutez même pas de ce qu'a de choquant votre première question chaque fois qu'on parle d'une jeune fille devant vous: grosse dot? Eh bien, oui, là, elle a une grosse dot! un million, et ses parents lui en laisseront cinq ou six autres, peut-être. Est-ce assez?

Vous voilà prévenu, faites la chasse si le cœur vous en dit. Je vous donne ces renseignements pour que vous ne pensiez pas, quand on vous répétera tout cela, plus tard, que j'ai voulu garder pour moi la jolie femme et la grosse dot. Chassez, chassez, mon camarade, et ne craignez pas d'aller sur mes brisées; moi, je n'aime pas les grosses dots.

— Voyons, ne vous fâchez pas! Quelle mouche vous a piqué? fit Garnier ahuri de cette sortie.

— Qui parle de grosse dot? demanda le prince de Barance, qui venait d'entendre ce mot.

André Chaverin, honteux de son mouvement d'humeur, ne répondit pas, et Garnier expliqua:

— Il s'agit de Mlle Verdier. Un million.

— Pas mal! firent quelques voix convaincues.

— Langeville est le pays de cocagne pour les jeunes gens à marier, mes amis, expliqua le lieutenant Villette qui avait déjà vécu quatre ans dans cette localité. Vous avez pu voir au bal nombre de charmantes jeunes filles... J'ai le plaisir de vous annoncer que, pour la plupart, elles sont fort bien dotées.

— Puisque vous êtes si bien renseigné, Villette, donnez-nous donc quelques détails sur cette exquise jeune fille qui a dansé avec vous dans le même lancier que moi, demanda l'aide-major. Elle semblait, au milieu de ses compagnes, comme une perle parmi des cailloux.

— Ce portrait est si bien fait, docteur, que je n'hésite pas à reconnaître Mlle d'Ervile, répondit le lieutenant. C'est la "professionnal beauty" du pays.

— Des détails, Villette, des détails, par pitié!

— Vous l'avez dit vous-même, docteur, elle est exquise. Que vous faut-il de plus? J'ajouterais, en bon camarade, qu'elle a, et qu'on a pour elle, toutes les ambitions... C'est pourquoi je n'en suis pas amoureux. A la distance où elle se trouve de la plupart des hommes, elle ne peut plus être dangereuse: on l'admire et c'est tout. Vous êtes averti, docteur, prenez garde de vous brûler les ailes.

— Merci du conseil, mon cher ami, répondit l'aide-major d'un air navré.

Le soleil de midi, entrant par les fenêtres aux rideaux relevés, rendait éblouissant le casque de Minerve. Des reflets d'or se jouaient dans les cheveux clairs du lieutenant Chaverin. Mais, insensible à cette caresse, il pelait un fruit avec tant d'attention, qu'il semblait étranger à ce qui se passait autour de lui.

Aussi ne vit-il pas le sourire ironique du prince de Barance, quand celui-ci demanda:

— Ce serait intéressant de savoir quelles sont les ambitions de Mlle d'Ervile.

— Tiens, tiens, tiens, mon prince! fit Villette amusé. Savez-vous bien que j'ai quelquefois entendu ses amies l'appeler "la petite princesse"! Pour prétendre à sa main, il faut une couronne, perles ou fleurons? je n'en sais rien. Il va sans dire qu'il faut en même temps à une si jolie femme un cadre digne de sa beauté. La voyez-vous, faisant ses courses à pied, rentrant dans un petit appartement et aidant la bonne à mettre le couvert!... Non, tout s'enchaîne vous comprenez, et son mari, le duc ou le prince... devra la couvrir de diamants, lui donner des chevaux, des autos, des palais, que sais-je!...

— Et, continua le prince, Mlle d'Ervile a-t-elle le droit d'avoir ce que vous appelez "ses ambitions"?

André Chaverin fit un mouvement si brusque que le fruit qu'il pelait tomba de sa fourchette.

L'informateur répondit:

— Mlle d'Ervile est d'une excellente famille, très jolie, comme vous l'avez vu, très intelligente. Elle a des talents, une belle dot, un bon caractère, beaucoup de qualités...

— Un bon caractère! beaucoup de qualités!... Vous êtes indulgent pour une jeune fille ambitieuse et calculatrice... dit André Chaverin d'une voix nette.

En même temps, il repoussa son assiette où gisait le fruit inachevé.

— Je ne trouve pas qu'elle soit si ambitieuse, protesta vivement le prince. Quand on est doué comme elle, on a non seulement le droit, mais le devoir de se préparer un avenir digne de soi.

— A votre aise, Barance, dit André d'un ton moqueur.

— Au fait, vous avez été le cavalier de Mlle d'Ervile, Chaverin? dit le lieutenant Garnier... Vous en avez eu une chance! Vous la connaissez mieux que nous tous. Comment l'avez-vous trouvée?

— Très intelligente! Si intelligente qu'on ne se douterait pas de son orgueil ni de son ambition.

— Vous aviez l'air d'une paire d'amis, fit un lieutenant qui avait assisté à toute la noce.

— Vraiment? fit de Barance, très intéressé.

— Oh! cela ne tire pas à conséquence, riposta André, l'étoile est trop loin du ver de terre!

— Oui, mais... le ver de terre peut être amoureux de l'étoile, déclara plaisamment Villette.

André rit plus fort que les autres de cette saillie, et Garnier expliqua:

— Pas de danger! Chaverin m'a déclaré qu'il n'aimait pas les grosses dots.

Le casque de Minerve s'éteignait doucement, un seul point lumineux glissait encore le long de la visière relevée, comme une goutte d'or liquide, toute prête à tomber. Les officiers se levèrent de table et, les uns après les autres, sortirent de la salle, seuls ou par groupes, selon leur humeur ou leurs sympathies.

Le prince, l'air enchanté, prit en fredonnant le chemin de la caserne.

André Chaverin refusa la proposition du sous-lieutenant Guillemain qui aurait voulu l'accompagner chez lui.

Il rentra seul, et, comme il avait devant lui une demi-heure libre, il s'absorba dans la lecture de "Servitude et Grandeur militaire", remarquant à part lui qu'il ne goûtait pleinement Alfred de Vigny que dans ses jours de lassitude et de découragement.

V

Dans le courant de novembre, les officiers du 216^{ème} firent leurs visites aux Langevillais.

Reine-Marie, que ses amies taquinaient beaucoup au sujet du prince, rougit un peu quand M. de Barance entra dans le salon de Mme d'Ervile, à son jour de réception.

Cet émoi fut d'autant plus vif que, tout le temps de la visite, Reine-Marie sentait fixés sur elle les yeux malins de Louise Mellibard. Elle s'embarrassait, ne savait que dire; mais cette gaucherie et cette timidité, rares chez elle, la rendaient adorable, sans qu'elle s'en doutât.

Aussi, le lendemain, Louise, importante, put-elle dire à ses amies réunies :

— Ça y est ! le prince est amoureux. Hier, il semblait en extase, il n'avait d'yeux que pour elle, ce qui, par parenthèse, ne fut pas trop flatteur pour moi.

Et toutes les amies, envieuses ou bienveillantes, commencèrent à croire que, dans ses beaux rêves extravagants, Reine-Marie avait eu raison.

Elles se pénétrèrent si bien de cette idée que jamais personne ne parla de M. Chaverin à la future princesse. Mais celle-ci ne l'oubliait pas et se demandait souvent avec un étrange petit serrement de cœur pourquoi il tardait tant à faire sa visite.

Il vint le dernier mercredi de novembre, par un temps de pluie, maussade et sombre.

Son entrée dérida le groupe de lieutenants et de sous-lieutenants qui, depuis dix minutes, mettaient au supplice, par leur taciturnité, la pauvre Mme d'Ervile.

André Chaverin fut l'étincelle de vie qui anima tous ces automates; dès son arrivée, on sausa, on discuta, on fit le joli cœur, et la maîtresse de maison, ravie, bénit au fond de l'âme celui qui la délivrait d'une corvée insupportable, car l'aimable dame tenait par-dessus tout au succès de son jour, et aurait été désolée qu'on s'ennuyât chez elle.

Après son départ, il n'y eut qu'un cri parmi les douairières présentes à la visite :

— Ce jeune homme est charmant !

Seule, Reine-Marie ne dit rien. André n'avait eu pour elle que deux saluts cérémonieux. Pas une fois il ne lui avait adressé la parole, en dehors des politesses d'usage. Et la jeune fille qui se rappelait l'empressement de son garçon d'honneur, s'étonna et s'affligea.

Quelques jours plus tard, le jeune ménage Lebois, retour d'Italie, arriva à Langeville.

Pierre avait choisi tout près du grand square une charmante petite maison, bien ensoleillée, entre une cour minuscule et un jardinet juste assez grand pour que deux platanes pussent y déployer leurs branches tout à l'aise, de chaque côté d'une pelouse aux massifs presque déflouris. Mais par delà la haie du jardin, c'était la campagne fertile, la rivière, les champs, les arbres, jusqu'aux collines de l'horizon.

Lucie Lebois, ravie de l'existence, de son mari, de sa demeure, s'extasiait devant les tentures fraîches, les parquets bien cirés, la vue qu'on avait des fenêtres, et l'odeur de bois neuf du mobilier qu'on venait d'apporter.

— Comme nous allons être heureux ! répétait-elle.

— Comme nous le sommes déjà ! corrigait son mari en l'embrassant.

Leur premier visiteur fut André Chaverin, le lendemain de leur arrivée. Il s'offrit aussitôt pour aider à l'installation.

Lucie, enchantée, accepta son offre, mais avant de mettre sa bonne volonté à l'épreuve, elle lui fit faire le tour...

— Du locataire, intervint Pierre au moment où la jeune femme commençait la phrase classique d'un petit air important.

— J'espère bien que, plus tard, nous pourrions te faire faire le tour du propriétaire, Chaverin, continua Pierre Lebois. Tu sais que, maintenant que j'ai épousé Lucie, mon plus grand rêve, mon seul rêve, est d'avoir une petite maison à moi, avec un jardin à moi. Oh ! planter des clous dans ses murs tant qu'on veut, sans avoir l'arrière-pensée qu'on est coupable et sans se demander : "Qu'est-ce que le propriétaire dira !"

— Il dira ce qu'il voudra, riposta Lucie, moi, je plante tout de même ; il me faut tous mes couvenirs et tout mon monde autour de moi. Pierre vous dira, monsieur, que je suis une sentimentale. Croiriez-vous que je ne peux jamais brûler une lettre sans un serrement de cœur ! Aussi, donnerais-je sans regret tous nos jolis meubles achetés à Paris, pour les quelques bibelots de ma chambre de jeune fille que j'ai apportés ici.

Elle montrait en même temps de petites tables, des étagères, des caisses encore fermées, qui encombraient le centre du petit salon ; puis, avec un sourire joyeux, elle ajouta :

— N'est-ce pas que la nuance de ce papier est jolie ?

Dans le capharnaüm qu'on lui faisait visiter, André Chaverin ne voyait que des choses disparates, du désordre, des pièces effroyables dans leur nudité que n'agrémentaient ni lambris, ni corniches, ni dorures. Pourtant, de gré ou de force, il dut admirer. Pouvaient-ils répondre "non", quand ses amis lui demandaient d'un air enchanté :

"N'est-ce pas, c'est gentil ? N'est-ce pas, c'est joli ?"

Et devant ce bonheur si vrai, si simple, ce bonheur qui se suffisait à lui-même, des larmes inexplicables lui venaient aux yeux.

— C'est petit, mais c'est assez pour nous, expliquait Lucie. Salon, salle à manger et cuisine en bas ; chambre à coucher, cabinet de toilette et petit salon au premier ; nous avons même une chambre d'amis au second ; que nous faut-il de plus ? Maintenant, au travail. Vous qui êtes grand, monsieur, vous seriez tout à fait aimable de m'aider à accrocher mes tableaux. Je ne sais pas pourquoi Pierre a choisi comme ordonnance le soldat le plus petit du régiment !

— C'est un si bon garçon que Valentin ! répliqua André.

— Tant que vous voudrez, mais pas décoratif pour deux sous. Quand je faisais des rêves d'avenir, avant de connaître Pierre, je me donnais toujours une valetaille admirable ; entre autres, un valet de pied de deux mètres de haut. Je le vois encore en fermant les yeux. Cependant, je n'étais pas romanesque, toutes mes amies pourraient vous le dire.

— Ce qui ne t'empêchait pas de rêver des choses extraordinaires, fit Pierre, amusé.

— Je crois que je rêvais ce valet superbe, à cause de ma petite taille. J'ai toujours été si désolée de n'avoir pas dix centimètres de plus, que j'aurais éprouvé un vrai bonheur à donner des ordres à un géant.

— Que ne suis-je un géant ! soupira le jeune mari. Maintenant, je vais être jaloux de Guillemain.

L'idée que Pierre, son Pierre, qu'elle trouvait le plus charmant de tous, pût être jaloux de ce grand dadais de Guillemain, parut si drôle à Lucie qu'elle partit d'un franc et joyeux éclat de rire. Les deux jeunes gens, gagnés à leur tour, firent chorus avec elle.

— Je vois qu'in s'amuse, ici, dit soudain une voix jeune et veloutée.

Lucie se retourna, la figure encore dilatée par le rire. Elle poussa une exclamation de plaisir en voyant entrer Reine-Marie d'Ervile.

— Comme c'est gentil de venir me voir ! s'écria-t-elle en s'élançant vers son amie.

Mais celle-ci, qui venait d'apercevoir



\$3.95 pour ce Phonograph jouant tout record de 10 pouces. Une Valeur de \$10 envoyé frais payé sur réception de \$3.95. Catalogue gratis. Demandez 50 paquets de graines.
ALLEN NOUVEAUTES, St-Zacharie, QUEBEC

Consultations:

TEL: EST 1224

MERCREDI, SAMEDI, DIMANCHE
DE 9 A 12.00 A.M.
2 A 5 P.M.
7 A 8 1/2 P.M.

DOCTEUR ACHPISÉ

Diplômé de la Faculté
de Médecine de Paris

Chirurgie générale et du Tube digestif
Maladies des femmes et des voies urinaires

249 Sherbrooke Est, Montréal

249 SHERBROOKE ERT TEL: EST 1224
(Près St-Denis)

Drs. Arthur & Henri Lemieux

Chirurgiens-Dentistes



Votre Beauté Photographiée

Une photographie vous représente toujours avec un teint enchanteur et charmant. Combien de fois avez-vous désiré posséder cette apparence.

La Crème Orientale de Gouraud

vous en donne le moyen, elle vous garantit une peau saine, douce et sans la moindre tache, surpassant toutes vos expériences précédentes.

Les Comprimettes Orientales de Gouraud

vous apportent sous une forme compacte toutes les qualités embellissantes de la Crème Orientale de Gouraud. Blanche, chair, Rachel et orange, rouge médium et sombre.

SPECIAL.—Envoyez 50c pour un assortiment spécial des préparations de Gouraud.

Ferd. T. Hopkins & Son, Montreal

André Chaverin, restait immobile, tout interloquée, au seuil de la porte.

— Eh bien, c'est comme cela que tu m'embrasses ? demanda Lucie en lui sautant au cou.

Les deux amies échangèrent des baisers sonores. Pierre et André s'approchèrent pour saluer la nouvelle venue.

— Cela va bien ?... Vous avez fait un bon voyage ? Tu es un ange d'avoir pensé si souvent à moi ? J'ai conservé toutes tes cartes.

— Les miennes aussi, mademoiselle ?

— Les vôtres aussi, monsieur. Vous ne sauriez croire combien j'ai été touchée...

— Ma femme vous aime tant !

— Ah ! c'est bien réciproque.

— C'est vrai que nous sommes une paire d'amies, ma grande Reinette. Demande à Pierre ce que je lui ai dit de toi !...

Pendant ces déclarations, André Chaverin avait pris son képi sur la table où il l'avait posé en entrant.

— Je dois m'en aller, dit-il à Lucie. A bientôt. Je reviendrai ces jours-ci.

Mais la jeune femme, laissant retomber la main de son amie, le regarda d'un air stupéfait.

— C'est comme cela que vous m'aidez à accrocher mes tableaux ? fit-elle.

— Je ne savais pas qu'il était si tard, madame.

Comme le lieutenant ne répliquait rien, elle reprit :

— Alors, c'était une proposition de Gascon ? Non ? Eh bien, je ne vous laisse pas partir. Pierre est enchanté de votre visite, et moi, j'ai besoin de vous.

— Mais, madame, je vous assure... et puis, Mlle d'Erville serait peut-être contente de vous voir...

— Est-ce qu'elle ne me voit pas, en ce moment ? Croyez-vous qu'elle aurait de meilleurs yeux si vous n'étiez pas là ?... Ah ça ! Reine-Marie vous ferait-elle peur, par hasard ?

— Oh ! madame !

Pendant ce petit débat, Reine-Marie n'avait pas fait un geste, ses yeux seuls vivaient, ses grands yeux de pervenche étonnés et profonds. D'abord désappointée de voir André désireux de partir, elle avait compris ensuite qu'elle serait cause de ce départ. La discrétion qu'il invoqua, loin de la trouver reconnaissante, lui sembla affectée ; cette attitude cérémonieuse, confirmant celle qu'il avait eue lors de sa visite à Mme d'Erville, la fit se demander si c'était bien lui le charmant garçon d'honneur du mariage des Lebois...

Mais elle le retrouva bientôt, dans son sourire, quand Pierre penchée au-dessus d'une caisse éventrée, s'écria joyeusement :

— Reconnais-tu ceci, André ?

"Ceci" était un petit album à reliure grenat, long comme la main, et doré sur tranche. Ses pages satinées étaient couvertes d'une écriture nerveuse.

— Si je le reconnais ! répliqua André en prenant l'objet des mains de son camarade.

— Mesdames et messieurs, déclama Pierre comme un oniment, dans ce livre est contenue la preuve indubitable de mes hauts mérites, par l'amitié rare que j'ai su inspirer à un jeune poète de grand talent. Oyez plutôt...

— Quel pitre ! exclama André.

— Merci bien. Je continue. Le poète en question, me jugeant par trop terre à terre, entreprit un jour de me former le goût ; nous étions alors, l'un et l'autre, au lycée de Versailles. Pensant, par ce moyen, me faire aimer les belles choses, il m'obligea à lire pendant les récréations quelques œuvres des poètes, choisies pour moi par lui-même, mais il s'aperçut bientôt que lesdites lectures

m'ennuyaient. Il insista, j'escamotai la corvée neuf fois sur dix.

— Tu peux dire dix fois sur dix, interrompit André en souriant.

— Dix fois sur dix si tu veux. C'est alors que son amitié lui suggéra un admirable dévouement. Pour m'obliger à lire ses poètes, il se condamna à copier dans cet album, acheté sur ses économies d'écolier, les morceaux les plus appropriés à ma tête prosaïque, parmi les poésies qu'il aimait. Il fit cela en cachette, sans que je pusse m'en douter, et, pour rendre son œuvre plus complète, il écrivit à la fin du volume trois morceaux charmants, sans signature, qu'il m'avoua ensuite être de sa composition.

— Oh ! que c'est gentil ! s'écria Lucie.

— Le tout, continua Pierre, me fut remis avec un sac de pralines, le jour anniversaire de notre première rencontre, un neuf mai, car c'était un neuf mai que, deux ans plus tôt, nous avions fait connaissance, à une matinée d'enfants, chez le général Mignot.

— Quelle belle fête c'était ! hein, Pierre ! dit le lieutenant avec enthousiasme pour détourner de lui la conversation.

— Que de bonnes choses nous avons mangées ! fit prosaïquement le mari de Lucie.

Revenant à sa narration, il continua :

— Il va sans dire que les pralines me plaisaient mieux que l'album, mais touché aux larmes de la délicatesse de mon poète, je lus la moitié du manuscrit avant de goûter un seul bonbon ! Oh ! il me connaissait bien, le cher camarade, il savait bien que, par reconnaissance et par amour pour lui, je voudrais lire et savoir chacun des mots qu'il avait écrits...

— Vous avez fait cela, monsieur ! dit Lucie en tendant les deux mains à André.

— Oui, remercie-le, conclut Pierre, si j'ai dans la tête quelques alexandrins, c'est bien à lui que tu le dois. Voilà les seuls vers français que j'ai appris par cœur, voilà toute ma littérature, ajouta-t-il en brandissant l'album grenat.

Et d'une voix profonde, il déclama :

Or, en mil huit cent neuf, nous primes

J'étais sergent. Ce fut une journée atroce... [Saragosse]

Heu... heu... j'ai oublié quelques vers...

Le coup passa si près que le chapeau tomba

Et que le cheval fit un écart en arrière.

Donne-lui tout de même à boire, dit mon père.

— Il me semble que ta mémoire te trahit, mon pauvre vieux, dit André Chaverin amusé.

— Ce n'est pas exact ? demanda Pierre. Oh ! vois-tu, j'ai une terrible mémoire.

Sans écouter les excuses de son mari, Lucie répéta, tournée vers André :

— Monsieur, vous avez fait cela !

Ses yeux brillaient d'émotion dans son joli visage attendri.

Le jeune homme remit son képi sur la table ; il semblait avoir oublié son intention de partir ; son attitude était redevenue aisée, comme avant l'entrée de Reine-Marie.

— Oui, j'ai fait cela, madame, dit-il simplement, je l'ai fait avec le plus grand plaisir. En préparant une surprise à Pierre, je me procurais des heures délicieuses à moi-même, et je crois bien que, dans tout ceci, je fis preuve d'égoïsme, car ce travail fut dix fois plus agréable pour moi que pour lui.

— Ecoute-le ! s'écria Pierre, le bras étendu dans la direction de son ami. Vous allez voir qu'il va me demander pardon.

Reine-Marie, appuyée à la cheminée, se faisait toute petite et silencieuse pour ne pas perdre un seul mot de cette scène. L'album grenat était sur la table, à côté du képi

d'André Chaverin. Ce petit livre exerçait sur elle une puissante fascination : elle aurait voulu le tenir, voir de près l'écriture nerveuse seulement entrevue quelques minutes plus tôt, savoir quels poètes avaient été choisis, et surtout elle aurait voulu lire les trois poèmes de la fin... Mais elle n'osait y toucher ni demander à l'ouvrir, elle croyait sentir, sous cette reliure défraîchie, tout le secret d'une âme, ce qu'elle a de plus intime dans ses goûts profonds, dans ses sentiments de rare amitié, dans sa fleur de poésie qui, mieux que tout, la révèle à elle-même...

Pierre avait recommencé ses fouilles dans la caisse éventrée. Lucie vidait distraitemment le tiroir d'une commode.

Soudain, elle agita triomphalement un restange de soie verte chamarré de broderies et de galon doré.

— Oh ! Reinette, je retrouve enfin la couverture de livre que tu m'as donnée pour mes quinze ans. L'ai-je assez cherchée, mon Dieu ! Je ne me doutais guère qu'elle était dans ce tiroir. C'est décidément le jour des trouvailles sentimentales.

Avec un sourire, elle continua :

— Cette couverture fut un des plus beaux jours de ma vie.

D'abord, j'avais quinze ans, il me semblait que le monde entier n'était pas digne de mon importance ; de plus, j'avais désiré, des mois entiers, une couverture de livre et une liseuse d'argent, comme en avait Mme Belmont qui venait d'arriver à Langeville et que je trouvais un miracle de bon goût. Maman disait que je n'avais pas besoin de cela, à mon âge ; et, comme le programme surchargé de mes études et mon peu d'habileté pour les travaux d'agrément ne me permettaient pas de fabriquer moi-même l'objet de mon désir que je voulais très beau, il me fallait soupirer en vain. Trois fois malheureuse Lucie !

Alors, voilà que pour ma fête, une petite fille de quatorze ans et demi, Reine-Marie, que, du haut de mon âge tout neuf, je considérais comme un bébé, la voilà qui m'apporte, tout émue de ma surprise, cette couverture de livre et la liseuse que je n'ai jamais perdue. Je crois bien que j'ai pleuré, dis, Reinette ?

— Non, Lucette, je crois au contraire que tu as ri, tu as ri aux éclats, tu as frappé dans tes mains, tu as sauté de joie, tu m'as embrassé à m'étouffer...

— Et toi, Reinette, toi, douce et tranquille comme toujours, tu disais : "Cela ne vaut pas la peine, mais cela ne vaut pas la peine !"

— Oui, et quoique bébé de quatorze ans et demi, j'admirais cette exubérance de vie, cette spontanéité qui faisait déjà ton plus grand charme.

Les deux dames s'étaient rapprochées, leurs doigts se frôlaient en touchant la soie aux nuances adoucies ; les boucles brunes et blondes de leurs cheveux se mêlaient.

Pierre regarda en souriant le joli tableau qu'elles formaient ainsi. André prêtait l'oreille à leurs paroles.

— Depuis, cette couverture m'a toujours servi, continua Lucie, mais je ne l'employais pas pour tous les livres que je lisais, je la réservais aux auteurs que tu aimais, et, comme nos goûts étaient les mêmes, toutes les lectures faites sous la protection de ces églantines brodées m'ont été des sources de plaisir.

— Chère Lucette ! fit la jeune fille, attention.

— Tu avais bien raison, tout à l'heure, de dire que tu es une sentimentale ! exclama Pierre.

— Oui, oui, c'est vrai, je le confesse, et j'en suis fière, puisqu'en cela je ressemble à Reine-Marie, car elle est encore plus sentimentale que moi. Tout ce qui est autour d'elle, tout ce qui l'a vue grandir lui parle

et lui tient au cœur, n'est-ce pas, Reinette ?

— C'est vrai, Lucie.

— Comment, mademoiselle, vous êtes sentimentale ? exclama André Chaverin.

— On le dit, monsieur. Qu'y a-t-il de drôle à cela ? ajouta-t-elle en voyant sourire le jeune homme.

— Rien du tout, mademoiselle, je constatais, une fois de plus, comme je suis peu physionomiste, car je croyais que vous étiez plutôt... pratique... assez positive...

A cette assertion, Lucie Lebois éclata de rire.

— Reine-Marie pratique et positive !... s'écria-t-elle. Ah ! monsieur, on voit bien que vous ne la connaissez pas ! Elle est une sensitive, généreuse et vibrante, qui va où son cœur la porte, qui ne voit que le meilleur côté des choses, qui désire vivre sa vie, comme nous toutes, et, sans calcul, la veut très heureuse... Enfin, elle est une chère et noble créature.

— Voyons, Lucie, voyons, tais-toi ! essaya de protester Reine-Marie.

— Vous aimez bien vos amies, madame, dit lentement André.

— Elle aime trop ses amies, puisqu'elle montre tant d'enthousiasme à me louer, ce que je ne mérite pas, expliqua Reine-Marie de sa voix douce. Cela prouve ma chérie, la bonté de ton cœur, ta générosité qui ne permet à personne de me juger, si le jugement comporte la plus légère critique.

— Mais mon jugement, si jugement il y a, ne comportait aucune critique, au contraire, dit André avec empressement. Le sens pratique et positif m'a toujours semblé une qualité précieuse, que j'admire profondément...

— Sans doute, parce que cette qualité est plutôt faible chez toi, dit Pierre avec un large rire ; toi, tu es un sentimental généreux, voyant tout en beau, ne croyant pas au mal... Mais je m'empresse d'ajouter que, malgré tout cela, mon cher ami, tu sais fort bien te débrouiller dans la vie.

— C'est comme Reine-Marie, s'écria joyeusement Lucie. Il est remarquable que sa sensibilité, sa spontanéité n'aient jamais eu pour elle de conséquences fâcheuses. Comme chez vous, monsieur, son jugement...

— Ah ! c'est assez ! exclama la jeune fille. Ne parle plus de moi, je t'en prie, je ne veux pas.

— André est étonnant... reprit Pierre qui préparait une anecdote.

Mais son camarade se leva brusquement, saisit son képi et déclara d'une voix nette :

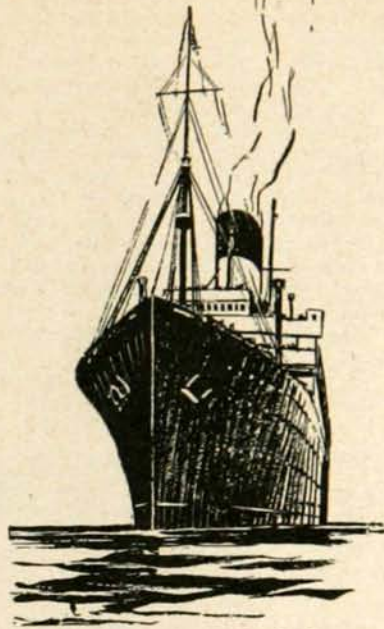
— Puisque c'est comme cela, je m'en vais !

— Vous allez d'abord prendre une tasse de thé, répliqua Lucie, malicieuse. Justement, voici qu'on nous apporte ce breuvage chéri des Anglais.

L'ordonnance, Valentin, entra en effet, tenant avec précaution un large plateau couvert de tasses délicates et d'assiettes pleines de sandwiches et de gâteaux. Des cuillères d'argent brillaient sur les soucoupes que la broderie des serviettes dépassait en festons compliqués. Tout cela était si appétissant, le thé sentait si bon, les Lebois étaient si hospitaliers et Reine-Marie si jolie que, pour la seconde fois, André déposa son képi, et reprit sa chaise abandonnée. Du reste, il espérait que le fil de la conversation était bel et bien brisé et que, dorénavant, on parlerait d'autre chose.

En effet, Lucie, toute à ses devoirs de maîtresse de maison, ne songeait pas à reprendre la causerie interrompue : elle installait une petite table près de la fenêtre et donnait en souriant des ordres à Pierre, qui les exécutait sans réplique.

— Veux-tu pousser cette caisse ? Valentin est trop embarrassé. Si je lui demande quelque chose, il arrivera un malheur. Là,



ALLEZ-VOUS A ROME?

Des navires Cunard partent de Montréal à intervalles rapprochés pour Plymouth, Cherbourg, Londres et Liverpool. Les départs nombreux et les services réguliers vous permettent d'aller et de revenir à votre convenance. Soit que vous veuillez faire un voyage rapide à Rome et revenir, soit que vous désiriez visiter d'autres endroits intéressants des vieux pays, la route Cunard du Saint-Laurent vous offre maintes attractions.

Tous les navires Cunard sont pourvus de ce qui est requis pour la célébration de la sainte messe.

Nous attirons spécialement votre attention sur les traversées que voici :—

- 26 juin, Aurania à Liverpool.
- 11 juillet, Ascania à Plymouth, à Cherbourg et à Londres.
- 18 juillet, Antonia à Plymouth, à Cherbourg et à Londres.
- 24 juillet, Aurania à Liverpool.
- 1er août, Ausonia à Plymouth, à Cherbourg et à Londres.
- 7 " Alania à Liverpool.
- 15 " Ascania à Plymouth, à Cherbourg et à Londres.
- 21 " Aurania à Liverpool.
- 22 " Antonia à Plymouth, à Cherbourg et à Londres.
- 29 " Ausonia à Plymouth, à Cherbourg et à Londres.

La Ligne Cunard vient de publier un intéressant livret intitulé "La Porte Ouverte", copies duquel peuvent être obtenues de n'importe quel agent de navigation ou de

THE ROBERT REFORD CO., LIMITED
Montréal, Toronto, Québec, St-Jean, N.B., Halifax

CUNARD

SERVICE CANADIEN

Grand Restaurant Français

ET SALON DE THÉ

366-368, rue Sainte-Catherine Ouest
1266-1284, rue Saint-Denis
MONTREAL

où l'épicurien et le végétarien, le gourmand et le gourmet
trouvent que l'on mange mieux.

Kerhulu & Odiat
LIMITÉE

TRAITEURS

POURVOYEURS

Table d'Hôte: Lunch 60c.—Dîner 75c.

Service à la carte — Restaurant licencié

Tél.: Est 2140★

Déjeuner servi

c'est bien. Maintenant, donne le fauteuil à Reine-Marie. Est-ce qu'il n'y a pas un coussin dans cette maison ? Pas un coussin, quelle honte ! Moi qui les aime tant !

— Paris n'a pas été bâti en un jour, répliqua Pierre d'un air prometteur.

— Maintenant, tout le monde, approchez-vous, nous allons prendre notre thé.

Ce five o'clock fut tout à fait cordial ; pourtant un peu de gêne restait sur Reine-Marie et sur André. Lucie, qui s'en aperçut, demanda :

— Nous en voudriez-vous, par hasard ?

— Oh ! madame ! pouvez-vous croire !

— Bien vrai ? Alors, monsieur, promettez-moi quelque chose : ce soir, votre temps est limité, d'ailleurs, il fait presque nuit ; aussi ai-je décidé de remettre à demain les détails les plus périlleux de notre installation, mais il faut que vous soyez là pour m'aider, j'ai besoin de vous, j'ai besoin de toutes les bonnes volontés, de la tienne aussi, Reine-Marie. Pensez que ma belle-mère arrive lundi pour passer quelques jours avec nous ! Vous comprenez que mon amour-propre de nouvelle maîtresse de maison exige qu'elle soit pétrifiée d'admiration en entrant ici. Pour cela, je vous demande de m'aider. Venez demain, après déjeuner tous les deux ; nous accrocherons les tableaux ; nous cjoisirons la place des meubles ; nous rangerons les livres dans la bibliothèque.

— Madame, je ne sais...

— Si vous me refusez, monsieur, et toi, Reine-Marie, je croirai que vous nous gardez rancune d'avoir blessé votre modestie, que vous nous avez trouvés sans tact à votre égard ! Mais, mes amis, croyez simplement que nous vous aimons beaucoup et que nous parlons devant vous à cœur ouvert. Vous avez compris ? Alors, c'est oui, oui tous les deux. Vous êtes des anges. Puisque vous le voulez absolument, monsieur Chaverin, je vous rends votre liberté. A demain ! Pas plus tard que trois heures !

VI

Reine-Marie et André furent si exact au rendez-vous, le lendemain, qu'ils se rencontrèrent à la porte des Lebois.

Lucie se débattait au milieu de ses caisses toutes ouvertes ; elle eut un cri de joie en les apercevant.

— Dieu soit béni ! dit-elle. Ah ! mes amis, venez à mon secours, je n'en sortirai jamais toute seule.

— Pierre n'est pas là ? demanda le lieutenant.

— Il est allé acheter des clous et un mètre ; c'est plus long que je ne croyais, car il devait être de retour. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

André interrogea :

— Madame, l'auriez-vous envoyé chercher ces clous et ce mètre au fond du Maroc, ou place de l'Opéra dans la capitale du monde civilisé, pour craindre qu'il lui soit arrivé malheur ?

Elle répliqua, très sérieusement :

— Non, il est allé à côté, chez Giroux.

Les deux amis de la maison partirent d'un rire joyeux :

— Alors, rassurez-vous, madame, dit André. Il n'y a pas la moindre chance que Pierre ait pu rencontrer d'automobile, d'apâche ou de fanatique musulman d'ici chez Giroux.

— Pourquoi ne rentre-t-il pas ? demanda-t-elle, mi-inquiète, mi-amusée.

— Il fait sans doute la conversation avec le père Giroux, répliqua Reine-Marie. Quand ce brave homme trouve une oreille complaisante, pas moyen de lui échapper.

— Alors, commençons sans lui. Voilà le programme de ce que j'ai à faire aujourd'hui : les livres à ranger, ces deux caisses à vider

les tableaux à accrocher... Valentin nous aidera.

L'ordonnance, pleine de zèle, s'empressait ; plumeaux, balais, tout manœuvrait pour que les pièces dont on s'occupait ce jour-là fussent débarrassées de la poussière et de la paille des emballages. A entendre le soldat, il était capable de tout faire ; Madame et ses invités n'avaient qu'à se croiser les bras. Beau parleur, il aurait discuté davantage sans la présence du lieutenant, qui l'intimidait.

— Eh bien, c'est tout ce qu'on fait ? cria soudain la voix claironnante de Pierre.

— Comme tu as été longtemps, mon ami ! répliqua Lucie en s'élançant vers lui.

— Pour me faire pardonner, j'apporte une surprise, répondit le jeune mari d'un ton mystérieux.

— Une surprise ? Qu'est-ce que c'est ?

— Ah ! voilà. Devine.

— Je ne sais pas, moi. Un paletot de renard bley ?... Un tapis des Gobelins ?

— Voyons, Lucette. Si tu dis des choses comme cela !

— C'était pour rire, mon Pierrot. Une surprise ! C'est peut-être des caramels mous.

— Mieux que cela.

— Quelque chose qui se mange ?

— Non.

— Quelque chose pour moi ou pour la maison ?

— Pour toi et pour la maison.

— Alors, c'est pour le mobilier, mais destiné à mon usage personnel.

— C'est cela.

— C'est peut-être une petite lampe de cuivre martelée ?

— Non, pas cela.

— Alors... je ne devine pas. Tu sais bien que je suis stupide, dis-moi ce que c'est.

Pierre disparut et, avec les mêmes allures mystérieuses, revint aussitôt portant un volumineux paquet, enveloppé de papier gris.

— Défaîs-le toi-même, dit-il.

Tout le monde, même Valentin, regarda avec curiosité la cérémonie du déballage. Il fallut d'abord couper les ficelles : on ne trouvait pas de ciseaux, mais le couteau de poche de l'ordonnance vint à point pour les remplacer ; au papier gris déployé bruyamment, succéda un vaste papier blanc qui, une fois enlevé, laissa voir une teinte rougeâtre à travers un papier de soie.

Enfin, la surprise fut débarrassée de ses voiles.

— Un coussin ! s'écria Lucie. Un coussin, parce que j'ai dit hier que je regrettais de n'en pas avoir. Oh ! Pierre, que tu es gentil !

Sans la présence de leurs amis et du soldat il est sûr qu'elle aurait sauté au cou de son mari. Elle se contenta de lui prendre les mains en répétant :

— Que tu es gentil et que je suis contente !

L'honnête visage du brave Pierre resplendissait de joie. Il put seulement balbutier & :

— Tant mieux... tant mieux... Alors, il te plaît ?

— Beaucoup.

C'était un coussin de satin groseille dont la nuance hurlait à côté des raies tilleul et or du papier de tenture ; deux larges bandes de guipure écru s'efforçaient vainement d'atténuer l'éclat de cet objet rutilant.

Reine-Marie, consternée, se demanda si la joie de Lucie était sincère, mais quelque doute qu'elle en eût, elle ne vit nul effort dans la reconnaissance exubérante de son amie.

— C'est justement la nuance que je préfère ! exclamait-elle. Comment as-tu deviné cela ? Est-ce que je te l'avais dit ?

— Non. En voyant ce coussin, il m'a semblé tout de suite que c'était une chose pour toi.

— C'est curieux ! Je voudrais savoir si on est bien dessus.

Pierre voulut tirer le fauteuil du chaos

pour l'approcher de sa femme, mais Lucie déclara vivement :

— Non, pas le fauteuil, ce pauvre coussin y serait enterré, et tu vois, ces couleurs jaunâtres ne vont pas avec la nuance groseille.

— C'est vrai, je n'y faisais pas attention.

— Je mettrai mon coussin sur la causeuse... Valentin, voulez-vous apporter la causeuse ici ?

Le soldat regarda Madame d'un air ébahi. Evidemment, c'était la première fois de sa vie qu'il entendait le nom de cette chose inconnue.

— La quoi ?... demanda-t-il.

— La causeuse, sur le palier.

— C'est un petit canapé, expliqua André en souriant.

— Ah ! bien, mon lieutenant.

— Tu ne vas pas introduire ce meuble dans un pareil capharnaüm, objecta Reine-Marie, on ne peut déjà pas se retourner.

— Ma chère petite amie, tu es la raison même, mais quand tu auras un mari qui, pour te faire plaisir, aura couru toute une ville, et t'aura apporté la chose que tu désirais le plus, tu comprendras mon désir d'étreindre ce soussin, illico.

Elle semblait si sûre de sa cause, que Reine-Marie, honteuse de son inexpérience, n'osa plus rien lui dire. D'ailleurs, Pierre semblait aussi désireux qu'elle-même de voir l'effet que ferait sa surprise dans le cadre qui lui convenait ; et André, à son tour, s'intéressait à la question.

Il fallut refouler quelques caisses pour donner un peu de recul à la causeuse. Lucie la plaça harmonieusement dans un angle de la pièce, et quand le coussin y fut disposé, elle s'installa commodément, le coude enfoncé dans le satin groseille et sa tête soutenue par son poing fermé.

— Il est doux et moelleux ; c'est un rêve, constata-t-elle.

Ce coin du petit salon formait alors un tableau ravissant : la causeuse en bois laqué de nuance tilleul très pâle, ressortait à peine sur la tenture dans la pénombre où elle était placée, mais le coussin y mettait une touche vivante qui convenait admirablement à la grâce brune et délicate de Lucie. Était-ce un instinct qui lui faisait aimer cette nuance, ou bien était-ce la science avertie de ce qui lui seyait le mieux ? En tout cas, ceux qui la regardaient, penchés sur le satin chatoyant, n'avaient peut-être jamais mieux vu qu'à ce moment même la finesse de son teint et l'éclat de ses yeux.

Et Reine-Marie, pensive, admira cette science du cœur que possédait Pierre Lebois, cet instinct qui lui avait fait dire en achetant ce coussin d'un goût douteux : "Voilà quelque chose pour Lucie", car, seule, Lucie pouvait rendre charmant cet objet qui ne l'était pas. L'amour qui unissait ces deux êtres, les inspirant l'un et l'autre, avait fait ce miracle ! C'était plus beau que l'art, que la science, que le bon goût, c'était plus beau que tout.

La pensée de la jeune fille fut résumée par André Chaverin :

— Les choses qui nous entourent sont ce que nous les faisons ; vous avez su, madame, donner à ce coussin la place et la valeur qui lui conviennent le mieux, c'est charmant.

— Alors, mettons-le en lieu sûr, et travaillons, dit Lucie. Mon pauvre Valentin, il faut que vous reportiez la causeuse où vous l'avez prise.

— Tout de suite, madame.

— Où sont les ficelles ? demanda Pierre.

— Ici, mon lieutenant.

— C'est bien, je trouverai moi-même ce qu'il me faut. Qu'avez-vous à faire, maintenant ?

— Je dois porter la causeuse sur le palier.

La causeuse ! Il était si fier de savoir ce

que cela voulait dire que ce mot lui remplissait la bouche.

— Quand vous aurez fait cela, vous irez chercher l'échelle, dit Pierre.

— Oui, mon lieutenant.

— Tu nous diras quand tu voudras qu'on t'aide pour les tableaux, fit Lucie. En attendant, occupons-nous des livres.

Au milieu de ses caisses, elle commença à donner des ordres, d'un air important, à Reine-Marie et à André Chaverin.

— Les reliures rouges par ici, les brunes par là. Surtout, ne confondez pas ! Mes livres à moi, tous ensemble, tu les connais, Reine-Marie.

Les deux assistants obéissaient sans discussion. Occupés à la même besogne, chacun d'eux admirait l'adresse et l'intelligence de l'autre dans le classement des volumes. Une ou deux fois, ils s'arrêtèrent un moment, tentés par la rencontre d'un auteur favori et, le doigt entre les pages à demi fermées, ils expliquèrent le motif de cette interruption :

— C'est Maeterlinck, mademoiselle... "L'Intelligence des fleurs".

— Je comprends, monsieur.

Une minute plus tard, ce fut elle qui s'excusa :

— Je ne pouvais laisser passer mon vieux Boileau sans lui dire un petit bonjour. Et voyez ma chance, je tombe justement sur la neuvième satire !

— Vous aimez Boileau, mademoiselle ?

— Mais oui, monsieur, il a tant d'esprit.

— Que vous me faites plaisir, mademoiselle !

Ils reconnurent ainsi plusieurs fois qu'ils aimaient les mêmes écrivains et les mêmes poètes. André sentait grandir son admiration pour cette fille si jeune et en même temps si cultivée, si intelligemment instaurée.

— Ne mettez pas les Anglais dans la bibliothèque, s'écria Lusie, j'ai une étagère spéciale pour eux.

Sur une exclamation de Pierre, elle demanda vivement :

— Eh bien, où en es-tu avec ces ficelles ?

— Je ne peux pas en venir à bout, gémit-il.

Elle courut au secours de l'infortuné qui se débattait au milieu d'un chaos de cordons et de ficelles, embrouillamy tout, faisant des nœuds, rendant la chose plus inextricable à mesure qu'il se croyait en bonne voie d'aboutir.

Les doigts agiles de Lucie vinrent rapidement à bout de cette besogne compliquée, elle put enfin remettre à son mari émerveillé le cordon qu'il désirait avoir.

Pendant ce temps, Valentin traînait au milieu de la chambre, dans un vacarme de chocs et de grincements, une échelle marchepied plus grande que lui.

— Où faut-il la mettre, mon lieutenant ?

— Ici, vers la porte du palier. Comment placerons-nous les tableaux, Lucie ?

— A moi, mes amis, nous demandons une consultation, fit gaiement la jeune femme.

Reine-Marie et André s'approchèrent. Pierre, d'un air important, retourna une toile encadrée dont on n'avait vu jusqu'alors que l'envers et le châssis.

— Voilà, dit-il, un portrait de famille, une grand'tante de ma grand'mère qui, à l'âge de quinze ans, épousa le président Durosset, de vingt-six ans plus âgé qu'elle ; ce fut un mariage d'amour, de part et d'autre, et, chose étrange, ce mariage disproportionné fut heureux. Comme vous pouvez en juger, Mme Durosset était fort belle. Son mari fit faire ce portrait, et un autre semblable, avec cette seule différence qu'au lieu du bouquet de roses que vous voyez ici, le peintre orna le cordage du modèle d'un bouquet de fleurs de pêcher. Ce second exemplaire n'est pas resté dans la famille.

— Il faut une place de choix à cette charmante femme, dit André Chaverin.



Le Docteur Prevost

Médecin-Spécialiste

vous prie d'agréer ses
hommages respectueux

NOUVELLE ADRESSE :
34, rue Hutchison
Montréal.

Autrefois 460 St-Denis.

ROMANS ! ROMANS ! ROMANS !

Sur réception de la somme de \$1.00, nous vous expédions par poste, trois volumes avec très joli couverture illustrée, à choisir parmi les titres suivants :

La robe de laine, Bordeaux.

La croix des chemins, Bordeaux.

La neige sur les pas, Bordeaux.

La nuit tombe, Ardel.

Les deux sœurs, Bourget.

Lazarine, Bourget.

L'eau profonde, Bourget.

Les détours du cœur, Bourget.

Monique, Bourget.

Un cœur de femme, Bourget.

Un crime d'amour, Bourget.

L'échéance, Bourget.

L'émigré, Bourget.

Le fantôme, Bourget.

L'Amour et le Bonheur, dernier ouvrage Henry Bordeaux, 85 cts par poste.

LIBRAIRIE PONY,

374, Ste-Catherine Est, MONTREAL
Téléphone : Est 2855.

L'Orignal

Limitée

326 Ste-Catherine Est, MONTREAL

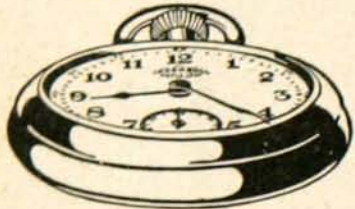
Perruques Cheveux Courts

Une nouveauté délicieuse que nous venons de recevoir de Paris. Une légèreté sans égale, une frisure solide et belle, la raie de côté imitant la peau a s'y méprendre : telles sont les principales caractéristiques de ces belles perruques. Elles ne font pas que bien coiffer, elles donnent un charme de plus

Phone Est 0052

Pour la Vacance
et tout usage général l'été
une

Ingersoll



UNE Ingersoll coûte
peu et tient le temps
avec précision. Pourquoi ex-
poser votre montre de prix ?

\$2.00 à \$12.00



Nous avons notre licence du
Gouvernement et pouvons
émettre des polices pour
pertes ou dommages
causés par

**Tremblements de Terre
OU
Eruptions Volcaniques**

Nous vous fournirons
avec plaisir tous ren-
seignements demandés

**Phoenix Insurance Co.
of Hartford**

J. W. TATLEY, Gérant.
BENOIT BERTRAND, Inspecteur.

28, Carré Victoria
MONTREAL

AGENTS DEMANDES PARTOUT

— Pas ici, répliqua Lucie ; cette bonne tante Durosset m'intimide, et puis... elle est si jolie que je serais jalouse d'elle ; Pierre ne pourrait manquer de me trouver affreuse, avec la comparaison qui s'imposerait.

— Veux-tu bien te taire !

— Alors, la tante au salon, c'est entendu, mon ami.

Une légère discussion s'engagea. Pierre voulait que cette pièce de premier étage, où Lucie devait passer la plus grande partie de son temps, fût la plus jolie et la mieux ornée de toute la maison. A l'entendre, les plus beaux tableaux de leur "galerie" devaient rester là. Il lui fallut pourtant s'incliner devant l'opinion de sa femme, soutenue par Reine-Marie, qui voulait un salon convenable, au rez-de-chaussée. Aussi, deux jolis paysages genre Biva accompagnèrent-ils au salon les ancêtres cérémonieux, et une vaste gravure sobrement encadrée, représentant la "Ronde de nuit", de Rembrandt. Une ravissante aquarelle : des roses délicates dans une coupe de cristal, signée Reine-Marie d'Ervile, fut mise de côté par Lucie Lebois.

— Celui-là, c'est le mien, déclara-t-elle, je le garde ici, et je réclame pour lui la place de choix sur ce panneau ; la fenêtre l'éclairera de biais, ce sera parfait.

Quand la place des autres tableaux fut décidée, Pierre donna des ordres à Valentin.

— Ici l'échelle, plus près du mur. Non, plus à droite ; c'est cela ! Maintenant, cherchez le marteau et préparez un clou. Où est le mètre ? Bon ! j'ai perdu le cordon. Qui a vu le cordon que j'avais mis de côté pour les tableaux ?

Il courait partout, important et affairé. Tout le monde se mit de la partie et chercha avec lui.

— Oh ! non, monsieur Chaverin, s'écria soudain Lucie, oh ! non, ne cherchez pas là dedans, c'est ma boîte aux secrets.

L'agitation générale se calma comme par enchantement.

— Des secrets ? demanda Pierre en posant son regard sur la boîte d'étain repoussé qu'André Chaverin avait touchée du doigt.

— Je ne pensais pas à l'ouvrir, madame, dit gaïement celui-ci, je voulais seulement la soulever.

— Je me demande quels secrets il peut bien y avoir là dedans ; hier elle était vide, je l'ai ouverte, disait Pierre d'un air perplexe.

— Est-il curieux ! fit Lucie, qui s'amusa beaucoup. Surtout, que personne n'ouvre cette boîte ! ni Pierre, ni Reine-Marie, ni M. Chaverin !

— Madame, je ne me permettrais pas...

— Eh bien, accrochons nos tableaux.

— Est-ce que je les sais, ces secrets-là, demanda Pierre.

— Non, mon ami, personne au monde que moi... et Maria.

— Maria, la cuisinière ? demanda Reine-Marie, interloquée.

— Oui, mademoiselle, Maria la cuisinière.

— Alors, je sais, s'écria Pierre triomphant. C'est du nougat !

— Je t'avis bien dit que je ne pouvais pas avoir de secrets pour toi, riposta Lucie, les mains écartées dans un geste d'impuissance.

— Cette bonne petite Lucie, qui noua a fait du nougat !

En même temps, Pierre se précipita sur la boîte que sa propriétaire défendit mollement.

— Pas tout de suite, gémissait-elle, je voulais faire une surprise tout à l'heure, quand on aurait bien travaillé...

Pourtant, elle fut la première à offrir à ses amis la friandise qu'elle avait préparée, disant :

— C'est le délice de Pierre et tout ce que je sais faire en cuisine...

— Le nougat de Lucie est célèbre à Langueville, expliqua Reine-Marie, convaincue.

Pour bien montrer en quelle estime elle tenait le talent de son amie, elle prit un gros morceau de sucre dosé moucheté d'amandes blondes.

— C'est exquis, déclarèrent d'une seule voix les deux officiers et la jeune fille.

Valentin, qui avait eu aussi sa part, n'osait se permettre que des grognements de satisfaction.

— Maintenant, je cache le reste, dit Lucie, car il faut qu'on travaille, et Pierre ne serait pas capable de résister à l'invitation de cette boîte. Nous allons accrocher la "Sainte Anne", de Léonard de Vinci.

On se remit à la recherche du cordon disparu.

— Si on en prenait un autre, proposa André.

— Pas la peine, le voici, conclut Reine-Marie. C'était la tante Durosset qui le cachait.

— Une si digne femme ! A qui se fier, mon Dieu ! fit Lucette.

Son ton était si drôle, que tout le monde éclata de rire. Il y avait di soleil derrière la fenêtre, des violettes sur la cheminée, de la gaieté dans l'air et dans les cœurs.

— Valentin, restez près de l'échelle, dit enfin Pierre. Dis donc, André, puisque tu n'as rien à faire, tu serais bien gentil de compter combien de raies il y a au papier de tenture entre la porte et le mur de gauche. A quelle hauteur faut-il mettre le tableau, Lucie ?

La jeune femme recula de quelques pas pour prendre une vue d'ensemble du panneau en question, puis elle demanda :

— Reine-Marie, toi qui as le compas dans l'œil, tu devrais bien me dire la place de ce tableau, car il y a une place, une seule, et si nous accrochons le tableau dix centimètres trop haut ou dix centimètres trop bas, l'harmonie du panneau sera compromise.

— Il ne faut rien exagérer, fit Pierre en mesurant la ficelle avec autant de soin que s'il eût mesuré du point d'Angleterre.

Reine-Marie donna son avis qui fut approuvé, et Pierre Lebois se dirigea vers l'échelle qu'il gravit posément.

D'après le calcul d'André, le clou devait être placé au-dessus de la treizième raie, dans une fleur de la frise. Il fallut d'abord chercher quelle était cette treizième raie, et quand elle fut trouvée, marquée d'un coup d'ongle, Pierre, armé de son marteau, demanda le clou à Valentin. Il avait su donner à l'action qu'il accomplissait une telle importance que tout le monde était groupé autour de l'échelle, attentif à ses gestes ; les livres rouges et bruns restaient abandonnés ; la boîte aux ficelles présentait l'aspect d'un fouillis inextricable ; les balais et les plumeaux fraternisaient avec les meubles, sans que personne s'avisât de les "remettre à leur place".

Du haut de son échelle, Pierre prit le clou que Valentin lui tendait avec de grands efforts et le posa sur le cœur d'or d'une marguerite épanouie, sa place indiquée, mais il eut beau frapper à coups redoublés, le clou de s'enfonça pas. Sa pointe seule était engagée dans le plâtre de la cloison, et les efforts du marteau ne réussirent qu'à tordre la tige de métal et à en casser la tête recourbée !

La présence des deux dames retint sur les lèvres de Pierre les mots trop vifs qu'elles voulaient proférer ; il jeta le clou inutilisable en grommelant avec dépit :

— Donnez-m'en un autre, Valentin.

L'autre ayant eu le même sort, Pierre reprocha à son ordonnance d'avoir acheté de la camelote.

— Mais non, dit André, ce n'est pas la faute du clou, c'est la faute du mur, tu es sur une brique.

— Sur une brique ! alors que faire ? demanda Pierre, perplexe.

— C'est très compliqué, répondit André Chaverin. Il faudrait des outils que nous n'avons pas ici. J'ai eu cette expérience chez moi, et toutes les peines du monde pour en venir à bout.

— Je crois que nous ferions mieux d'essayer à une autre place, conclut la maîtresse de maison.

Ce ne fut pas une petite affaire que de trouver pour la "Sainte Anne" un jour favorable sur un panneau assez vaste pour que le tableau n'eût pas l'air pris dans un étai. A force de concessions, on finit cependant par s'entendre, et Pierre, revêtu d'une nouvelle dignité, gravit une seconde fois les degrés de l'échelle.

Mis en garde par la précédente aventure, le jeune homme, les dents serrées, enfonça d'un vigoureux coup de marteau, le clou qui attendait. Ce fut parfait, trop parfait même, car l'espace laissé entre la tête et le mur fut jugé insuffisant pour que le cordon pût y passer.

— Il faut le retirer un peu avec des tenailles, clama André Chaverin. Y a-t-il des tenailles dans la maison ?

Valentin, abandonnant l'échelle, bondit à travers la chambre jusqu'à l'escalier.

— Malheureux ! s'écria Lucie, terrifiée.

Aidée de Reine-Marie, qui avait compris son angoisse, elle se cramponna au marchepied pour le maintenir immobile. Au-dessus d'elles, Pierre, incliné, le bras droit lancé en arrière, le bras gauche ramené sur le genou droit, disait :

— Est-ce que ce n'est pas la pose du Discobole ? Te rappelles-tu, Lucie, au musée du Vatican ?

— C'est tout à fait cela, mon ami ; mais, je t'en prie, mets-toi d'abîm.

Et comme il n'obéissait pas, elle reprit d'une voix plaintive :

— Pierre... As-tu juré de me faire mourir ?

— Oh ! Lucie...

En deux bonds, il fut à terre et, malgré leurs amis qui étaient là et qui les regardaient, il prit sa femme dans ses bras et mit sur sa joue pâle un retentissant baiser.

Valentin rentra dans le petit salon. Pierre était déjà au haut de son échelle. Il prit les tenailles et, avec mille précautions, s'efforça de tirer le clou trop enfoncé.

— Ce n'est pas si facile que cela !

— Plus fort, Pierre.

Le clou obéit si bien, qu'il fut arraché du mur et que Pierre faillit perdre l'équilibre et tomber en arrière.

— Je suis décidément un pauvre ouvrier, dit-il avec bonne humeur. Clou, tu te tiendras comme il faut, ou tu diras pourquoi.

Il recommença le travail qui lui sembla enfin réussi, mais quand, sur le conseil d'André, il éprouva le clou avant d'y suspendre le tableau, il constata que le plâtre était si friable qu'il cédait en s'effritant à la moindre pression.

— Ce mur est stupide ! déclara Lucie. Sue quelle baraque sommes-nous tombés, mon pauvre Pierre ! Tu as très bien travaillé,

ce n'est pas ta faute si cette maison est mal bâtie.

— Dieu ! qu'elle est gentille ! pensa Reine-Marie.

D'un œil malicieux, la jeune fille regardait le désordre de ce petit salon : les tableaux posés partout, l'échelle devant le mur coupable, la boîte aux cordons au milieu de la pièce, le parquet jonché de clous et de ficelles, le mètre déployé, toute la mise en scène de la cérémonie et au-dessus d'elle, là-haut, près du plafond, la frise déchirée, laissant voir le plâtre écorché de sa doublure. Mais, ressortant sur ce chaos, elle vit ensuite Pierre et Lucie tout entiers l'un à l'autre, elle, désireuse de lui faire oublier sa mésaventure, lui, charmé de cette grâce délicate qui se déployait pour lui, et dans le bonheur de se voir et de se parler, tous deux oubliant la "Sainte Anne" qui gisait à leurs pieds.

— On sera obligé de tamponner le mur, dit bientôt Valentin d'une voix importante.

— Savez-vous faire cela ?

— Oui, mon lieutenant.

— Alors, je vous laisse la place, mon garçon.

Valentin, pénétré d'estime pour lui-même, sortit sur le palier où étaient les emballages des meubles ; il en rapporta quelques fragments de lattes, les mesura, les tailla...

— La boîte est vide !... dit tout à coup Lucie. Eh bien, mes amis, à la bonne heure ! Je suis si ravie du succès de mon nougat que je vous promets d'en faire encore.

— La boîte est vide ! répéta André Chaverin consterné.

— Que les hommes sont gourmands ! continua la jeune femme. Regardez si Reine-Marie n'est pas plus stoïque que vous dans la circonstance. Voyons, je dois bien avoir encore quelque chose dans la salle à manger... Qui vient avec moi ?

Tous la suivirent, laissant seul le pauvre Valentin, fort désappointé de ne pas opérer devant un public admiratif.

On trouva dans la salle à manger des gâteaux, du beurre et des fruits, Lucie fit elle-même le thé, Pierre prépara les tasses, Reine-Marie beurra des tartines qu'André faisait préalablement griller. Et cette dinette improvisée fut plus gaie encore que celle de la veille. On s'amusa comme des écoliers en vacances, on dit des choses impossibles, on fit des projets merveilleux :

— Cet hiver, nous jouerons la comédie...

— Nous danserons...

— Nous patinerons...

— Vive la vie ! conclut Pierre.

— Et le pauvre Valentin qui tamponne là-haut tout seul, dit soudain Lucie. Et ma belle-mère qui arrive lundi prochain...

— Il a eu le temps de tout accrocher, riposta André, ne nous tourmentons pas.

Ils remontèrent l'escalier quatre à quatre, s'attendant à trouver l'ouvrage fini, mais au lieu d'un Valentin couronné de gloire et de succès, il ne virent qu'une modeste ordonnance occupée à mettre un peu d'ordre parmi les fouillis de caisses et de tableaux qui encombraient le parquet.

— Eh bien, c'est tout ce que vous avez fait, Valentin ?

— Je suis trop petit, mon lieutenant.

Il montrait d'un air penaud sur un degré de l'échelle, les morceaux de bois qu'il avait préparés, et le marteau, le ciseau, tout l'appareil de la difficile opération.

— Dire que nous n'avions pas pensé à cela ! exclama André.

— Nous n'en sortirons pas, répliqua Lucie, en se mordant les lèvres pour ne pas rire.

— A ton tour, André, toi qui es un bel homme, tu vas nous planter cela en un tour de main, proposa Pierre.

Le jeune lieutenant consentit avec la meilleure grâce du monde à jouer son rôle dans cette affaire. Il grimpa à son tour à l'échelle, et, comme il était de haute taille, il atteignit sans peine à l'écorchure de la frise.

Tandis qu'armé du marteau, il introduisait un tampon de bois dans le trou laissé par le clou arraché, Reine-Marie admirait sa silhouette élégante qui ressortait nettement sur le mur pâle ; avant qu'elle eût compris que l'ouvrage était déjà fait, elle le vit descendre de l'échelle, prendre la "Sainte Anne", remonter avec ce fardeau et l'accrocher.

C'était fait. Enfin !

Ce fut ensuite le tour des roses de Reine-Marie. L'artiste fut contente de voir avec quel soin cette opération fut faite, et contente d'entendre louer cette œuvre gracieuse par... un poète, homme de goût. On descendit ensuite au salon pour les portraits de famille. Pierre prépara les ficelles, choisit les clous et tailla les fiches. Il put donc dire sans mensonge : "Nous venons d'accrocher les tableaux", à sa belle-mère, Mme Darcourt, quand celle-ci entra, une demi-heure plus tard. Le tapissier vint alors pour les tentures du salon ; il fallut descendre avec cet homme important, écouter l'exposé de ses idées, discuter ses plans.

Reine-Marie, restée dans la chambre du premier étage où l'on venait d'être tous réunis, s'approcha de la fenêtre ouverte pour voir le soleil disparaître derrière les platanes.

Déjà le ciel flamboyait... Les couchants d'automne sont les plus beaux de tous. Des nuages amoncelés au zénith ressemblaient à de gigantesques flecons d'écume rose ; à l'ouest, de longs cumulus bouillonnaient avec l'ardeur éblouissante d'un métal en fusion, au-dessus de l'astre, énorme et splendide, qui s'enchaînait entre les platanes jaunissants. Les feuilles de ces arbres avaient des reflets de pourpre et d'écarlate ; les hauts troncs lisses se détachaient, très sombres, sur l'air lumineux.

Quelques chrysanthèmes, en pleine lumière sur le pelouse, se dressaient tout roses comme des fleurs de corail.

Reine-Marie ne se lassait jamais de la féerie des soleils couchants. Ce soir-là, sa sensibilité exaspérée, lui semblait-il, fit battre son cœur d'une émotion plus vive devant le charme de ces couleurs et de ces reflets, et les vers du poète lui vinrent naturellement aux lèvres :

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE,

Capital souscrit : \$500,000.

Capital payé : \$250,000.

Réserve et Profits non distribués : \$110,323.15.

Fonds Administrés et fiduciaires pour Emission d'Obligations : \$32,050,132.79

Administration de Successions
de Fidél-commis
de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les
liquidations et faillites
VOUTES DE SURETÉ

ASSURANCES:
Incendie, Brûs de glaces,
Automobiles, etc.

Téléphonez ou écrivez pour
renseignements.

SIR HORMISDAS LAPORTE, Président.

J.-THEO. LECLERC, Directeur Général.

35, RUE SAINT-JACQUES,
Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

J'aime les soirs serains et beaux, j'aime
[les soirs...]

— Et sans doute, vous aimez aussi Victor Hugo, mademoiselle, demanda la voix d'André Chaverin.

Elle se retourna et le vit en pleine lumière, idéalisé par le magicien, comme l'étaient les platanes et les chrysanthèmes du jardinet.

Elle répliqua :

— Oui, monsieur, j'aime Victor Hugo, j'aime tous les poètes, ou plutôt toute la poésie, quoique je semble pratique et positive.

— Mademoiselle, aurais-je eu le malheur de vous offenser ?

— Je ne vois pas d'offense dans ce que vous m'avez dit, monsieur, j'aime mieux y voir, comme vous l'avez expliqué ensuite, un compliment.

Son rire jeune et charmant vibra dans l'air rose. André Chaverin, conquis par cette simplicité, osa rire avec elle.

Le soleil descendait derrière la colline ; des rubis s'écroulaient au splendide horizon ; l'ombre violette des trembles et des noyers s'étendait, gigantesque sur la plaine.

André, tout près de Reine-Marie, devenue silencieuse, contempla d'abord le merveilleux spectacle sans mot dire. Puis, sûr que leurs deux pensées étaient à l'unisson, il murmura : Tout s'en va ! Le soleil, d'en haut précipité Comme un globe d'airain qui, rouge est rejeté Dans les fournaises remuées,

En tombant sur leurs flots, que son choc [désunit,
Fait en flocons de feu jaillir jusqu'au zénith
L'ardente écume des nuées.

Reine-Marie, délicieusement émue, se tourna vers l'officier :

— Vous aussi, monsieur, vous savez ce morceau ? C'est vrai, vous êtes un poète.

— Un pauvre poète, mademoiselle ! Mais j'aime également Victor Hugo et les soleils couchants.

— Comme moi, dit-elle d'une voix de rêve.

... Rentré chez lui, André Chaverin resta longtemps rêveur. Son visage rayonnait parfois dans un sourire joyeux, parfois, au contraire, ses yeux s'obscurcissaient, un pli s'incrétait à son front.

Enfin, il se leva et, d'un geste résolu, prit dans son portefeuille, pour la relire, une lettre de sa mère, reçue le matin même :

" Mon cher enfant,

" Ton oncle dit que les Verdier font le plus grand éloge de toi. Il croit que tu ne déplaîs pas à Jeanne.

" Tu sais quel rêve je forme depuis un an pour le grand garçon que tu es. Puisque tu ne veux pas penser toi-même à ton avenir, laisse-toi guider par moi, écoute mes conseils.

Tes visites dans cette maison sembleront tous jours naturelles, à cause de ton oncle, et tu sais si bien, quand tu veux, être aimable et séduisant ! La chose te sera d'autant plus facile que Jeanne est belle, intelligente, accomplie.

Il laissa tomber la lettre sans aller jusqu'au bout de sa lecture, puis il haussa les épaules comme pour se débarrasser d'un fardeau, et murmura :

— Après tout, elle a peut-être raison !

Alors, il s'assit à son bureau et écrivit :

" Chère maman,

" Tu es la raison même et la plus prévoyante des mères. Je profiterai de tes bons conseils, et je continuerai à aller chez les Verdier où l'on m'accueille le mieux du monde. J'espère arriver à réussir quelque jour, car je mets comme toi toute mon espérance dans ce mariage.

" Pour le moment, rien ne presse ; il ne faut pas brusquer les choses ; mais surtout, je veux être sûr de mes sentiments pour Mlle Jeanne : sa fortune me fait peur ! Je ne voudrais pas être influencé par cette affreuse dot ; il me faut être bien sûr que c'est elle-même que je puis aimer. Tu sais que rien au monde ne pourrait me faire épouser une femme riche sans amour.

" Aussi ne me presse pas. " Chi va piano, va sano... "

En son âme et conscience, André se croyait sincère en signant cette lettre.

VII

Chez les d'Ervile.

Toute la famille était réunie après déjeuner dans la bibliothèque, au premier étage.

Généralement, on préférerait cette pièce à toutes les autres, pour ses sièges bas et confortables, pour l'élévation de son plafond à poutrelles, pour son énorme cheminée où, l'hiver, des troncs d'arbres flambaient sur les landiers précieux, et surtout pour ses hautes et larges fenêtres ouvrant en plein midi sur les pelouses, les massifs, les allées encadrées de tilleuls et de maronniers, qui faisaient du jardin d'Ervile un parc poétique et charmant.

Un joli feu d'automne crépitait dans l'âtre. Les reliures de cuir sombre s'alignaient sous les vitrines, le long des murs. Sur le panneau libre entre les deux fenêtres, un portrait d'aïeul était accroché, un homme du dix-septième siècle, l'œil fin, le nez palpitant, la bouche malicieuse aux coins relevés entre les lourds marteaux de la perruque.

Des chrysanthèmes s'épanouissaient en gerbe dans une potiche de vieille faïence. Reine-Marie renouvelait toujours les fleurs elle-même ; ce jour-là elle avait choisi des

houppes roses aux pétales fins et légers comme des flocons de soie. Cette note jeune et fraîche, parmi les vieilles choses du mobilier, symbolisait bien la dernière descendante actuelle de l'homme à la perruque, au milieu de cette famille qui l'idolâtrait.

On venait de desservir le café ; tout le monde était là : la grand'mère d'Ervile, aimable et souriante, au coin du feu ; en face d'elle, tante Maria, toujours tranquille, toujours sereine sous ses cheveux blancs, avec un mystère ou un regret au fond de ses yeux pâlis ; plus loin, M. Victor de Saint-Hilaire, l'oncle Victor, savant économiste, occupé déjà à scruter les trésors de la bibliothèque. Les deux générations suivantes : M. et Mme d'Ervile et Reine-Marie, complétaient cette réunion de famille.

La cour de la petite princesse n'était pas là au complet... Grand'mère de Vaucorbin, tante Madeleine, tante Elisabeth, les cousins et les cousines de tout âge, ne jouissaient que trois ou quatre mois par an de la présence de leur idole ; aussi les parents et les trois élus qui vivaient auprès d'elle la plus grande partie du temps ne se rassasiaient-ils pas de leur bonheur.

Ce jour-là, leur satisfaction habituelle s'augmentait du plaisir de se trouver au coin d'un joli feu, tandis qu'au dehors la brume de novembre rendait les tilleuls dénudés, vaporeux comme des fantômes. On était à ce moment de la journée où les gens que ne pousse aucun devoir pressant hésitent sur l'action qu'ils vont entreprendre.

M. d'Ervile alluma un cigare ; sa femme remit en place quelques coussins dérangés. Les deux vieilles dames souriaient à Reine-Marie qui lisait une revue près de la fenêtre.

— Je ne trouve pas ce livre de Paul-Leroy-Beaulieu, Léon, dit M. de Saint-Hilaire, penché sur les derniers rayons d'une bibliothèque.

— Cherchez un peu plus à droite, mon oncle.

— Tiens, tu as donc Stuart Mill en français, je ne l'avais jamais vu ?

— C'est une nouvelle acquisition, mon oncle, une occasion remarquable.

— Occasion si tu veux, mais tout à fait inutile. Tu sais bien que toute ma bibliothèque sera pour toi, Léon ; à quoi bon acheter un ouvrage que je possède en quatre langues et qui, de plus, ne t'intéresse pas.

— Pardon, mon oncle, Stuart Mill m'intéresse beaucoup.

— Ta, ta, ta, tu n'y connais rien.

— Je crois pourtant le comprendre, mon oncle.

— Tu crois, mais tu n'y comprends rien.

(A suivre)

— TELEPHONE EST 1235 —

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242, RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895.

ASSURANCE FUNÉRAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de \$50.00, \$100.00 et \$150.00.

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE \$25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS



Toute femme qui aime les beautés de la Nature—et quelle femme ne l'aime pas—devrait passer les beaux jours de ce mois en plein air.

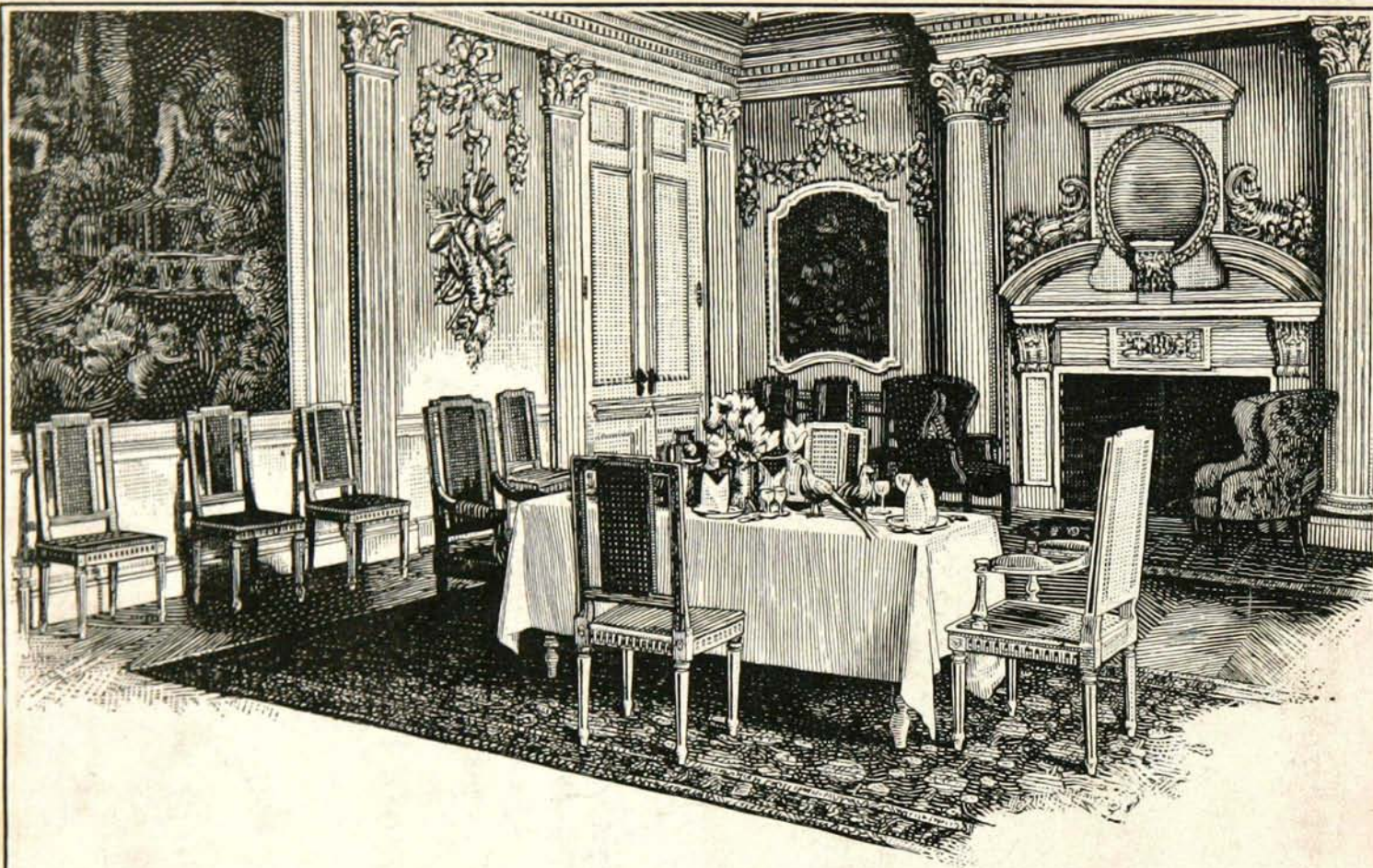
Avec un Ford à sa disposition, elle peut profiter tant qu'il lui plaira de ces journées magnifiques.—Peu im-

porte la distance elle ne se fatiguera pas.

Non seulement un Ford est facile à conduire pour une femme, mais il ne coûte pas cher à entretenir et votre plaisir n'est pas gâché.

Le dépositaire de Ford le plus proche de chez vous se mettra à votre disposition pour vous démontrer, sans aucune charge, les avantages du modèle que vous pourriez choisir.


 AUTOMOBILES FERMES



Approuvé En Haut Lieu...

LIRE les noms des familles riches et élégantes qui ont recours au COMMUNITY PLATE pour ajouter un charme nouveau à des intérieurs déjà somptueux, c'est — tout simplement — relire l'Almanach de Gotha ou le "Burke's Peerage", le "Blue Book" et le "Who's Who"...

En effet, étudiez un peu cette liste. De tels noms sont le plus bel éloge que puisse s'attirer cette incomparable et "*Luxueuse Argenterie*".

MRS. O. H. P. BELMONT
MRS. ROBERT JORDAN
MRS. OLIVER HARRIMAN
THE DUCHESS OF RUTLAND
MRS. ALEXANDER MORTON

MARCHIONESS OF DUFFERIN
BARONESS HUARD
PRINCESS TROUBETSKOY
PRINCESS MARGRETHE OF DENMARK
COUNTESS CADOGAN

COMMUNITY PLATE